

**Master en sciences sociales**  
**Mention anthropologie, spécialité ethnologie, anthropologie sociale.**

**NOUVELLES-HEBRIDES : ILES DE CENDRE ET DE CORAIL**  
**EDGAR AUBERT DE LA RÛE**  
**UN GEOLOGUE EN TERRE « CANAQUE »**  
**1934-1936**

**Sous la direction de Mme Brigitte Derlon, maîtresse de conférence à l'E.H.E.S.S.**

Marie Durand  
Année 2007-2008

E.H.E.S.S.  
54 boulevard Raspail  
75006 Paris

# Sommaire

<b>Avant propos</b>	p. 5
<b>Introduction</b>	p. 9
<b>I. De la géographie physique à la géographie humaine, l'intérêt ethnographique</b>	p. 15
- Paul Rivet et l'ethnologie	p. 15
• <b>1. 1901-1933, les années de formation</b>	p. 17
- Une formation en géologie et géographie	p. 17
- Premières expéditions	p. 19
- L'intérêt pour les populations	p. 20
• <b>2. 1934-1936, les Nouvelles-Hébrides, entre initiative personnelle et intérêt public</b>	p. 21
- Financements	p. 21
- Les Nouvelles-Hébrides	p. 23
- Une ethnographie extensive	p. 35
• <b>3. Quand le géographe rencontre l'ethnologue</b>	p. 37
- Géographie humaine et ethnographie	p. 37
- Aubert de la Rüe, les recherches géologiques et géographiques	p. 39
- L'intérêt ethnographique.	p. 41
- Des objets « charnières »	p. 42
- Le poids de la géographie humaine	p. 44
- La collecte et ses limites	p. 46
• <b>Conclusion</b>	p. 53

<b>II. Sauvegarder la différence : races, pureté, métissage et acculturation</b>	p. 56
- L'idée de race avant l'entre-deux-guerres, bref historique	p. 56
• <b>1. La notion de race chez les anthropologues des années 1930</b>	p. 57
- « Socialisants » <i>versus</i> « conservateurs »	p. 57
- Les difficultés de définition du concept de race	p. 60
- Pureté des races et métissages	p. 62
• <b>2. De la pureté au métissage, la hiérarchie des valeurs chez Aubert de la Rüe</b>	p. 65
- Races et types	p. 65
- Pureté des races et primitivité	p. 68
- Préserver les différences	p. 71
- La solution du géographe face à l'acculturation	p. 75
• <b>Conclusion</b>	p. 78
<b>III. Les Nouvelles-Hébrides dans l'entre-deux-guerres, enjeux économiques et vision exotique</b>	p. 80
- L'empire colonial	p. 80
• <b>1. L'expertise économique, Aubert de la Rüe et les intérêts de l'état colonial</b>	p. 81
- Le rôle de la science coloniale	p. 81
- Le potentiel économique des Nouvelles-Hébrides	p. 85
• <b>2. La diffusion auprès du public, réalité démystifiée ou séduction publicitaire ?</b>	p. 87
- Importance et rapidité de la diffusion	p. 87
- L'art des Nouvelles-Hébrides dans l'entre-deux-guerres	p. 92
- Une diffusion qui s'inscrit dans la propagande coloniale	p. 96
- Les tensions entre des discours divergents	p. 98
• <b>Conclusion</b>	p. 101

**Conclusion générale**

p. 103

**Bibliographie**

p. 105

## Avant propos :

La présente recherche s'inscrit dans la continuité d'un premier travail, réalisé en 2005-2006 dans le cadre de l'Ecole du Louvre, portant sur l'histoire des collections de l'archipel Bismarck en Papouasie Nouvelle-Guinée. Cette étude sur les collections conservées au musée d'ethnographie de Budapest m'a permis de focaliser mon attention sur l'histoire d'une région du monde qui faisait l'objet de mes recherches depuis déjà trois ans. Ceci m'a conduit vers une réflexion sur la diversité des regards et des relations entre les acteurs du monde colonial que fut cet archipel à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. En retraçant les histoires individuelles des collecteurs par le biais des objets aujourd'hui conservés au musée d'ethnographie de Budapest, l'objectif était d'apporter des éléments localisés contribuant aux recherches sur l'histoire coloniale de cette région. Outre cette réflexion, l'aspect documentaire de cette étude m'a beaucoup intéressé, notamment le travail sur les archives. En effet, une analyse approfondie de celles-ci permet de faire progressivement remonter à la lumière une personnalité et un parcours ; cela donne une existence concrète à ce qui n'est au début qu'un nom inscrit à la suite de tant d'autres sur les inventaires.

A la suite de cette recherche passionnante, j'ai donc cherché avec enthousiasme, au cours de l'été 2006, un collecteur d'objets océaniens sur lequel il serait intéressant d'avoir plus d'informations. Le Musée du Quai Branly venant d'ouvrir ses portes, il semblait logique d'effectuer ces premiers repérages dans sa base de données, qui, par ailleurs, permettait une visualisation très simple des zones d'ombres et des manques d'informations concernant certains collecteurs. Une première sélection rassemblant quelques individus sur lesquels peu de travaux avaient été effectués, et dont les collections océaniques étaient suffisamment importantes et diversifiées, fut soumise aux avis de Philippe Peltier, conservateur, responsable de l'unité patrimoniale des collections Océanie, et de Magali Mélandri, chargée des collections Océanie, au Musée du Quai Branly. Après quoi, mon choix s'est arrêté sur un géologue suisse, Edgar Aubert de la Rüe, dont les deux missions dans le Pacifique Sud entre 1934 et 1936 suscitaient particulièrement mon intérêt. L'objectif principal de ce scientifique était l'étude géologique et géographique de l'archipel des Nouvelles-Hébrides<sup>1</sup> mais il rassembla aussi un ensemble d'objets pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Aucune recherche spécifique concernant Aubert de la Rüe et ses contributions ethnographiques n'avait

---

<sup>1</sup> Les Nouvelles-Hébrides correspondent aujourd'hui à l'état de Vanuatu. Afin d'éviter à la fois les anachronismes et les variations de terme, j'emploierai cependant dans ma recherche le terme de Nouvelles-Hébrides qui correspond à la réalité de l'époque du collecteur étudié.

été réalisée. Son nom apparaissait toutefois de façon fugitive dans plusieurs ouvrages. L'un d'entre eux reprenait en sous titre une expression due à la plume d'Aubert de la Rüe, « îles de cendre et de corail », pour qualifier l'archipel<sup>2</sup>. Selon un premier repérage, les archives françaises existantes semblaient nombreuses et variées : interviews radiophoniques, revue de presse, correspondance, dossiers de collection, dossiers individuels du Ministère des Colonies. Cependant, quelques mois de recherches plus fouillées en ont révélé la relative pauvreté, tant sur le plan informatif que sur le plan de l'intime. Les rapports de mission n'ont pas été conservés ou bien se trouvent dans le fond non classé, donc inaccessible, du Comité d'études minières du ministère des Colonies du Centre des Archives d'Outre Mer à Aix en Provence (CAOM). Aucun journal de terrain ou note de collecte n'apparaissait dans les fonds français. Les sources les plus importantes se révélaient donc être les nombreux écrits publiés d'Aubert de la Rüe, notamment son livre publié en 1945 *Nouvelles Hébrides, îles de cendre et de corail*, ainsi que les objets collectés et le corpus photographique. On dénombre ainsi 651 pièces au Musée du Quai Branly, auxquelles s'ajoutent 64 objets conservés au Musée d'Ethnographie de Bâle et 52 pièces au Musée d'Ethnographie de Genève. L'iconothèque du Musée du Quai Branly conserve aussi 454 tirages des photographies du géologue, dont les négatifs et les plaques originaux sont conservés par le Musée d'Ethnographie de Genève.

Au niveau archivistique, on compte tout de même des dossiers de collections au Musée du Quai Branly, dont un concernant la collection océanienne du géologue, plusieurs courtes mentions dans les procès verbaux de l'Assemblée des professeurs du Museum d'Histoire Naturelle, une correspondance conservée dans les fonds d'archives du Musée de l'Homme et deux maigres dossiers personnels au centre des archives d'Outre-mer d'Aix en Provence qui donnent quelques informations biographiques. Les archives plus importantes conservées dans le fond du Musée d'Ethnographie de Genève sont venues heureusement compléter ce panorama des sources disponibles à propos des missions aux Nouvelles-Hébrides. Outre la riche correspondance concernant les oeuvres données au musée, elles contiennent une partie des notes de terrain du géologue ainsi que de très belles cartes signalant ses itinéraires sur différentes îles de l'archipel néo-hébridais. Un trop court voyage sur place m'a permis d'en exploiter les documents les plus intéressants dans le cadre de ce mémoire mais une étude plus approfondie et un inventaire systématique de ces archives révélerait certainement la grande richesse de ce fond. En effet, la majorité des documents associés au nom Aubert de la Rüe dans les archives françaises ne portent pas précisément sur les

---

<sup>2</sup> Voir *Vanuatu, Océanie, art des îles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1998.

expéditions aux Nouvelles-Hébrides mais sur les nombreux voyages qu'il effectue dans d'autres régions du monde. S'il est évident que même des informations n'étant pas directement liées avec les Nouvelles-Hébrides présentent un intérêt pour mieux appréhender la personnalité du scientifique, les archives de Genève ont toutefois permis de retracer avec plus de précision l'itinéraire de celui-ci dans cet archipel en 1935-1936 ainsi que sa méthodologie ethnographique.

Mais dans un premier temps, n'ayant pas encore pu me rendre à Genève, j'avais pris la décision d'élargir le projet initial d'étude des modes de collecte d'Aubert de la Rüe. En effet, mes questionnements fondamentaux portant sur les rapports aux hommes et aux objets du géologue lors de ses missions aux Nouvelles-Hébrides, pouvaient être appréhendés grâce à des approches plus transversales, replacées historiquement dans le contexte colonial et scientifique des années 1930. Sans changer l'orientation générale de ma recherche, la documentation réunie par la suite est venue enrichir mon propos en comblant des espaces de vides ou d'incertitude. Néanmoins, la démarche d'élargissement de l'étude n'a pas été sans un désappointement initial devant la pauvreté et la dispersion des informations disponibles en France. Elle a demandé aussi un investissement temporel plus long que celui envisagé initialement. Je remercie infiniment ma directrice de recherche Brigitte Derlon d'avoir su me guider avec patience et attention dans ce retour sur mon projet originel et Alban Bensa pour avoir accepté de faire parti du jury de soutenance de ce mémoire. Je remercie aussi Philippe Peltier et Magali Mélandri pour avoir donné l'impulsion initiale de l'étude.

J'exprime toute ma gratitude à l'équipe du Musée Ethnographique de Genève, en particulier Roberta Colombo-Dougout, conservatrice, chargée des collections Océanie, Christian de Preux, archiviste, et Jean-Daniel Bohren, chargé de la sécurité, et du bâtiment. Leur accueil chaleureux et leur aide ont illuminé mes recherches et mon séjour à Genève.

Je suis aussi très profondément redevable à Sarah Frioux-Salgas, responsable de la documentation des collections et des archives, Angèle Martin, chargée des archives scientifiques et de la documentation des collections, et Stéphanie Dargaud, chargée des archives administratives et de la documentation des collections, de l'aide précieuse qu'elles m'ont fourni dans l'exploration des fonds d'archives du Musée du Quai Branly. Je remercie de même Pascale Heurtel, conservateur des manuscrits au Museum National d'Histoire Naturelle et Anne Cavéro, archiviste, pour m'avoir guidé dans les fonds du Museum d'Histoire naturelle et du Musée de l'Homme.

Enfin, je remercie beaucoup les proches et les amis dont le support et les relectures m'ont beaucoup aidé tout au long de cette recherche : Aron Olah, Myriam Muanasaka, Line et

Didier Durand, Caroline Polle, Georges Bureau, Cécile Jovanovic, Stéphanie Leclerc et Aurélie Meric.

## Introduction

*« Chaque acte du regard s’effectue dans un cadre défini par l’histoire car elle met le sujet du regard en relation avec tel ou tels autres objets qu’elle place dans un contexte déterminé. Et elle constitue d’autre part la texture intime même de tout acte du regard en façonnant le langage qui permet de penser les objets et d’en parler, les catégories classificatoires qui informent l’attente et les critères qui servent à hiérarchiser ce qu’on voit, et en influencent de la sorte la compréhension et le jugement. Comme tous les faits psychiques humains, le regard n’est pas une donnée naturelle, il est une construction historique. »<sup>3</sup>*

Par cette phrase, Krzysztof Pomian évoque la variabilité au cours du temps des approches qui prévalent dans l’abord des objets, des individus et des sociétés. Il apparaît aujourd’hui important, à une époque où le questionnement sur le passé, notamment sur le passé colonial, est devenu un enjeu politique reconnu, de revenir sur ces visions de l’Autre soumises aux préjugés de leur temps, et d’en déterminer de façon fine les caractéristiques, sans entrer dans l’impasse stérile de la stigmatisation univoque. En effet, sans nier la violence et les abus qui ont accompagné la colonisation, il serait erroné de fixer définitivement l’image d’un monde colonial divisé entre des colonisateurs sans scrupules et des colonisés opprimés. Les contacts ont ainsi pu prendre une extraordinaire variété de formes, ce qui conduit à envisager les relations coloniales de façon plurielle. Le chercheur doit donc plutôt se situer, non comme le juge éclairé des éléments positifs ou négatifs, mais plutôt comme un analyste dont l’objectif est de montrer, par une déconstruction minutieuse, quelles furent les complexités et les subtilités des regards portés par les différentes parties les unes sur les autres.

Des auteurs tels que Bernard Smith ou Nicolas Thomas se sont attaché à contrer toute forme d’essentialisme, celui d’un colonialisme et d’un discours colonial perçus comme des unités homogènes ainsi que celui qui exprime les catégories des colonisateurs et des colonisés comme ayant des intérêts unitaires. La situation en Océanie révèle l’écartèlement constant entre différents projets et perceptions par rapport aux colonisés : assimilation ou ségrégation, désir de territoires vides d’hommes ou désir de collecter les différentes cultures, conservation par les colons des valeurs du sol natal ou adaptation aux sites de peuplement et recherche d’une identité propre. La cohérence de ces discours et pratiques est durement mise à

---

<sup>3</sup> Krzysztof Pomian, «Le temps du regard », In *Les Cahiers du MNAM*, n°42, 1992, p. 49-62, p. 49.

mal par des contradictions internes, autant que par les résistances des colonisés et des migrants étrangers d'origines diverses. Comprendre le colonialisme comme un type de relations politiques et économiques justifiées par des idéologies racistes et progressistes n'est donc pas la meilleure façon d'appréhender ce phénomène. Sans nier l'importance de ces aspects, Thomas insiste sur le fait qu'il s'agit tout autant d'un processus culturel : « *Its discoveries and trespasses are imagined and energized through signs, metaphors and narratives ; even what would seem its purest moments of profit and violence have been mediated and enframed by structures of meaning. Colonial cultures are not simply ideologies that mask, mystify or rationalize forms of oppression that are external to them ; they are also expressive and constitutive of colonial relationships in themselves.* »<sup>4</sup> Si l'étude des productions artistiques semble donc un biais important pour l'analyse des relations de contacts, celle de l'histoire de leur collecte apparaît alors comme une réflexion nécessaire dans le cadre du débat actuel sur les « *musées des Autres* »<sup>5</sup>. L'histoire des collections permet ainsi de rendre une profondeur historique aux objets placés bien souvent dans des contextes muséaux qui les fixent dans un temps indéterminé, « *out of time* » dirait Thomas<sup>6</sup>. Comme l'expriment Chris Gosden et Chantal Knowles dans leur travail sur les collections de Nouvelle-Bretagne : « *Smaller scale events are not purely contingent on local circumstances, but provide a scale of analysis focusing on the points at which the strategies and histories of individuals meet broader economic and cultural forces.* »<sup>7</sup>. L'étude du regard porté par un collecteur sur une région et de ses rapports avec les habitants et leurs productions matérielles semble donc opérer à deux niveaux indissociables. Elle révèle tout à la fois des réalités plus larges quant à la vision de l'époque sur une aire géographique donnée et permet de l'appréhender plus finement en ajoutant une petite pierre à l'édifice général issu de l'accumulation des regards individuels. Ce travail conduit en outre à essayer de déterminer à quels niveaux se situent les points de rencontre entre les dynamiques institutionnelles et la

---

<sup>4</sup> Nicholas Thomas, *Colonialism's Culture, Anthropology, Travel and Government*, Princeton : Princeton University Press, 1994, p. 2.

<sup>5</sup> Benoît de l'Estoile, *Le Goût des Autres, de l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris : Flammarion, 2007, p. 11-13 ; L'auteur définit par « musée des Autres » les musées qui exposent des objets qui ont pour caractéristiques d'être originaires de régions considérées comme étrangères. Ils répondent alors à la question « Qui sont les Autres ? ». Cette classification des musées paraît un peu simpliste toutefois car, à travers la présentation de ces objets ethnographiques, on raconte tout autant l'histoire de ceux qui les ont rassemblés et ramenés que celle des populations qui les ont produits. De ce point de vue, un « musée des Autres » est toujours aussi un « musée de Soi ».

<sup>6</sup> Thomas, *Out of Time*, Cambridge, New York : Cambridge University Press, 1989.

<sup>7</sup> Chris Gosden, Chantal Knowles, *Collecting Colonialism, material culture and colonial change*, Oxford : Berg, 2001, p. xix.

démarche individuelle. Il invite alors à l'examen ponctuel de la validité d'une étude localisée dans la construction plus large de l'histoire institutionnelle.

Lorsque le jeune ingénieur géologue Edgar Aubert de la Rüe se rend en 1934 dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, il s'agit de son premier voyage en Océanie. Il découvre alors un chapelet de plus de 80 îles qui s'étire du nord au sud sur environ 900 km (Annexe II). Les premiers Européens à visiter ces îles sont le navigateur espagnol Pedro Fernandez de Quiros et son équipage. En 1606, ils atteignent la grande île du nord de l'archipel que Quiros nomme « La Austrialia del Espiritu Santo ». Ce nom évoque la Terra Australis Incognita, si recherchée à l'époque, tout en honorant Philippe III, roi d'Espagne et archiduc d'Autriche. Le navigateur, enthousiasmé par sa découverte, fait une description paradisiaque de ces îles et envisage d'y fonder une colonie sans toutefois que ce dernier projet n'aboutisse. Les descriptions suivantes de la région sont données par le navigateur français Louis Antoine de Bougainville en 1768, qui nomme l'archipel les « Grandes Cyclades », et par James Cook en 1774 qui cartographie les îles et leur donne le nom de « New-Hebrides ».

Au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, les Européens vont progressivement assurer leur emprise sur ces îles, qui gagnent rapidement la réputation d'être insalubres et peuplées de cannibales. De façon générale, on peut dire qu'avant 1860, toutes les îles du groupe ont été visitées. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un commerce important de bois de santal se met en place, marqué entre autres par une longue série de morts et de violences. A la même époque arrivent les premiers missionnaires de la London Missionary Society, suivis par des presbytériens, des catholiques et des anglicans, qui tentent sans grand succès de convertir les populations. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les actions missionnaires s'intensifient et le commerce du bois de santal cède la place au commerce de main d'oeuvre destinée principalement aux plantations d'Australie et des Fidji. Dans les années 1930, ce *blackbirding* a cessé mais les contacts avec les Européens ont imprimé durement leurs marques sur les habitants de l'archipel dont la chute démographique est visible. Les îles sont alors sous l'autorité conjointe de la France et de l'Angleterre sous la forme d'un condominium proclamé en 1907 et réglé par une convention signée entre les deux pays en 1906. Ce condominium restera valide jusqu'en 1980, date à laquelle l'archipel proclame son indépendance sous le nom de Vanuatu, « le pays qui se tient debout ».

Les premiers travaux ethnographiques sur l'archipel sont dus au révérend Robert Henry Codrington qui publie une première étude en 1891<sup>8</sup>. Par la suite, les études de Felix Speiser, William Halse Rivers, John Layard et Arthur Bernard Deacon marquent la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Speiser séjourne dans l'archipel de 1910 à 1912 dont il visite la grande majorité des îles. Il rassemble de façon systématique des informations et des collections concernant les populations qu'il rencontre afin de garder trace de ces peuples « en voie de disparition » ou de « dégénérescence » à cause de la colonisation. Il publie en 1923 un ouvrage qui rassemble ses recherches et reste encore aujourd'hui une source reconnue concernant l'ethnographie de ces régions. Sa collection, conservée en Suisse, représente selon Christian Kaufmann « l'entité de référence pour l'ensemble des collections réparties dans le monde : au Canada, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, en France, en Allemagne, en Australie, en Nouvelle-Zélande et à Hawaï ».<sup>10</sup> Après avoir participé en compagnie de Alfred Cort Haddon à la Cambridge Expedition to the Torres Strait en 1898 et effectué un second voyage dans le Pacifique en 1906-1907, Rivers se rend en 1914 aux Nouvelles-Hébrides en compagnie d'un jeune étudiant en anthropologie de Cambridge : John Layard. Rivers est alors très intéressé par l'existence éventuelle d'un complexe culturel mégalithique encore actif dans certaines sociétés du nord des Nouvelles-Hébrides. En effet il a lu les travaux de Speiser qui décrivent des cérémonies lors desquelles sont érigées des pierres de grande taille. Rivers et Layard séjournent jusqu'en 1915 dans le nord des Nouvelles-Hébrides, le second se concentrant essentiellement sur les îles au large de la côte nord-est de Malekula, dont en particulier Vao et Atchin. Deacon, un autre jeune étudiant en anthropologie de Cambridge lit les notes de terrain de Layard et, sur ses conseils ainsi que ceux de Haddon, il se rend en 1925 à South West Bay sur Malekula. Ses recherches seront interrompues de manière précoce en 1927 par sa mort d'une fièvre hématurie mais donneront toutefois lieu à une publication posthume d'importance en 1934.

En France, les collectes d'objets des Nouvelles-Hébrides sont principalement le fait de militaires, d'officiers de marine, d'hommes d'affaires ou de missionnaires. On observe en

---

<sup>8</sup> Robert Henry Codrington, *The Melanesians : studies in their anthropology and folklore*, New York : Dover Publications, 1972 [1891].

<sup>9</sup> Felix Speiser, *Ethnology of Vanuatu : an early twentieth century study*, Honolulu : University of Hawai'i Press, 1996 [en allemand, 1923] ; William Halse Rivers, *The history of Melanesian Society*, Cambridge : University Press, 1914 ; John Layard, *Stone men of Malekula*, Londres : Chatto & Windus, 1942 ; Arthur Bernard Deacon, *Malekula, a vanishing people in the New-Hebrides*, Londres : G. Routledge & Sons Ltd, 1934.

<sup>10</sup> Christian Kaufmann, « La collection Felix Speiser », In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 318-319, p. 318. L'auteur cite comme collection majeure celles de Robertson au musée Redpath de l'université McGill à Montréal, celles de A.B. Lewis à Chicago, de W.H. Rivers et A.B. Deacon à Cambridge ainsi que les collections de Londres, Aberdeen, Paris, Cologne, Leipzig et Stuttgart. Il précise cependant qu'une étude systématique des collections de Vanuatu dans le monde serait nécessaire.

effet la rareté sinon l'absence d'organisation de missions scientifiques vers cette région au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les premiers objets entrent dans les collections dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont principalement des armes même si d'autres objets tels que des coiffures, des plats, des nattes ou des ornements cérémoniels peuvent aussi apparaître en nombre plus restreint. Au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, à partir de 1883, les objets envoyés par John Higginson, entrepreneur français naturalisé d'origine irlandaise, forment l'embryon des collections néo-hébridaises<sup>11</sup>. Celles-ci sont ensuite enrichies essentiellement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des collections telles que celles d'Eugène Caillot, d'A. Pineau ou de Philippe François parmi d'autres<sup>12</sup>. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle seuls quelques dons par des missionnaires ou des particuliers viennent compléter les collections. Il faut attendre 1950 pour que des enrichissements plus conséquents soient effectués grâce aux dons de Félix Mouton, de H. Vayson de Pradennes ou, plus tard, grâce aux objets collectés en 1935 lors du passage aux Nouvelles-Hébrides de l'expédition La Korrigane. Ces derniers entrent tardivement au musée, en 1961 et 1962 seulement<sup>13</sup>. Le Musée des Colonies de la Porte Dorée, quant à lui, possède dès sa fondation des collections des Nouvelles-Hébrides puisqu'il obtient les objets de cette région qui décoraient les pavillons coloniaux lors de l'exposition coloniale internationale de 1931, et qui proviendraient d'un certain Austin, résidant à Vila. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les missions de Jean Guiart (années 1950 et 1960) viennent enrichir de façon importante les collections de l'institution, devenue le Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie<sup>14</sup>.

Les collections des Nouvelles-Hébrides rapportées par Aubert de la Rüe, qui entrent au Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1934 et 1936, se distinguent par le nombre d'objets, important pour la période, mais aussi par la variété et la diversité des pièces qui documentent la majeure partie des îles de l'archipel (Annexe I)<sup>15</sup>. La valeur du travail du géologue est d'ailleurs reconnue dès 1935: le Musée d'Ethnographie du Trocadéro organise alors une exposition pour présenter au public les pièces rapportées par Aubert de la Rüe.

---

<sup>11</sup> John Higginson fut le fondateur de la Société Le Nickel en Nouvelle-Calédonie, de la Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides en 1882 et de la Société française des Nouvelles-Hébrides en 1894.

<sup>12</sup> Eugène Caillot est voyageur et historien de la Polynésie, région sur laquelle il a publié de nombreux ouvrages ; A. Pineau est lieutenant de marine et se rend aux Nouvelles-Hébrides dans les années 1880 ; Philippe François, naturaliste brillant, se rend de 1888 à 1891 et de 1893 à 1895 en Nouvelle-Calédonie et dans les archipels proches afin d'en étudier les récifs coralliens.

<sup>13</sup> La présente recherche n'a pas permis de trouver plus d'information sur H. Vayson de Pradennes et Félix Mouton.

<sup>14</sup> Sylviane Jacquemin, « Histoire des collections françaises du Vanuatu », In *Vanuatu, Océanie, arts des îles de cendre et de corail*, Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 273-274.

<sup>15</sup> La collection sera étudiée plus précisément dans la première partie de cette recherche.

D'autre part, les deux missions de ce géologue et géographe dans le Pacifique sont étroitement liées à un contexte institutionnel particulier : celui du Musée d'Ethnographie du Trocadéro des années 1930. Aubert de la Rüe apparaît alors comme un individu dont le parcours évoque celui de très nombreuses personnes qui furent correspondantes ou bénévoles au Musée d'Ethnographie du Trocadéro ou au Museum National d'Histoire Naturelle, et dont les noms ne sont pas passés à la postérité de la même façon que ceux d'ethnologues tels que Michel Leiris, Déborah Lifchitz, Denise Paulme ou Marcel Griaule, d'artistes ou de mondains tels que l'équipe de la Korrigane. Bien que n'ayant pas laissé beaucoup de traces dans l'histoire de la période de l'entre-deux-guerres telle qu'elle est aujourd'hui écrite, les contributions de ces individus aux collections ou à la photothèque ont parfois été très importantes. L'étude des missions Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides permet de donner un aperçu, un exemple, de ces contributeurs, aujourd'hui un peu oubliés, dont les expéditions témoignent avec tant de discrétion du rôle central qu'avait pris le Trocadéro à la fois dans la discipline ethnographique et comme lieu mondain. Une question se pose alors : celle de l'unicité de l'idéologie au sein de la masse des nombreux correspondants et bénévoles évoluant autour de cette institution. Doit-on ainsi penser le Musée d'Ethnographie du Trocadéro comme une institution homogène, rassemblant des individus partageant les mêmes visions sur les populations non occidentales ? Existe-t-il au contraire des divergences individuelles ?

L'étude des missions d'Aubert de la Rüe met en relief la manière personnelle dont il se conforme aux exigences scientifiques institutionnelles. Sa formation de géologue et son intérêt général pour la géographie s'expriment ainsi lorsqu'il observe les populations des Nouvelles-Hébrides et qu'il collecte leurs productions matérielles. Il pratique en effet une ethnographie proche de la géographie humaine. Cependant, sa vision des différentes sociétés des Nouvelles-Hébrides sur le plan de leur classification et de leurs rapports à la colonisation paraît plus proche des idées réformatrices défendues par Paul Rivet et Georges-Henri Rivière, à la tête du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. La présentation au grand public des résultats des missions montre ensuite l'appropriation de celles-ci par le milieu institutionnel du Musée et leur utilisation au sein du discours colonialiste.

# I –De la géologie à la géographie humaine : l'intérêt ethnographique

## Paul Rivet et l'ethnologie

De nombreux auteurs ont travaillé sur l'histoire de l'ethnographie française et ses transformations pendant l'entre-deux-guerres. En conséquence, nous ne donnerons ici qu'un aperçu très bref et évidemment lacunaire de ce contexte épistémologique. En effet, il est tout de même nécessaire de situer les missions Aubert de la Rüe dans une perspective institutionnelle et scientifique si l'on veut en dégager par la suite les spécificités individuelles.

Alors qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les missions et collectes d'objets ethnographiques étaient l'œuvre de savants de diverses disciplines, d'administrateurs ou d'aventuriers, à partir de la fin des années 1920 et pendant les années 1930, une ethnographie professionnelle se met en place, qui se veut à la pointe de la modernité. Dans la définition qu'en donne Paul Rivet, titulaire de la chaire d'anthropologie du Museum National d'Histoire Naturelle à partir de 1928, cette nouvelle science, l'ethnologie, ne s'oppose pas à la pluridisciplinarité. Elle intègre au contraire divers champs tels que la sociologie, la linguistique, la paléontologie, l'archéologie, l'anthropologie physique, l'ethnographie ou la géographie humaine dans un projet scientifique global qui entend traiter de l'homme en général<sup>16</sup>. Dans l'introduction au tome VII de *l'Encyclopédie Française*, consacré à « l'espèce humaine », dont Paul Rivet assure la direction, il écrit ainsi :

*« Les divers aspects que présente l'étude d'un groupe humain quelconque sont si accusés et différenciés qu'ils donnent l'impression parfois de relever d'autant de sciences distinctes mais en fait, toute recherche anthropologique, pour être vraiment complète, doit les refléter toutes. (...). Il est regrettable que le mot anthropologie qui, dans l'esprit de tous ces savants [Armand de Quatrefage, Ernest Théodore Hamy puis les détenteurs successifs de la chaire d'anthropologie du Museum], désignait ce complexe de science, ait vu peu à peu son sens se restreindre et qu'il n'évoque plus le plus souvent à l'heure actuelle, que l'idée de l'étude des races humaines au point de vue physique. (...). Le sens primitif du mot anthropologie ayant dévié d'une façon manifeste, une tendance de plus en plus marquée tend à lui substituer le mot ethnologie. (...). On peut regretter que l'usage ait imposé ces changements*

---

<sup>16</sup> Christine Laurière, *Paul Rivet (1876-1958), le savant et le politique*, Thèse de doctorat soutenue le 07 décembre 2006, sous la direction de Jean Jamin, p. 483. Plus qu'une biographie, le travail de cet auteur présente, entre autre, une vision très complète et fine de l'histoire du développement de l'ethnologie dans les années 1920-1930 autour de l'Institut d'Ethnologie et du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; Je suis redevable à la lecture de son étude pour une grande partie de l'orientation de mes propres recherches et de mes questionnements.

*de terminologie, discuter sur le sens étymologique des mots, rien ne prévaudra contre le sens qui s'est imposé. »<sup>17</sup>.*

Avec la création en 1925 de l'Institut d'Ethnologie par Marcel Mauss, Paul Rivet et Lucien Lévy Bruhl, des méthodes scientifiques de collecte et de traitement des données sont enseignées à toute une génération d'ethnologues. Fort de cette nouvelle définition d'une ethnologie pluridisciplinaire, l'Institut d'Ethnologie cherche à créer des vocations et à enseigner au plus grand nombre les méthodes de collecte ethnographique. Si les ethnologues sont incités à partir sur le terrain, les coloniaux se voient faciliter l'accès aux cours de l'Institut et des brochures d'instructions de collecte sont diffusées. La plus connue de celles-ci est rédigée par Michel Leiris et synthétise les divers enseignements dispensés à l'Institut d'Ethnologie. Intitulée *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, la brochure est publiée en 1931 à l'occasion du départ de la mission Dakar-Djibouti<sup>18</sup>. Dans le contexte général d'une ethnologie vécue comme une discipline d'urgence, où il faut collecter matériaux et informations avant la disparition des populations ou leur acculturation, toutes les bonnes volontés sont exploitées. Les collectes de scientifiques appartenant à d'autres champs disciplinaires sont bienvenues et viennent enrichir les fonds du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cette institution prend une importance croissante depuis qu'elle a été placée sous la direction de Paul Rivet en 1928. Elle constitue dans les années 1930 un pilier central autour duquel évolue la discipline<sup>19</sup>. Loin d'être uniquement un lieu scientifique destiné aux savants, le musée devient un lieu culturel central : « *Son succès public est là pour l'attester. Menant de front une ambitieuse politique de réaménagement des salles du musée, à vocation pédagogique et scientifique, et une active politique d'expositions temporaires, qui ne cache pas ses prétentions esthétiques, Paul Rivet et George Henri Rivière occupent tout le terrain et parviennent à jouer sur les deux registres du musée scientifique, en mode majeur, et du musée des Beaux-Arts, en mode mineur. »<sup>20</sup>.*

La géographie, notamment la géographie humaine, est l'un des champs inclus dans la définition de la nouvelle science ethnologique. Aussi n'est-il pas étonnant que des géologues et géographes tels qu'Aubert de la Rüe se voient soutenus par le Musée

---

<sup>17</sup> Paul Rivet, « Ce qu'est l'ethnologie » In *L'Espèce Humaine*, Encyclopédie Française, T VII, 1936, p. 7.06-1 à 7.08-16, p. 7.06-1 et 7.06-3.

<sup>18</sup> Laurière, 2006, p. 482.

<sup>19</sup> Laurière, 2006, p. 536-577.

<sup>20</sup> Laurière, 2006, p. 561.

d’Ethnographie du Trocadéro et travaillent en relation avec lui. Cependant, sur le terrain, les méthodes prônées par Mauss deviennent souvent des pratiques mixtes, laissant entrevoir les intérêts et individualités des collecteurs et donnant une inflexion singulière aux résultats scientifiques ainsi qu’aux collections rapportées. Les missions d’Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides permettent alors de s’interroger sur les modalités de gestion des frontières disciplinaires sur le terrain. Où s’arrête la collecte de données géographiques et où commence l’étude ethnographique ? Comment, dans la pratique, des disciplines ayant acquis chacune leur individualité en tant que sciences coexistent-elles ? De quelle manière, enfin, ces différentes influences particularisent-elles la position du scientifique par rapport aux méthodes prônées par l’institution ?

Afin d’appréhender avec le plus de précision possible la pratique d’Aubert de la Rüe, il est nécessaire de revenir sur sa formation originelle de géologue et géographe. S’il semble que ses premiers travaux soient dédiés à des études d’ordre strictement géologique, il s’intéresse toutefois assez rapidement aux populations rencontrées. Lorsqu’il se rend en 1934 et 1936 aux Nouvelles-Hébrides, il s’agit en premier lieu d’une mission d’étude géographique, mais l’idée de rapporter des collections et des informations destinées au Musée d’Ethnographie du Trocadéro est déjà intégrée au projet. Il pratique alors une ethnographie proche d’une géographie humaine.

## **1. 1901-1933, les années de formation.**

### **Une formation de géologue et géographe**

Edgar Aubert de la Rüe naît à Genève le 7 octobre 1901 dans une famille appartenant au milieu aisé et intellectuel de la région (Annexe III, figure 1). Son père, Hippolyte Aubert de la Rüe occupe alors le poste de directeur de la bibliothèque universitaire de Genève depuis un an après y avoir été conservateur pendant huit ans. Le jeune homme fait ses études secondaires à Paris où il possède des attaches par la famille de sa mère, Elisabeth, née Pasteur. Il obtient son baccalauréat en 1921 et entame des études supérieures. Après une licence de sciences naturelles à l’université de Paris, avec des certificats de géologie, de

géographie physique et de minéralogie, il effectue un an d'étude à Nancy, à l'Institut de Géologie Appliquée de l'université où il obtient, en 1924, son diplôme d'ingénieur-géologue. Dès 1925, il est engagé comme ingénieur contractuel au Ministère de la France d'Outre-Mer, pour lequel il continuera d'effectuer des missions jusqu'en 1956, tout en cumulant d'autres fonctions.

En 1928, il se rend pour la première fois dans l'archipel des Kerguelen, sur l'île Saint Paul (aujourd'hui Crozet) et l'île Heard où il reste jusqu'à 1929. Il explore l'intérieur des terres aux contours déchiquetés et cherche à se rendre dans les endroits les moins étudiés. A la suite d'une seconde expédition dans la région, il propose les collections rassemblées au Museum d'Histoire Naturelle de Paris (il s'agit de spécimens documentant la faune et la flore de la région). Il sollicite aussi par sa missive des subventions pour pouvoir poursuivre ses travaux. Sa demande est étudiée lors de l'assemblée des professeurs du Museum du 18 juin 1931 et une bourse de doctorat de 4500 francs lui est attribuée<sup>21</sup>. Il devient ainsi docteur de l'Université de Paris grâce à une étude sur la géologie des îles Kerguelen, qu'il soutient à la Sorbonne le 18 juillet 1932 et dédie à ses deux professeurs : Alfred Lacroix, professeur de minéralogie au Museum National d'Histoire Naturelle et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et Léon Lutaud, professeur de géographie physique et de géologie dynamique de la faculté des sciences de Paris. L'enseignement d'Alfred Lacroix, comme nous le verrons par la suite, marque assez profondément Aubert de la Rüe autant dans les intérêts particuliers qu'il gardera pour la vulcanologie que dans son mode de travail impliquant de longs séjours renouvelés sur le terrain. Par ailleurs, ces leçons inaugurent les relations durables d'Aubert de la Rüe avec le Museum d'Histoire Naturelle. Le professeur Lacroix est passionné par l'étude des volcans et de leurs productions minéralogique depuis un premier voyage en Italie sur les pentes du Vésuve en 1893. En 1902-1903, il est envoyé par le Ministère des Colonies en Martinique où la montagne Pelée vient d'entrer en éruption. Les deux ouvrages publiés à ce sujet sont au fondement de sa célébrité<sup>22</sup>. Convaincu que la connaissance géologique et minéralogique s'acquiert beaucoup sur le terrain, il voyage autant que possible et manifeste le souci constant de diffuser ses nouvelles connaissances non seulement au monde scientifique

---

<sup>21</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 70 /356 et /363, 65<sup>ème</sup> volume des Procès Verbaux de l'Assemblée des Professeurs, séances du 18 juin 1931 et du 22 octobre 1931. Et Archives Nationales : AJ-15-740, Lettre d'Aubert de la Rüe aux professeurs du Museum d'Histoire Naturelle. Ce dernier document n'a pu être consulté en raison de l'indisponibilité temporaire de la sous série AJ-15.

<sup>22</sup> Alfred Lacroix, *La Montagne Pelée et ses éruptions*, Paris : Masson et Cie, 1904 ; *La montagne Pelée après ses éruptions, avec observation sur les éruptions du Vésuve en 79 et 1906*, Paris : Masson et Cie, 1908.

mais aussi auprès du public de métropole, auquel il veut montrer la richesse minéralogique de l'empire colonial<sup>23</sup>.

### **Premières expéditions**

Sur les conseils de ses professeurs, Aubert de la Rüe commence à voyager dès la fin de sa licence. Par l'entremise de Jacques Bourcart, chef des travaux pratiques de géographie physique à la Sorbonne, il se rend en Albanie en 1923 pour étudier un gisement datant du Pliocène à proximité du Lac de Scutari. Les résultats de cette première expédition sont publiés en collaboration avec Jacques Bourcart et Etienne de Chételat. Dès cette époque, les nombreux voyages effectués par Aubert de la Rüe annoncent le rythme soutenu de ses missions postérieures : en 1924 il se rend en Grèce pour aller étudier les mines du Laurium, puis, en 1924-1925, au Maroc, dans le Haut Atlas où il découvre un gisement de molybdénite dans la vallée de l'oued Aker. Il se marie alors, le 13 avril 1925, à Marrakech Banlieue, avec Andrée Sacré, jeune fille d'origine vendéenne de 22 ans qui l'accompagnera dans la plupart de ses expéditions futures et le secondera dans ses travaux de recherche et de collecte de matériaux<sup>24</sup>. En 1925-1926, il se trouve en Côte d'Ivoire, ainsi qu'en 1927, où il étudie les ressources minéralogiques et minières du pays. Fin 1927-1928, il séjourne de nouveau au Maroc avant de se rendre aux îles Kerguelen, St Paul et Heard puis en Syrie et au Liban, en 1929, chargé par une compagnie privée d'une mission de prospection géologique. En 1930, il se rend à Madagascar, à l'île de la Réunion et à l'île Maurice. Il en explore surtout la côte ouest (province de Maintirano), de mai à septembre, et tente de collecter des spécimens d'histoire naturelle pour Alfred Grandidier (à cette époque secrétaire général de la Société de géographie)<sup>25</sup>. Il semble qu'il embarque ensuite pour les îles Kerguelen en novembre, où le ministère des colonies l'a chargé de mener officiellement une mission géologique et géographique. Il y reste jusqu'en 1931 et visite aussi l'île de la Nouvelle-Amsterdam. Enfin, en 1933, il voyage en Colombie où il se rend plus particulièrement dans la cordillère occidentale des Andes. Chaque expédition est suivie de publications dans des organes de sociétés savantes telles que la Société de géologie française, la Société de sciences naturelles du Maroc ou l'Académie des Sciences.

---

<sup>23</sup> Jean Orcel, « Alfred Lacroix », In *Compte Rendu de la Société géologique de France*, n°19, 1949, p. 355-408.

<sup>24</sup> Née le 12 juin 1903 à Charzais en Vendée.

<sup>25</sup> Archives du Muséum d'Histoire Naturelle : 2811/62 à 65, Correspondance d'Alfred Grandidier et Edgar Aubert de la Rüe, quatre lettres datées respectivement du 22 mai 1930, du 16 août 1930, du 22 septembre 1930 et du 10 décembre 1930.

## L'intérêt pour les populations

Les premières publications sont des textes très spécialisés, qui restent strictement circonscrits au domaine de la géologie et de la minéralogie. Aubert de la Rüe montre-t-il un intérêt pour la vie des populations avant son voyage aux Nouvelles-Hébrides ? Il semble que oui. Le Musée d'Ethnographie de Genève conserve en effet 7 pièces provenant d'Albanie, offertes au musée par le géologue en 1977. Ce dernier réunit donc des collections ethnographiques dès son premier voyage en 1923. En France, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro reçoit quelques objets en décembre 1933<sup>26</sup>. On trouve ainsi dans la correspondance Aubert de la Rüe, conservée dans les archives du Musée de l'Homme, un accusé de réception daté du 1<sup>er</sup> décembre 1933 qui remercie le jeune géologue pour l'envoi « *d'une collection d'objets africains, sud-américains et syriens* ». Signée Rivière, cette notice évoque aussi la mission prochaine en Océanie : « *Nous vous souhaitons sincèrement de réussir lors de votre prochaine tournée d'étude en Océanie et vous prions de croire combien nous apprécions l'intérêt que vous portez à l'ethnographie au cours de vos voyages aussi nombreux que variés.* »<sup>27</sup>. Les objets concernés sont alors au nombre de 21, il en reste aujourd'hui 18 dans les collections du Musée du Quai Branly. Ils proviennent du Mali, de Côte d'Ivoire, de Madagascar et de la côte Pacifique de la Colombie.

L'intérêt d'Aubert de la Rüe est sans doute motivé par le succès de mode de l'ethnographie à cette époque. Le retentissement important de l'exposition coloniale internationale de 1931 et l'oeuvre de diffusion et de vulgarisation que réalisent Rivet et Rivière au Musée d'Ethnographie du Trocadéro contribuent en effet à populariser cette science. L'ethnographie suscite alors passions et débats. Elle fait déplacer les foules. En outre, bien qu'aucune archive ne vienne clairement prouver ce fait et que les listes, certes incomplètes, des élèves ayant suivi les leçons de Mauss à l'Institut d'Ethnologie ne le mentionnent pas, Aubert de la Rüe est certainement entré en contact avec Rivet, Rivière ou encore l'ethnologue suisse Alfred Métraux en fréquentant la Sorbonne et le Museum d'Histoire Naturelle. En effet, c'est à la femme de Métraux qu'il confie la correction des épreuves de son livre, *L'homme et les îles*, qui paraît en 1935<sup>28</sup>. Toutefois, il ne faudrait pas vouloir attribuer une origine unique au développement de l'intérêt du scientifique pour les hommes rencontrés. Il est plus que probable que le jeune géologue ait été influencé à la fois

---

<sup>26</sup> *Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, Paris : Jean Michel Place, 1988.

<sup>27</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 K9 a, Correspondance Aubert de la Rüe, /1 : lettre dactylographiée de Georges-Henri Rivière à Edgar Aubert de la Rüe datée du 1<sup>er</sup> décembre 1933.

<sup>28</sup> Aubert de la Rüe, *L'homme et les îles*, Paris : Gallimard, 1935 (g), p. 6.

par la tendance générale de l'époque et par des rencontres personnelles qui vinrent renforcer sa curiosité naturelle.

## **2. Les Nouvelles-Hébrides (1934-1936), entre initiative personnelle et intérêt public.**

### **Financements**

Lorsqu'en 1933, Aubert de la Rüe planifie un voyage d'exploration dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, il met en œuvre des ressorts de financement dont il est déjà familier : le Museum National d'Histoire Naturelle est sollicité ainsi que le Ministère des Colonies. En effet, bien que le début de sa carrière et certains de ses premiers voyages semblent avoir été financés en partie grâce à des missions confiées par des entreprises privées telles que la Compagnie concessionnaire des îles Kerguelen, St Paul et Amsterdam, le jeune scientifique sait mobiliser ses contacts au sein des institutions universitaires et muséales. Le cas du voyage de 1932 dans les îles australes illustre clairement ce fait : en tant qu'ingénieur-géologue contractuel pour le ministère des Colonies, il n'est pas libre de choisir lui-même les destinations de ses missions. Cependant les appuis de ses professeurs, notamment de Léon Lutaud, et du milieu scientifique, lui permettent en 1932 d'être officiellement chargé d'une mission géologique aux îles Kerguelen. Aubert de la Rüe finance ainsi la deuxième étude de terrain qui lui était nécessaire pour finir sa thèse. Par ailleurs, à la suite de la bourse attribuée par le Museum en 1932, il obtient sur sa demande en 1933 une mission subventionnée à hauteur de 3000 francs pour une expédition dans les îles St Pierre et Miquelon<sup>29</sup>.

C'est donc un jeune chercheur qui connaît bien les différentes possibilités de financement qui s'attache, à la fin de l'année 1933, à rassembler des fonds afin de partir faire l'étude de l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Il est difficile de savoir si l'idée originelle d'une expédition dans cette région fut initiée par le Ministère des Colonies, qui lui confie une

---

<sup>29</sup> Archives du Museum : AM 71/104 et /112, Procès verbaux des assemblées des professeurs du 19 octobre 1933 et du 9 novembre 1933. Une question se pose cependant concernant la date du voyage dont il est question car Aubert de la Rüe ne se rend aux îles St Pierre et Miquelon qu'en 1932 et 1935 : prévoit-il aussi longtemps à l'avance une expédition dans cette région ou bien s'agit-il de crédits rétroactifs concernant l'expédition de 1932 ? Les archives disponibles ne permettent pas de le dire avec certitude même si la première proposition semble plus envisageable.

mission d'étude géologique, ou par la volonté individuelle d'Aubert de la Rüe. Ce dernier associe toutefois le Museum d'Histoire Naturelle à ce projet par une requête de financement. La subvention de 3000 francs est ainsi immédiatement suivie d'une autre demande concernant une mission aux Nouvelles-Hébrides dont l'assemblée des professeurs du 19 octobre 1933 garde la trace. Malheureusement la lettre en elle-même n'ayant pas été conservée, il est impossible de savoir comment Aubert de la Rüe présentait initialement l'expédition. Une mission subventionnée lui est cependant directement accordée et lors de l'assemblée suivante la commission des finances annonce sa décision de porter le montant de la somme concédée à 10 000 francs<sup>30</sup>. Le Ministère de l'Instruction Publique, par l'intermédiaire de la Commission des Missions et de la Caisse des recherches scientifiques, participe aussi aux financements de l'expédition qui se trouve ainsi placée sous une double tutelle ministérielle et muséale<sup>31</sup>.

L'objectif de la mission semble être en premier lieu géologique comme l'indique Rivière dans un communiqué de 1935 : « *Chargés par le Ministère des Colonies et le Museum d'une mission scientifique dont le but principal était l'exploration géologique des Nouvelles-Hébrides, M. et Mme E.A. Aubert de la Rüe ont effectué plus de 1500 kilomètres, entièrement à pied, à l'intérieur de toutes les îles du groupe.* »<sup>32</sup>. Néanmoins, l'expédition concerne aussi la majorité des disciplines hébergées par le Museum d'Histoire Naturelle, répondant probablement à la nécessité d'obtenir des subventions de cette institution mais aussi aux intérêts très ouverts d'Aubert de la Rüe. Des collections extrêmement variées seront réunies, touchant aux domaines de la botanique, de la minéralogie, de la zoologie et surtout de l'ethnographie. Ainsi, ayant déjà montré un certain intérêt pour les populations lors de voyages antérieurs et « *amenés à séjourner parmi les tribus les plus primitives peuplant l'intérieur du pays, ils [Edgar et Andrée Aubert de la Rüe] se sont sentis attirés par l'ethnographie et l'étude systématique des usages et coutumes si particuliers qui s'offraient à leur observation.* »<sup>33</sup> Ce type d'organisation fait aussi écho au système classique de division du travail dans l'entre-deux-guerres : une collecte, souvent envisagée de manière encyclopédique, effectuée par des correspondants dont les matériaux accumulés sont ensuite acheminés vers le centre scientifique métropolitain qui en traite les données et produit finalement des synthèses comparatives.

---

<sup>30</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 71/104 et /112, Procès verbaux des assemblées des professeurs datées du 19 octobre 1933 et du 9 novembre 1933.

<sup>31</sup> Aubert de la Rüe, *Les Nouvelles Hébrides, îles de Cendre et de Corail*, Paris : Edition de l'Arbre, 1945, p. 10.

<sup>32</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM1 C1e, dossier concernant l'inauguration des expositions « Îles de Cendre et de Corail » et « En Crête sans les Dieux », Communiqué écrit probablement par Rivière, dont la version dactylographiée date du 16 janvier 1935. L'exposition à l'occasion de laquelle est écrit ce texte sera traitée plus en profondeur ultérieurement.

<sup>33</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 C1 e.

## 1934-1936, les Nouvelles-Hébrides

Avant de se pencher plus précisément sur les collections rassemblées et leur mode de collecte, il paraît nécessaire de donner un aperçu général de la chronologie et de l'itinéraire des deux expéditions menées par le géologue<sup>34</sup>. Cette présentation, sans doute un peu fastidieuse, est néanmoins intéressante dans le cadre d'un travail orienté vers la compréhension de la pratique d'un individu, des diverses influences qui en fondent la singularité et des divergences éventuelles avec les organismes institutionnels. Les caractéristiques de la pratique ethnographique d'un individu ne peuvent en effet émerger qu'à partir de l'étude d'éléments concrets et localisés, situés dans le temps.

Aubert de la Rüe arrive dans le Pacifique au mois de février 1934, empruntant probablement l'une des deux lignes qui relient alors la France à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides. Les Messageries Maritimes relient alors Marseille aux Nouvelles-Hébrides selon deux itinéraires : l'un, via Suez, l'Australie et la Nouvelle-calédonie, avec transbordement à Sydney, point de départ des paquebots annexes à destination de Port-Vila ; l'autre, plus direct, via Panama. Ce dernier est plus long, mais il évite les complications d'un changement de bateau et les frais d'un séjour à Sydney. Chaque itinéraire compte un départ tous les deux mois environ. Par ailleurs, les navires anglais de la Péninsular Oriental Line et de l'Ouest Line prennent, les uns à Marseille, les autres à Toulon, des passagers à destination de Sydney.<sup>35</sup> Aubert de la Rüe saisit l'occasion lors de son passage par la Nouvelle-Calédonie, dans les premiers jours de février, pour visiter l'île Walpole :

*« Me trouvant de passage à Nouméa dans les premières semaines de 1934, j'apprends incidemment un matin qu'un navire doit partir le jour même pour l'île Walpole. L'exploitation des phosphates de Walpole, assez intermittente depuis quelques années, se trouve précisément suspendue depuis plusieurs mois et c'est en vue de la reprise du travail que le Loyauté, petit vapeur de 600 tonnes, faisant habituellement le cabotage le long des côtes néo-calédoniennes et desservant régulièrement les îles Loyalty, doit emmener exceptionnellement aujourd'hui une équipe de manœuvres canaques, tonkinois et javanais. C'est donc une occasion inespérée pour moi de visiter une île, somme toute peu connue et sur laquelle il est difficile de se procurer quelques renseignements exacts. »<sup>36</sup>.*

---

<sup>34</sup> Andrée Aubert de la Rüe participe aux deux missions aux Nouvelles-Hébrides. Dans un souci de simplicité, elle ne sera pas citée chaque fois dans le reste du texte, étant entendu qu'elle est toujours présente aux côtés de son mari. Son rôle est assez flou et n'a pu être précisé exactement, faute d'information sur ce point.

<sup>35</sup> CAOM : Brochure « Le condominium des Nouvelles-Hébrides » publiée après 1929 par l'Agence des Colonies et destinée aux voyageurs et touristes désirant se rendre aux Nouvelles-Hébrides.

<sup>36</sup> Aubert de la Rüe, « Une journée sur l'île Walpole » In *La Géographie*, 1935 (i), T. LXIII, n° 2, p. 102-116, p. 102-103.

Après une journée d'exploration de Walpole, le *Loyauté* ramène Aubert de la Rüe vers la Nouvelle-Calédonie et accepte de le déposer le lendemain sur l'île Ouen où le géologue se propose de rester quelques jours dans le but de rechercher l'emplacement des carrières ayant fourni la roche verte dont sont faites les haches de cérémonies néo-calédoniennes. Cette dernière exploration clôt le séjour en Nouvelle-Calédonie. Aubert de la Rüe se dirige ensuite vers sa destination initiale, les Nouvelles-Hébrides.

L'arrivée à Port Vila suscite chez lui des sentiments mitigés. Elogieux devant la beauté du site, il est plus critique sur l'aspect de la ville en elle-même :

*« C'est l'unique agglomération européenne de l'archipel, entourée de collines verdoyantes que domine au loin une ligne de montagnes bleuâtres. Le coup d'œil est gai et plaisant. Les maisons dispersées s'étagent parmi les manguiers et les cocotiers, face à la pleine mer et dominant la rade très bleue, parée de deux ravissants îlots : Iririki et Vila. (...) J'aimerais dire que le semblant de ville qu'est le chef lieu des Hébrides est propre et bien tenu, mais ce privilège est réservé uniquement au quartier britannique, le moins important. L'herbe envahit les rues défoncées et caillouteuses et le service de la voirie paraît être laissé au soin des turlourous, ces gros crabes terrestres qui envahissent les rues à la tombée de la nuit, à la recherche des détritiques de toutes sortes. (...). Port Vila manque à certains égards de confort et de propreté. »<sup>37</sup>.*

Aubert de la Rüe se présente alors au Commissaire-Résident français comme en garde trace une photographie, datée de 1934, figurant les jardins ordonnés de la résidence de France placée sur une hauteur face à l'îlot Iririki (Annexe III, figure 2)<sup>38</sup>. Très rapidement cependant, il commence ses explorations, rayonnant probablement à partir de Port Vila. Il emprunte essentiellement les deux petits cargos dont l'un, français, appartient aux Messageries Maritimes et l'autre, anglais, navigue sous le pavillon de la compagnie Burn's Philp. Ces bateaux assurent la tournée des îles, ravitaillant les colons et rassemblant les diverses productions de ceux-ci pour les acheminer vers Port Vila. Le géologue séjourne alors de préférence chez les colons établis sur les côtes mais n'hésite pas à planter la tente dans les villages de l'intérieur. Les rapports entretenus avec les premiers sont cordiaux et Aubert de la Rüe précise qu' *« ils nous ont toujours réservé une très aimable hospitalité, nous donnant souvent une aide et des renseignements qui furent précieux. »*<sup>39</sup>.

Durant les deux premiers mois de la mission, il visite les îles du Sud, explorant rapidement Anatom et Erromango et d'une manière plus détaillée l'île de Tanna où il séjourne

---

<sup>37</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 28.

<sup>38</sup> Iconothèque du MQB : Inv. n° PP 0009838.

<sup>39</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 10.

six semaines. Une lettre envoyée au Museum d'Histoire Naturelle, afin d'informer les professeurs de l'avancement de la mission, témoigne des recherches et collectes effectuées sur place : « *Indépendamment des recherches géologiques que j'ai pu faire dans ces différentes îles, j'ai pu avec l'aide de ma femme, y réunir de nombreuses collections d'insectes et de végétaux de même que des collections ethnographiques assez complètes.* »<sup>40</sup>. Sur Erromango, Aubert de la Rüe fait connaissance avec les deux seuls colons de l'île, un éleveur de mouton australien et son aide, chez qui il séjournera à deux reprises au mois de septembre 1934, ainsi qu'en 1936<sup>41</sup>. Le *Répertoire biobibliographique des Nouvelles-Hébrides* du R.P. O'Reilly permet d'identifier ici S.O. Martin, colon originaire du Queensland et qui avait fondé une ferme à Unapung, dans un repli du plateau surplombant la baie Dillon, dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Il y faisait principalement de l'élevage de moutons<sup>42</sup>. L'île de Tanna attire plus longuement l'intérêt du jeune scientifique qui s'enthousiasme avec un certain lyrisme pour ses curiosités géographiques et volcaniques ainsi que pour les populations qui y résident :

*« Du point de vue pittoresque, Tanna peut être considérée comme la perle des Nouvelles-Hébrides. Tout contribue à faire de cette île la plus intéressante à parcourir du groupe. Les côtes sont sauvages, très belles et variées, les montagnes sont escarpées, entamées de profondes vallées et couvertes de fougères arborescentes. Son volcan, unique au monde à certains égards, manifeste une activité bruyante et très spectaculaire. Enfin ses populations demeurées très primitives dans l'intérieur, ont conservé tout leur cachet et sont parmi les plus sympathiques du groupe. »*<sup>43</sup>.

Il arpente à pied la majeure partie de l'île, la traversant notamment d'ouest en est en empruntant les sentiers qui, par des itinéraires variés, permettent de se rendre de la région d'Isangel où résident les délégués français et britannique, chargés de représenter le condominium dans les îles du sud de l'archipel, à celle de Port Résolution et de Whitesand sur la côte opposée<sup>44</sup>. Le reste de l'île n'est pas oublié dans l'exploration et le couple visite aussi la plage de Waesizi (Waisisi) sur la côte est, le village de Loainai, la plaine de Siwi dans le

---

<sup>40</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 51 6/3, lettre dactylographiée datée du 10 avril 1934 et adressée par Aubert de la Rüe à Paul Lemoine, directeur du Museum d'Histoire Naturelle

<sup>41</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 98.

<sup>42</sup> R.P.O'Reilly, *Hébridais, répertoire bio-bibliographique des Nouvelles-Hébrides*, Paris : Société des Océanistes, Musée de l'Homme, 1957, p. 145.

<sup>43</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 100.

<sup>44</sup> Dans la mesure du possible, les noms actuels des lieux cités par Aubert de la Rüe seront indiqués entre parenthèse à la suite de l'orthographe utilisée par le géologue s'ils diffèrent de cette dernière. Lorsqu'il n'a pas été possible de retrouver des correspondances, les noms de lieux seront utilisés tels que cités par Edgar Aubert de la Rüe.

centre de l'île, le massif Numuon (aujourd'hui Enuman), formant la pointe nord de l'île, et Loenbakel, à l'extrême Nord. Une photographie figurant madame Aubert de la Rüe au milieu d'un groupe d'habitants d'Aniwa, à l'est de Tanna atteste en outre de leur présence sur cette île en mars 1934 (Annexe III, figure 3)<sup>45</sup>.

De retour à Port Vila dans les premiers jours d'avril<sup>46</sup>, Aubert de la Rüe saisit l'occasion de se rendre aux îles Wallis et Futuna afin d'en faire une brève description, notamment géologique : « *Avant de commencer l'étude des îles du Nord, de beaucoup les plus nombreuses et les plus importantes, je m'en vais profiter ces jours prochains du passage à Vila d'un bateau qui se rend aux îles Wallis et Futuna, sur lesquelles on ne possède, à ma connaissance, qu'une documentation géologique très sommaire. Je ne pourrai séjourner qu'une semaine dans ces îles et reviendrai aussitôt aux Hébrides où j'espère rester, si mes crédits me le permettent, jusqu'au mois d'août.* »<sup>47</sup>. La curiosité scientifique d'Aubert de la Rüe s'exprime ici très nettement. De la même façon qu'il avait déjà saisi l'occasion de se rendre sur les îles Walpole et Ouen en Nouvelle-Calédonie, il n'hésite pas à interrompre temporairement sa mission aux Nouvelles-Hébrides devant la possibilité d'étudier deux îles assez méconnues sur le plan géologique. Wallis et Futuna sont en effet, à l'époque, relativement isolées, n'étant desservies que trois fois par an par un petit vapeur, *le Bucéphale*, les reliant aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie dont elles dépendent administrativement (Annexe III, figure 4 et 5)<sup>48</sup>.

A la suite de ce voyage, Aubert de la Rüe entame l'exploration des îles du Nord de l'archipel néo-hébridais. Profitant des tournées des petits cargos de ravitaillement, il se rend dans de nombreuses îles de sa partie septentrionale. Il visite ainsi Epi, où les escales se succèdent sur la côte occidentale. Entre les villages de Marawe et Foreland ainsi que dans le nord de l'île, il repère des gravures « *rupestres* » en général mal conservées en raison de la roche trop tendre<sup>49</sup>. Puis, après un arrêt sur la petite île de Paama, il débarque sur la côte orientale de l'île de Malekula, à Port Sandwich, non loin de la délégation française dont les bâtiments sont installés sur le plateau de Lamap, surplombant le port. L'endroit lui paraît sinistre et insalubre : « *C'est un endroit lugubrement triste et malsain et je plains les rares*

---

<sup>45</sup> Iconothèque du MQB : Inv : PP 0009930.

<sup>46</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 51 6/3, la lettre déjà citée ci dessus du 10 avril 1934 est en effet écrite de Port Vila.

<sup>47</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 51 6/3.

<sup>48</sup> Aubert de la Rüe, « Les îles Wallis et Futuna, le pays et ses habitants », In *La Terre et la Vie*, 1935 (e), n° 2, p. 51-66, p. 51.

<sup>49</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 171.

*colons qui demeurent au fond de ce cul de sac encaissé, bordé de vase et de palétuviers.* »<sup>50</sup>. Il semble toutefois que le géologue y réside, dans un logement mis à sa disposition par la délégation française, lorsqu'il ne mène pas d'expéditions dans l'intérieur de l'île afin d'en reconnaître les caractéristiques sur les plans géographiques et humains. Ses explorations de l'île le mènent vers la plantation de Norsup, les îlots Uripiv, Rano, Wala, Atchin et Vao, l'intérieur des terres au nord-ouest où il rencontre les divers groupes Big Nambas et au sud-ouest vers Melipe et l'îlot Tomman (Annexe III, figures 6,7 et 8).

A Ambrym, Aubert de la Rüe séjourne sur la plantation de Rannon (Ranon). Il y est hébergé par John Leslie Mitchell, un colon qui, plusieurs années auparavant, avait racheté cette plantation lors de la liquidation de la firme Hagen et l'avait remise en état<sup>51</sup>. Il visite les villages septentrionaux d'Olal, de Banhul et de Linboul en tentant de trouver des guides pour les conduire à travers les ravinelements creusés par les pluies sur les pentes du mont Benbow, volcan en activité d'Ambrym, afin d'en étudier le cratère. Cependant, l'expédition avorte de façon précoce : les insulaires qui avaient accepté de le guider contre une forte rétribution refusent finalement de le conduire jusqu'au sommet en raison d'un tabou lancé sur le volcan par un chef de la région. Aubert de la Rüe abandonne donc son projet d'ascension et étudie les divers phénomènes volcaniques suscités par le Bembow en arpentant le reste de l'île. Il se rend ainsi sur la plantation de Craig's Cove, petite anse au sud de Dip Point, épargnée quelques années auparavant par des coulées de lave ayant par ailleurs fortement marqué le paysage (Annexe III, figure 9).

Le parcours du géologue le mène ensuite vers Pentecôte et Aoba (Ambae) dont il explore les hauteurs et les plantations côtières. Sur Pentecôte, son itinéraire le conduit du sud au nord de l'île en passant alternativement par l'intérieur et les côtes. Les provenances des objets collectés et les quelques photographies datées plus précisément permettent de déduire leur passage par Banmapse au sud-ouest de l'île, par la pointe Truchy et Lonorore, les villages de Melsisi, Namaram, Loltong ainsi que par un certain nombre de lieux qui n'ont pu être localisés précisément sur une carte actuelle tels que Longwahari, Panoa et Lalbangri (Annexe III, figure 10). On ne peut qu'évoquer assez brièvement cette période de la mission d'Aubert de la Rüe, non qu'elle soit moins importante que les mois qui la suivent ou la précèdent mais plutôt en raison du manque général d'informations concernant sa chronologie. Sur Aoba, il

---

<sup>50</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 40. Certaines photographies datées plus précisément permettent de déterminer au moins deux séjours sur Malekula en 1934, au mois de mai et au mois d'août : Voir Iconothèque du MQB : PP 0009827, PP 0009932, PP 0009965, PP 0009808, PP 0009809, PP 0009810, PP 0009811, PP 0009812, PP 0009813, PP 0009814, PP 0009815, PP 0036160, PP 0009931, PP 0036158, PP 0009936, PP 0009974, PP 0009789.

<sup>51</sup> O'Reilly, 1957, p. 154.

gravit les pentes du volcan central et visite les plantations de Oualourigui (Walurigi) sur la côte nord et de Walaha au sud-ouest ainsi que les villages de Nangire, Nafuti, Lolopuepue et Longana (Annexe III, figure 11 et 12)<sup>52</sup>. Collections et photographies attestent enfin de la présence d'Aubert de la Rüe à Santo aux mois de mai, juillet et août 1934. Il réside probablement à Hog Harbour, lieu de la résidence du délégué britannique, ainsi qu'à Port Olry d'où il paraît rayonner dans toute la région Sakao au cours d'expéditions plus brèves (Annexe III, figure 13 et 14).

Les publications permettent d'avoir un peu plus de précisions quant à l'exploration des îles Banks, entreprise au mois de juin et juillet 1934 (Annexe III, figure 15). Après une brève escale au mouillage de Taresag (Tarasag) à Lacona (Gaua) où le géologue aurait aimé rester quelques semaines pour étudier les aspects géographiques et les populations, il arrive au but principal de sa « tournée », l'île de Vanua Lava<sup>53</sup>. N'ayant trouvé que deux très jeunes indigènes pour le guider et porter le matériel, Aubert de la Rüe gravit toutefois les pentes du Tolap, dont le sommet culmine à environ 1000 mètres, dominant la rade de Port Patteson. Alors qu'il se dirige vers les soufrières du mont Seretmat (aujourd'hui Mont Sere Ama) au nord, des pluies torrentielles le retiennent quelques jours sur la plantation de Sola, où il est accueilli chez l'unique colon de Vanua Lava, un Australien. Le beau temps revenu, une première étape le conduit en une journée de marche le long des côtes vers le village de Langatak où il passe la nuit dans une case mise à sa disposition. Il atteint le lendemain la soufrière de Nereuantop et en constate le faible intérêt économique, malgré l'aspect spectaculaire de certains amas de soufre (Annexe III, figure 16).

Après un dernier séjour sur Erromango, et en raison de l'épuisement de ses ressources financières ainsi que de quelques soucis de santé, le géologue quitte, à contrecœur, l'archipel des Nouvelles-Hébrides à la fin du mois de septembre 1934. Il écrit ainsi à Rivet : « *J'aurais voulu prolonger encore, mais mes crédits sont épuisés et je traîne aux jambes de vilaines « plaies canaques ».* *J'espère vivement que je pourrai, par la suite, revenir achever l'étude géologique de cet archipel.* »<sup>54</sup>. De retour sur Paris au mois de novembre, il donne presque immédiatement les objets et spécimens rapportés au Museum d'Histoire Naturelle et au Musée d'Ethnographie du Trocadéro. La collection ethnographique rassemblée compte alors 460 numéros dont il reste aujourd'hui 434 pièces au Musée du Quai Branly. Il s'agit de lames d'herminettes en pierre ou en coquillage, d'armes de provenances et de types divers,

---

<sup>52</sup> Iconothèque du MQB : Inv. : PP 0036102 et PP 0036086, photographies prises à Walaha et Walurighi en 1934.

<sup>53</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 83.

<sup>54</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 K9 a /26.

d'instruments de musique, de huit masques de Pentecôte, de Malekula et d'Ambrym, de pierres sculptées du nord-est de Malekula et de Pentecôte, de deux statues de grades en fougère arborescente d'Ambrym, de plats, de couteaux et de pilons en bois sculpté de Santo et des îles Banks, d'ornements corporels variés et d'objets documentant les costumes des différentes îles (Annexe IV, figures 1 à 25). Il faut ajouter à la liste cinq crânes surmodelés du sud-est de Malekula, destinés à la section anthropologique du Musée, dont deux se trouvent aujourd'hui dans les collections du Musée du Quai Branly (Annexe IV, figure 26 et 27)<sup>55</sup>. Dès le 6 décembre 1934, l'Assemblée des professeurs du Museum le remercie pour sa contribution aux collections et devant l'importance du don, une exposition retraçant la mission est organisée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Elle est inaugurée le 25 janvier 1935<sup>56</sup>.

Alors qu'il séjourne à Paris au début de l'année 1935, Aubert de la Rüe tente de trouver des fonds pour organiser une seconde expédition d'une année aux Nouvelles-Hébrides afin d'approfondir son étude de l'archipel. Il sollicite à nouveau le Museum d'Histoire Naturelle où il a été nommé officiellement correspondant, ainsi que les Ministère des Colonies et de l'Education Nationale, dans le but de réunir les financements nécessaires. Le but de la nouvelle mission est clairement défini : « *A la suite des résultats très intéressants obtenus au cours de la mission géologique que j'ai accomplie en 1934 aux Nouvelles-Hébrides, j'ai formé le projet d'entreprendre cette année une seconde campagne de recherches dans cet archipel. Je me propose de poursuivre l'étude géologique des Nouvelles-Hébrides et de me livrer aussi à des recherches d'ordre ethnographique.* »<sup>57</sup>. Ainsi, bien qu'il soit très difficile de déterminer les parts respectives du Ministère des Colonies et de l'intérêt personnel à l'origine de la première mission d'Aubert de la Rüe, la seconde expédition semble être très distinctement issue de la volonté du géologue d'approfondir sa connaissance de l'archipel des Nouvelles-Hébrides. L'objectif ethnographique est alors formulé explicitement et il ne fait aucun doute qu'il reçoive l'appui du professeur Rivet auprès des diverses commissions sollicitées. Ce dernier possède en effet à l'époque un rôle central dans le domaine scientifique français comme le montre Christine Laurière dans ses travaux :

---

<sup>55</sup> Archives du MQB : D 001204, dossier de collection Aubert de la Rüe, Océanie, liste dactylographiée des objets qui entrent au musée en 1934.

<sup>56</sup> Archives du Museum d'Histoire Naturelle : AM 71 ; p.201, assemblée du 6 décembre 1934, Affaires diverses, mentions de félicitations qui seront adressées à M. et Mme Aubert de la Rüe pour les documents recueillis au Nouvelles-hébrides et dont ils viennent de faire don au Museum.

<sup>57</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2AM1 K9 a, Correspondance Aubert de la Rüe, /28 à /31, lettre datée du 7 février 1935 et adressée à Paul Rivet, récapitulant les courriers et demandes de subventions demandée par Edgar Aubert de la Rüe pour l'organisation d'une nouvelle mission aux Nouvelles-Hébrides.

*« Dans les années 1930, il est une personnalité scientifique incontournable, qui siège dans toutes les commissions scientifiques décisionnaires. Il concentre entre ses mains un pouvoir qui ne sera plus jamais ensuite aussi ramassé. Le cumul des responsabilités est en effet impressionnant : il est l'énergique co-secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie, directeur du laboratoire d'ethnologie à l'Ecole pratique des Hautes Etudes depuis décembre 1926, professeur d'anthropologie au Museum, directeur du Musée du Trocadéro, secrétaire général de la Société des Américanistes, il siège à la Caisse nationale scientifique, à la Commission des missions, à la Commission des recherches collectives fondée par Lucien Febvre, au comité de rédaction de l'Encyclopédie française, etc., etc. »<sup>58</sup>.*

Ayant été également secrétaire général de l'Association française pour l'Avancement des Sciences de 1921 à 1925, Rivet possède un contrôle sur la presque totalité des institutions sollicitées par Aubert de la Rüe. Les résultats de la première mission du géologue sont très intéressants : les collections rassemblées représentent l'ensemble d'objets le plus important en nombre parmi les collections des Nouvelles-Hébrides qui entrent au Musée d'Ethnographie pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il est donc imaginable que Rivet lui assure son soutien. Aubert de la Rüe demande ainsi 50 000 francs au ministère des Colonies, 10 000 francs au Museum d'Histoire Naturelle, 3 000 francs au Comité d'Etudes minières pour la France d'Outre Mer, 2 000 francs à l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 5 000 francs à la Caisse des recherches scientifiques et 10 000 francs à la Commission des missions<sup>59</sup>.

Une fois les financements obtenus, et après une nouvelle mission dans les îles St Pierre et Miquelon au printemps 1935, le géologue se rend à nouveau dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides<sup>60</sup>. Une lettre, envoyée à la Société de Géographie de Paris, précise son itinéraire : *« Il y a bientôt quatre mois que je suis à St Pierre et Miquelon, très content des résultats de mon séjour dans cet archipel, d'où je vous enverrai vraisemblablement d'ici quelques temps une petite étude. Mes travaux terminés, je compte me mettre en route dans le milieu du mois prochain pour les Nouvelles-Hébrides, par les Etats-Unis, les îles Hawaï et l'Australie. Je pense que la durée de mon nouveau séjour dans l'archipel néo-hébridais sera d'une année. Je compte y poursuivre les explorations commencées l'an dernier tant au point*

---

<sup>58</sup> Laurière, 2006, p. 518.

<sup>59</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 K9 a /30, Récapitulatif dactylographié des diverses subventions demandées par Edgar Aubert de la Rüe pour une seconde mission d'un an aux Nouvelles-Hébrides, envoyé à Paul Rivet et daté du 6 février 1935.

<sup>60</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 K9 a /25, Fiche bristol manuscrite non datée indiquant où joindre Aubert de la Rüe : « E. Aubert de la Rüe, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1935, Iles St Pierre et Miquelon, Amérique du Nord. Ensuite : Port Vila, Nouvelles-Hébrides, Océanie. »

*de vue géographique que géologique.* »<sup>61</sup>. Au mois d'octobre 1935 Aubert de la Rüe arrive à Port Vila. Très peu d'informations ont été conservées dans les archives françaises concernant le deuxième voyage du géologue. Le Musée d'Ethnographie de Genève conserve toutefois le cahier où sont consignées les acquisitions d'objets ethnographiques ainsi que plusieurs cartes des îles établies par le géologue (Annexe V). Ces documents, qui fournissent respectivement les dates précises et les lieux d'achat des collections ainsi que les itinéraires du scientifique, permettent de retracer précisément la chronologie des déplacements d'Aubert de la Rüe<sup>62</sup>. Néanmoins, il reste assez difficile de parler avec précision des événements marquants de cette mission.

Le géologue se remet très rapidement au travail. Dès la fin du mois d'octobre 1935, il se trouve à nouveau en route vers le nord de l'archipel et visite la petite île de Nguna, puis l'îlot Laman et Epi avant de séjourner plus longuement sur l'île de Pentecôte (Annexe V, figures 7, 8, 9 et 10). Il se trouve à Melsisi lors du cyclone qui frappe l'archipel en décembre 1935. Plusieurs photographies documentent l'évènement et montrent la violence des vents et l'ampleur des vagues venant se briser sur la côte (Annexe III, figure 17)<sup>63</sup>. Il s'attarde aussi quelques temps dans la région de Laldaa, le principal village du centre de l'île dont le géologue admire les places de danse en enfilade et où il assiste à la construction d'une maison des hommes *nagamal* (Annexe III, figure 18)<sup>64</sup>. Le mois de janvier 1936 voit le géologue de retour sur l'île d'Ambrym et notamment sur la plantation de Rannon (Ranon) d'où il tente à nouveau, avec succès cette fois, de gravir les pentes du Bembow, afin d'examiner le cratère du volcan (Annexe III, figure 19, 20 et 21 ; Annexe V, figure 6)<sup>65</sup>. Puis il passe une partie des mois suivants, février, mars et avril dans le sud de l'archipel, à Erromango tout d'abord, et surtout, une nouvelle fois, à Tanna où il aura passé au total près de quatre mois (Annexe V, figures 3, 4, 5 et 11)<sup>66</sup>. Quelques photographies attestent encore la présence d'Aubert de la Rüe sur Malekula au mois de mai 1936 (Annexe III, figure 22). Il semble alors rayonner, à partir de Norsup, surtout dans la partie nord-ouest de l'île, dans les régions occupées par les populations Big Nambas et Dirak. Une tournée le conduit aussi, en partant de Lamap, à

---

<sup>61</sup> Passage publié dans « Nouvelles et correspondances » In *La Géographie*, T. LXIV, n° 4, octobre 1935, p. 247-248.

<sup>62</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton 39, serre-papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles Hébrides 1934-1936 », cahier « Liste des objets indigènes des Nouvelles-Hébrides, 1934-1936 » consignait les achats d'objets ethnographiques pendant la seconde mission de 1935-1936 et 11 cartes dessinées à l'encre noire et crayon de couleur sur feuille de dessin documentant Tanna, Pentecôte, Malekula, Erromango, Epi et Ambrym.

<sup>63</sup> Iconothèque du MQB, Inv. : PP 0009801.1, PP 0009801.2 et PP 0009801.3.

<sup>64</sup> Iconothèque du MQB, Inv. : PP 0009856.

<sup>65</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 57.

<sup>66</sup> Aubert de la Rüe, « Sur la nature et l'origine probable des pierres portées en pendentifs à l'île Tanna (Nouvelles-Hébrides) », In *L'Anthropologie*, T. 48, 1938 (b), p. 249-260, p. 249.

remonter la vallée de la Pangkumu, rivière dont l'embouchure s'ouvre sur la côte orientale de l'île, au nord de la baie de Tesman (aujourd'hui Tisman Bay). Aubert de la Rüe avait pu voir dans les mains d'un colon de Port Sandwich, un breton nommé Marc Cariou, des morceaux de charbon provenant du bassin de la Pangkumu. Intrigué par la difficulté à obtenir des informations concernant l'existence de cette ressource potentielle, il décide d'y mener une expédition (Annexe III, figure 23). Une lettre du délégué français de Port Sandwich montre le peu d'enthousiasme de ce dernier pour ce projet. Malgré sa longueur, ce document mérite d'être cité *in extenso* car il évoque aussi les conditions matérielles et morales qui pouvaient être celles d'un représentant de l'administration sur une île telle que Malekula dans les années 1930.

« Monsieur,

*Vous m'avez été recommandé, ainsi que Mme Aubert de la Rüe, par mon ami, M. Guillemot, chef du service des mines de Nouvelle-Calédonie ; tout autre motif mis à part, vous serez donc les bienvenus si vous venez prospecter la subdivision de Mallicolo ; vous connaissez toutefois la mauvaise réputation de mes administrés, aussi ai-je demandé à Monsieur le Commissaire résident de vous prier de vouloir bien passer d'abord à Lamap, nous y établiront d'un commun accord votre itinéraire.*

*En principe un Européen peut circuler sans danger dans toute la brousse de Mallicolo et des îles en dépendant, il n'en est pas de même pour Mme Aubert de la Rüe, nous risquerions de nous heurter à des quantités de tabous, sa vie pourrait être en danger dans la brousse. Elle ne devra pas, sauf sur les plantations, s'éloigner à plus de 500m du rivage. ; toutefois, si vous explorez la Pangomo, rivière très intéressante, Mlle Marie Voloy, vieille métisse, accompagnera peut être Mme Aubert de la Rüe à deux ou trois kilomètres dans la brousse.*

*Pendant tout votre voyage, un de mes gardes, sérieux, vigoureux et en bonne santé vous accompagnera. Il ne devra vous quitter, ni vous perdre de vue sous aucun prétexte, la nuit, il restera à portée de voix. Sauf un fusil de chasse, que vous porterez vous-même, vous ne devrez avoir aucune arme à feu apparente, une belle arme est une tentation considérable pour les Man Bush. Le milicien ne sera pas armé et en route, il ne portera pas votre fusil de chasse. Suivant les travaux que vous avez à exécuter, munissez vous de haches, sabres d'abattis, barre à mine, marteau, massette de cantonnier, avec un affiloir. Sur ordre écrit du résident, je puis vous approvisionner de dynamite mais vous la garderez sous clef. Le jour de votre arrivée, vous prendrez vos repas chez moi. Vos bagages seront débarqués à Lamap, et transportés à la pharmacie. Je réquisitionnerai les indigènes nécessaires, je fixerai le prix que vous devrez leur payer. Pour tout votre voyage, munissez vous de shillings australiens et de jetons des chambres de commerce, les billets crasseux de la banque de l'Indochine sont refusés des indigènes.*

*MATERIEL- Je mettrai à votre disposition deux lits d'infirmier avec moustiquaire, l'unique matelas à deux place de la délégation. Pas d'oreillers, pas de draps, pas de serviettes, aucune verrerie, aucun matériel de cuisine, pas de vaisselle, munissez vous de tout à votre départ de Vila.*

*CUISINIER- Pendant votre séjour à Port Sandwich, je vous procurerai un indigène possédant quelques vagues notions de cuisine. Je ne crois pas qu'il vous suive en tournée.*

*TRANSPORTS- J'ignore absolument comment vous partirez de Port Sandwich pour effectuer votre mission. Je ne possède aucun moyen de transport, il n'en existe pas sur place. Si vous avez du matériel à transporter par terre, il faudra vous entendre directement avec les indigènes par l'intermédiaire du garde. Je ne répons pas du succès.*

*VIVRES- Vous ne trouverez à port Sandwich que du riz, des boîtes de conserve de traite et peut être du sucre, de l'huile et du pétrole. Je ne puis pour ma part rien vous céder.*

*EAU- Abondante sur Mallicolo, Pentecôte. Aucun ruisseau sur Ambrym, Paama, Lopevy, les îlots.*

*PAIN- Pendant votre séjour à Port Sandwich, je vous ferai cadeau de ma ration de pain. Pas d'autre moyen de résoudre cette question.*

*MATERIEL DE CAMPEMENT à PHARMACIE- Pas de matériel de campement sur place. Notre stock de pharmacie étant à peu près épuisé, je ne pourrai vous céder que des quantités peut être insuffisantes.*

*VIN- Munissez vous de vin, celui vendu sur place est exécration.*

*ŒUFS, POULET- Le père Chapelle vous cédera peut être des œufs mais certainement pas de poulets.*

*DENREES INDIGENES- Bananes en abondance, les indigènes vous apporteront probablement des poissons, des crustacés, des coquillages. Ne les acheter qu'après examen par mes gardes. Danger d'empoisonnement.*

*QUESTIONS ADMINISTRATIVES- Faites vous donner un ordre de service par le Commissaire-Résident. Qu'il y soit précisé la nature et le montant des réquisitions que je dois établir. Je ne vous ferai aucune avance sur ma caisse, je n'ai pas de caisse.*

*Telle est la situation de Mallicolo, le pays est prodigieusement intéressant au point de vue minier, probablement aussi minéralisé que la chaîne calédonienne. Au cours de votre tournée, vous trouverez l'hospitalité chez certains colons, mais ne vous y fiez pas trop, sauf deux et la Cotonnière, ils mangent plus souvent de la viande salée que des vivres frais et des ignames que du pain. En tournée, je m'arrange pour leur payer leur hospitalité, d'ailleurs toujours offerte cordialement.*

*Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mon entier dévouement et présenter mes respectueux hommages à Mme de la Rüe.*

*Ballot*<sup>67</sup>

En dépit de la mauvaise volonté du délégué, le géologue se rend toutefois au village de Immermatmat, non loin de l'embouchure de la rivière Pangkumu afin d'y engager des guides. Cependant, ayant tenté en vain de convaincre les habitants de les accompagner, le couple se voit contraint d'attendre la venue d'un groupe de montagnards descendus sur la côte. Après avoir obtenu l'accord de leurs chefs, une dizaine d'hommes acceptent finalement de participer à l'expédition et de la guider. L'équipe passe la première nuit au village de Loromboitimbei, où leur arrivée suscite la curiosité des habitants. Aubert de la Rüe décrit longuement la scène dans l'ouvrage *Nouvelles-Hébrides, Iles de cendre et de corail*, publié en 1945 et qui retrace ses expéditions dans cette région. Ce passage mérite d'être cité en entier car il rend particulièrement bien compte de l'attitude à la fois très ouverte et teintée d'un certain paternalisme, par ailleurs très courant à l'époque, que montre le géologue envers les populations rencontrées :

---

<sup>67</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton n° 39, Serre papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles-Hébrides 1934-1936 », Lettre de M. Ballot, représentant de l'administration à Port Sandwich, Malekula, Port Sandwich 1936.

*« Notre arrivée dans ce village perdu, annoncée aux environs, nous valut pas mal de visites et de très pittoresques. A en juger par la curiosité que nous suscitons parmi ces sauvages, ma femme en particulier, nous pouvions nous rendre compte que peu de Blancs devaient nous y avoir précédés. Rassemblés autour de notre tente, crachant avec sans gêne n'importe où, la mine parfois inquiétante, mais sans intentions hostiles, ces canaques un peu encombrants examinaient toutes nos affaires, fort intrigués par tout ce qu'ils apercevaient de nouveau pour eux. Plusieurs demandaient naturellement des cadeaux, les Canaques étant très forts pour cela, mais s'abstenaient toutefois de dérober quoi que ce soit, même lorsque nous laissions notre tente seule. Les femmes de ce village, nullement farouches, comme d'ailleurs la plupart de celles que l'on rencontre dans l'intérieur des îles, venaient également nous voir, accompagnées de leurs enfants et nous faisaient ensuite les honneurs de leurs cases, si basses, selon le type de la région, que l'on pouvait à peine s'y tenir debout. »<sup>68</sup>.*

Reprenant la route, une deuxième étape conduit l'expédition au hameau de Wüimbresavi, puis, le troisième jour, au ravin de Nowindembe, petit affluent de la Pangkumu où les quelques couches de charbon affleurant convainquent finalement Aubert de la Rüe de l'inutilité de ce gisement. Le géologue quitte probablement l'archipel le mois suivant en direction de la Nouvelle-Zélande où il fait l'ascension du volcan Ruapehu au mois de juillet 1936 (Annexe III, figure 24).

Cette seconde mission permet à Aubert de la Rüe de compléter ses informations sur le terrain, notamment géologique et de collecter encore quelques objets. Après un passage par le Congo français, il est de retour à Paris à la fin de l'année 1936 où il s'attache, tout en menant d'autres missions en AEF et à Saint Pierre et Miquelon, à diffuser les connaissances sur les régions visitées<sup>69</sup>. Les collections ethnographiques rassemblées sont toutefois deux fois moins importantes que lors du premier voyage. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro reçoit ainsi 246 objets dont 202 sont encore présents aujourd'hui dans les collections du Musée du Quai Branly. Outre de nombreuses lames d'herminette en pierre, la collection contient beaucoup d'éléments de l'habillement et du costume dont certains, tels que les nattes de Pentecôte, possèdent une valeur importante dans les échanges et les cérémonies (Annexe IV, figure 28). Une tête en bois sculpté de Pentecôte, un masque du sud-est de Malekula ainsi qu'une statue anthropomorphe en fougère arborescente d'Ambrym complètent cet ensemble (Annexe IV, figures 29, 30 et 31). Par ailleurs, des collections très importantes de minéraux ainsi que de spécimens botaniques et zoologiques viennent enrichir le Museum d'Histoire Naturelle en 1934 et 1936 : on y trouve entre autres, 62 lézards, 4 serpents, 340 échantillons

---

<sup>68</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 53.

<sup>69</sup> Il donne en effet une radio-conférence à Radio-Paris sur les Nouvelles-Hébrides le 7 décembre 1935, Archives du Musée de l'Homme : 2AM1 C8, transcription des radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sur Radio-Paris, /e, « Parmi les populations montagnardes des Nouvelles-Hébrides » par Aubert de la Rüe.

minéralogiques et fossiles et 677 spécimens de plantes qui documentent la majorité des îles des Nouvelles-Hébrides<sup>70</sup>.

Dans un premier temps, Aubert de la Rüe conserve aussi des objets pour ses collections personnelles. Ils viendront ensuite enrichir ou compléter progressivement les collections du Musée de l'Homme, du Musée d'Ethnographie de Genève et du Musée d'Ethnographie de Bâle. On compte ainsi deux dons au Musée de l'Homme, en 1946 et 1947, concernant notamment huit pierres de jet de Tanna et sept nattes de Pentecôte. Le Musée d'Ethnographie de Genève reçoit quant à lui 52 objets du Vanuatu, donnés par le géologue à partir de 1956 et le Musée d'Ethnographie de Bâle 64 pièces, dont une partie au moins est achetée en 1946 par Speiser<sup>71</sup>. Une partie des négatifs et des plaques de verres correspondant aux clichés des Nouvelles-Hébrides sont tout d'abord mis en dépôt au Musée de l'Homme en 1939 puis récupérés par Aubert de la Rüe au début des années 1960. Ils seront finalement donnés au Musée d'Ethnographie de Genève par testament en 1982<sup>72</sup>.

### **Une ethnographie extensive**

En dix-huit mois, et quelques 3000 kilomètres à pied, Aubert de la Rüe visite la majeure partie des îles de l'archipel. Son parcours se distingue ainsi par l'ampleur géographique de l'exploration qui vient combler un vide dans le panorama des missions scientifiques françaises. Sans négliger certaines limites impliquées par les trajets des petits cargos faisant la tournée des îles, on peut cependant affirmer qu'aucune des îles principales n'échappe à l'étude. Dans chacune d'elles, les itinéraires que l'on retrace montrent un souci d'exploration de l'ensemble des régions du territoire. Trouvant chaque fois des porteurs et des guides parmi les populations, Aubert de la Rüe n'hésite pas à se diriger vers l'intérieur des terres. Plus encore, il semble rechercher ces lieux « *où jamais les Blancs ne vont* ». Il écrit ainsi à Rivet à la fin de sa première mission : « *Au cours de ces derniers mois, j'ai exploré l'intérieur de nombreuses îles du Nord (Aoba, Ambrym, Pentecôte, Malekula, Vanua Lava).* »

---

<sup>70</sup> Je remercie MM Michel Guiraud, Philippe Bouchet, Marc Pignal, Gabriel Carlier et Ivan Ineich, pour m'avoir fourni ces indications sur les collections Aubert de la Rüe au Museum National d'Histoire naturelle.

<sup>71</sup> Ces objets entrent au Musée d'Ethnographie de Genève en compagnie de collections provenant de Polynésie française, collectés par Aubert de la Rüe lors d'une mission géologique dans cette région en 1955-1956. On compte cinq dons successifs en 1956, 1972, 1975, 1977 et 1982, cette dernière date correspondant au legs par testament des derniers objets constituant les collections personnelles du géologue. Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : S12-02-E-02 / 350 R 618, « Liste des objets, documents, livres, etc. destinés au musée d'Ethnographie de Genève par M. Edgar Aubert de la Rüe (par testament). Document établi le 9 mai 1980 au domicile et en présence de M. E. Aubert de la Rüe par le soussigné Beaumont ».

<sup>72</sup> Archives du Musée de l'Homme : D 004052, dossier de collection Aubert de la Rüe, « iconothèque » ; Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : S12-02-E-02 / 350 R 618.

*Au cours de mes itinéraires dans certaines régions montagneuses, où jamais les Blancs ne vont, j'ai visité de curieux villages, peuplés par des canaques sauvages épargnés par la civilisation, qui enlève rapidement tout pittoresque aux indigènes des régions littorales.* »<sup>73</sup>.

C'est ici la figure littéraire de l'aventurier qui apparaît, celle du découvreur de nouvelles contrées, confronté à des populations « *sauvages* ».

Cependant, Aubert de la Rüe ne s'attarde pas dans les lieux visités, excepté lorsqu'il s'agit des plantations ou des résidences où il se trouve hébergé par un colon et qu'il semble utiliser comme base pour la préparation d'expéditions plus courtes à l'intérieur des terres. Les relations avec les habitants des villages visités lors de ces dernières sont probablement assez superficielles. Un passage de l'ouvrage *Nouvelles-Hébrides, Iles de cendre et de corail* concernant les tambours à fente illustre parfaitement la brièveté du temps passé dans certains villages : « *Pour appeler les hommes des villages que je trouvais déserts, ceux-ci étant occupés sur leurs plantations ou chassant dans la forêt, il me suffisait d'habitude, lorsque je désirais entrer en rapport avec eux sans pouvoir m'attarder jusqu'à leur retour en fin de journée, de frapper quelques grands coups sur l'un de ces tambours pour les voir accourir peu après.* »<sup>74</sup>.

Ces deux missions ont donc pour objectif une connaissance globale de l'archipel et de ses différents aspects géographiques et humains. Il n'est pas et n'a jamais été question d'une étude ethnographique systématique et méticuleuse comme celles entreprises par Layard et Deacon, qui se fixent dans des lieux d'étude pour un temps long. Il n'a d'ailleurs probablement pas lu les travaux de ces derniers lorsqu'il part aux Nouvelles-Hébrides<sup>75</sup>. Tout comme Speiser, qui constitue l'une de ses références principales, Aubert de la Rüe visite la presque totalité de l'archipel. Les deux études ne sont toutefois comparables que sur le plan de l'étendue géographique du territoire visité car là où Speiser fut contraint d'adopter un type d'approche extensive du terrain, Aubert de la Rüe planifie clairement dès l'origine une étude globale. De plus, ce dernier n'a aucune formation d'ethnographe et, bien que soutenues par une curiosité personnelle certaine, ses observations ethnographiques demeurent en général sur un plan matériel et superficiel. Le cahier conservé à Genève indique par exemple les informations concernant la date, le prix, et le lieu d'achat des pièces acquises, ainsi que le

---

<sup>73</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM1 K9a /26, lettre manuscrite datée du 9 septembre 1934 et adressée de Port Vila par Aubert de la Rüe à Rivet.

<sup>74</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 219.

<sup>75</sup> Les dates de publications de ces études paraissent en effet un peu tardives par rapport au départ d'Aubert de la Rüe sur le terrain : 1934 pour Deacon et 1942 pour Layard. La référence de Deacon est cependant intégrée à la bibliographie de *Nouvelles-Hébrides, Iles de Cendre et de Corail* en 1945.

nom vernaculaire et quelques informations sur la fonction des objets<sup>76</sup>. La linguistique semble l'intéresser plus particulièrement. Le fond d'archive de Genève contient aussi un carnet couvert de notes de linguistique comparative, où se trouve inscrit pour chaque île ou région un vocabulaire fondamental<sup>77</sup>.

### 3. Quand le géographe rencontre l'ethnographe.

#### La géographie humaine et l'ethnographie

Durant ses deux missions dans l'archipel, Aubert de la Rüe collecte des matériaux et effectue des observations très diverses, intéressant des champs disciplinaires variés. Plusieurs semblent cependant être particulièrement prisés par le scientifique : la géologie et la géographie physique, qui correspondent à sa formation initiale, ainsi que l'ethnographie. Il traite cette dernière en tenant compte des instructions de collecte exhaustive formulée par le Musée d'ethnographie du Trocadéro à l'époque, mais travaille aussi en fonction de ses intérêts et méthodes de géographe. Les deux champs scientifiques se côtoient dans l'entre-deux-guerres. Ils entretiennent des rapports d'interrelation relativement étroits, notamment par le biais des cercles de chercheurs s'intéressant à la géographie humaine dans la lignée devenue classique de Paul Vidal de la Blache. Il est sans doute symptomatique que Rivet ait été dès 1920 membre de la Commission de Géographie Humaine du Comité national de Géographie et que l'Institut d'Ethnographie soit hébergé jusqu'en 1938 dans les locaux de l'Institut de Géographie, au n° 181 de la rue St Jacques<sup>78</sup>. Dans l'introduction au tome VII de *l'Encyclopédie française*, intitulée « Qu'est ce que l'ethnologie ? », Rivet écrit ainsi :

*« Il est clair que la géographie joue un rôle encore plus important que l'histoire. L'orographie et l'hydrographie déterminent souvent le sens des migrations terrestres, de même que la direction des vents et des courants favorise ou rend impossible les migrations marines. Toute une science nouvelle, la géographie humaine est née précisément de la*

---

<sup>76</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton 39, serre-papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles Hébrides 1934-1936 », cahier « Liste des objets indigènes des Nouvelles-Hébrides, 1934-1936 » consignant les achats d'objets ethnographiques pendant la seconde mission de 1935-1936.

<sup>77</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton n° 38, Un cahier 1934, Nouvelles-Hébrides, « Vocabulaire des différentes îles de l'archipel ».

<sup>78</sup> Laurière, 2006, p. 469 et 488.

*nécessité de tenir compte des multiples conditions du milieu physique dans la formation des groupements humains et de leur civilisation. C'est elle qui désigne au chercheur les populations qui, du fait de leur habitat, ont vécu dans un isolement relatif. L'étude de ces populations qui ont échappé ainsi en partie au métissage et aux influences culturelles étrangères, présente pour l'ethnologue un intérêt tout particulier.* »<sup>79</sup>.

La géographie semble donc se situer en amont de l'étude ethnographique. Elle permet de déterminer les populations susceptibles de fournir les matériaux les plus intéressants dans l'optique diffusionniste de Rivet, qui vise à « *distinguer la part de chacun des contributeurs à l'œuvre commune, et à remonter au plus près de l'origine, quelque soit le phénomène étudié.* »<sup>80</sup>. A la même époque, Mauss intègre les études géographiques dans la pratique ethnographique même. Il prône dans ses cours l'étude de la morphologie sociale. Celle-ci passe par un travail cartographique, incluant des documents rendant compte de la géologie, de la répartition des populations sur le territoire et des diverses voies de communication ainsi que par des études statistiques et démographiques<sup>81</sup>.

Du côté de la géographie, les savants de l'entre-deux-guerres ne remettent pas en cause les fondements épistémologiques hérités de la pensée fin de siècle de Vidal de la Blache. Les transformations de la discipline sont plutôt le fruit d'un élargissement des champs d'études vers les problèmes politiques et économiques, vers le domaine urbain et vers le monde tropical<sup>82</sup>. De la même manière que dans les travaux sur le monde rural, où les géographes se penchent sur les diversités de l'habitat et opposent les modes d'exploitations traditionnels à des formes introduites par la modernisation, l'élément culturel prend une place non négligeable dans le champ naissant de la géographie consacrée aux espaces colonisés. Les faits exploités se trouvent parfois être les mêmes que ceux qui sont rassemblés ailleurs par les ethnologues, mais viennent alors soutenir un discours visant à mettre en lumière les différents moyens mobilisés par l'homme face à son milieu et à l'environnement ainsi que face à certaines contraintes climatiques. Ces faits sont compris par le géographe Pierre Deffontaines comme l'inscription visible de la capacité pensante des êtres humains<sup>83</sup>. Il écrit :

---

<sup>79</sup> Rivet, 1936, p. 7.06-7.

<sup>80</sup> Laurière, 2006, p. 453.

<sup>81</sup> Marcel Mauss, *Manuel d'Ethnographie*, Paris : Payot, 1967, p. 41-48.

<sup>82</sup> Paul Claval, *Histoire de la Géographie française de 1870 à nos jours*, Paris : Nathan, 1998, p. 166.

<sup>83</sup> Pierre Deffontaines (1894-1978), géographe et préhistorien français, joue dans l'entre-deux-guerres un rôle important dans l'institutionnalisation de la géographie et dans l'élargissement de ses objets d'études. Il contribue aussi à la vulgarisation de cette science en dirigeant notamment la collection de géographie humaine chez Gallimard dans laquelle seront édités plusieurs ouvrages d'Aubert de la Rüe (voir *L'Homme et les îles* en 1935, *L'Homme et les volcans* en 1958, *L'Homme et le vent* en 1940).

*« Mais l'œuvre géographique, c'est-à-dire visuelle, paysagique des hommes ne s'est pas bornée à cet aménagement matériel du globe ; l'humanité est venue ajouter aux paysages terrestres d'autres faits aussi extérieurs, physiologiques et donc géographiques, mais qui ne s'expliquent pas ou s'expliquent mal, par cette seule lutte contre les éléments, par un déterminisme étroit de l'acte humain commandé par la nature hostile. Il reste un large résidu dans les paysages inscrits par les hommes à la surface du globe, résidu qui ne s'explique pas par les adaptations au milieu physique : l'homme a apporté sur la terre un nouvel élément étonnamment puissant : la pensée, et c'est en cela qu'il constitue la dernière vague de la création, le fond avancé des êtres. Le plus grand évènement dans l'histoire géographique de la Terre, ce n'est pas tel plissement de montagne (...), c'est l'apparition avec l'homme d'une sorte de sphère spéciale, plus extraordinaire que la pyrosphère, l'hydrosphère, l'atmosphère ou même la biosphère, ce que l'on pourrait appeler la sphère pensante, que Pierre Teilhard de Chardin a appelé la « noosphère », enveloppe immatérielle sans doute, qui cependant s'inscrit matériellement dans le paysage. (...) immense domaine à peine exploré que l'inscription sur la Terre du facteur esprit. »<sup>84</sup>.*

Ainsi, bien que dans l'entre-deux-guerres la géographie et l'ethnographie se trouvent nettement séparées au niveau épistémologique et institutionnel, des champs de convergences semblent exister entre leurs objets et leurs positionnements l'une face à l'autre. Par ailleurs, la géologie et la minéralogie sont aussi étroitement liées à la géographie physique. Dans ce domaine, la géomorphologie est la discipline majeure. Les étudiants qui s'y appliquent reçoivent une solide formation en géologie et en minéralogie afin de pouvoir mettre en relation les structures géologiques et les formes du relief. De plus, l'association entre géomorphologie, géologie et minéralogie est renforcée par l'implantation des étudiants de ces deux derniers champs dans l'immeuble de l'Institut de Géographie de l'Université de Paris, ce qui facilite les rapprochements interdisciplinaires<sup>85</sup>.

### **Aubert de la Rüe, recherches géologiques et géographiques**

L'itinéraire des explorations d'Aubert de la Rüe dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides est en partie guidé par des intérêts géomorphologiques. L'étude des phénomènes volcaniques, en particulier, semble constituer un élément non négligeable de ses recherches et place le géologue dans la lignée de Lacroix, son professeur au Museum d'Histoire Naturelle. Aubert de la Rüe fait l'ascension de tous les principaux volcans de l'archipel, mettant notamment un point d'honneur à observer ceux qui sont encore en activité. Ainsi, le second séjour sur l'île d'Ambrym, en janvier 1936, paraît être en partie justifié par la volonté d'explorer le cratère du mont Bembow.

---

<sup>84</sup> Pierre Deffontaines, *Géographie des religions*, Paris : Gallimard, 1948, p. 8.

<sup>85</sup> Claval, 1998, p. 180.

Du mont Tokuasmera (aujourd'hui Tokusmera) de Tanna aux soufrières de Vanua Lava, le géologue recense les diverses manifestations volcaniques, indices de l'agitation souterraine dynamique de l'archipel. Un grand nombre de photographies viennent documenter cet aspect de la recherche, montrant les types de paysages et illustrant les phénomènes géologiques associés à l'activité volcanique (Annexe III, figure 9, 16, 20, 21, 25, 26 et 27). En bon scientifique, le photographe a soin, lorsqu'il est nécessaire, de faire poser un membre de l'expédition, souvent un guide, un porteur ou bien sa femme Andrée, à côté du sujet géologique principal. Il donne ainsi une notion de la dimension de celui-ci. Dans ces images, dont on ne peut nier la qualité esthétique et le souci de cadrage, le sujet humain, lorsqu'il est présent, est réifié, relégué à la fonction de faire valoir. La photographie apparaît alors très distinctement comme un outil scientifique de premier ordre pour Aubert de la Rüe, avec des vues qui viennent illustrer les échantillons collectés pour le Museum d'Histoire Naturelle. Comme en témoigne le titre d'une publication datée de 1958, *L'Homme et les Volcans*, les répercussions des phénomènes volcaniques sur les populations ne sont pas oubliées<sup>86</sup>. Le géologue y passe en revue les différents types de volcanismes existants et la façon dont les hommes en subissent ou en utilisent les manifestations spécifiques. On retrouve dans ce texte nombre de références à son étude sur le volcanisme aux Nouvelles-Hébrides.

Outre l'aspect volcanique, Aubert de la Rüe accorde aussi une attention particulière aux mines et aux gisements naturels, exploités ou non, qui lui permettent d'évaluer le potentiel économique de chaque lieu visité<sup>87</sup>. L'expédition menée en remontant le cours de la Pangkumu sur l'île de Malekula en est un bon exemple. Ces études, ainsi que celles menées le long des côtes, conduisent le scientifique à préciser la nature géologique des îles de l'archipel et leur mode de formation (Annexe III, figure 28 et 29). Il signale ainsi la présence, sous les formations volcaniques et sédimentaires du Tertiaire et du Quaternaire, d'un socle continental cristallin et cristallophyllien qui affleure sur le versant ouest de l'île de Pentecôte et qu'il retrouve à Malekula. Il observe de même que l'exhaussement des fonds marins par saccade pourrait être à la base de la formation du paysage actuel et constate dans nombres d'îles l'existence caractéristique de gigantesques gradins étagés le long des côtes<sup>88</sup>. Les cartes dessinées par Aubert de la Rüe et conservées dans le fond d'archive du Musée d'Ethnographie

---

<sup>86</sup> Aubert de la Rüe, *L'Homme et les volcans*, Paris : Gallimard, 1958 (c).

<sup>87</sup> Cf les nombreuses publications à caractère à la fois scientifique et économique. Voir aussi toute la première partie de « Nouvelles-Hébrides, Iles de Cendres et de Corail ».

<sup>88</sup> Aubert de la Rüe, « La géologie des Nouvelles-Hébrides », In *Journal de la Société des Océanistes*, 1956 (e), p. 63-98.

de Genève synthétisent pour chaque île les résultats de l'exploration géomorphologique (Annexe V, figures 3 à 11)<sup>89</sup>.

### L'intérêt ethnographique

Certaines explorations d'ordre géologique et géographique conduisent donc Aubert de la Rüe dans des lieux et des régions où le seul intérêt ethnographique ne l'aurait peut être pas mené. Cependant, nous avons déjà constaté qu'il ne se limite pas dans ses recherches aux aspects purement géologiques et physiques du territoire. Il semble ainsi séjourner plus longuement dans certaines régions, les jugeant plus intéressantes sur le plan humain. Celles-ci correspondent souvent aux endroits les plus reculés et les moins touchés par la colonisation, comme la région de Laldaa à Pentecôte, les terres occupées par les populations Sakao à Santo, celles des Big Nambas et des Dirak à Malekula ou encore l'intérieur de Tanna. Une anecdote, dont le propos essentiel est le cannibalisme, montre aussi que la collecte d'objets est parfois le but principal de certaines excursions d'Aubert de la Rüe dans ces « *régions moins touchées par la colonisation* »<sup>90</sup> :

*« Nous nous rendions chez les Dirak, tribu farouche et très indépendante du nord de Malekula et, partis de Norsup, nous venions de marcher pendant une dizaine d'heures à travers une région accidentée, très boisée et absolument déserte, lorsqu'en arrivant au bord d'un gros torrent, l'Olap, notre guide, un Dirak, s'opposa à ce que nous allions plus loin, sans nous donner le moindre mot d'explication. La nuit approchait et nous ne devions plus être qu'à une heure de marche des premiers villages Dirak. L'indigène qui nous guidait venait d'apercevoir sur le mauvais sentier que nous suivions, quelques baguettes fichées dans le sol et fendues à leur partie supérieure avec une autre baguette et quelques feuilles placées dans cette fente. Il avait compris la signification de ce signal mystérieux et je ne pus le décider à nous conduire plus loin, jusque chez les Dirak qui nous attendaient, car je les avais fait prévenir quelques jours auparavant de notre venue. La seule chose à faire fut de passer la nuit parmi les moustiques dans cet endroit solitaire de la forêt, avec l'espoir que nous pourrions atteindre le but le lendemain. Le jour suivant, notre guide nous dit d'attendre mais je ne pus tirer de lui d'autre explication. La matinée se passait lorsque nous vîmes enfin surgir au bord du torrent, sortant de la brousse épaisse, des Dirak armés et fort peu rassurants. (...). Sachant que je devais aller chez eux dans le but notamment de me procurer certains objets, plusieurs d'entre eux m'apportaient de vieilles armes et une foule de choses intéressantes qu'ils me vendirent sans difficulté, mais s'opposèrent ensuite à ce que nous retournions avec eux dans leurs villages, nous laissant entendre qu'ils étaient trop loin, qu'il fallait traverser trop de montagnes pour s'y rendre. »<sup>91</sup>.*

---

<sup>89</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton 39, serre-papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles Hébrides 1934-1936 », 11 cartes dessinées à l'encre noire et crayon de couleur sur feuille de dessin documentant Tanna, Pentecôte, Malekula, Erromango, Epi et Ambrym.

<sup>90</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 160.

<sup>91</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 160-161.

Alléguant du fait que la vraie raison de ce refus était un acte de cannibalisme rituel, mené au même moment dans les villages Dirak dont ils s'étaient fait interdire l'accès, Aubert de la Rüe sacrifie peut être à la nécessité du chapitre « cannibalisme » dans son étude des Nouvelles-Hébrides. Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet. Ce récit met aussi en relief le fait que si, dans nombre de cas, la collecte ethnographique dépend des itinéraires de l'étude géologique et géographique, elle n'est cependant pas soumise à ce seul déterminant. La pratique scientifique d'Aubert de la Rüe lors de son exploration de l'archipel est avant tout plurielle. Il en émerge des objets ou des faits qui vont susciter un intérêt plus marqué de la part du scientifique car ils apparaissent comme objets d'étude potentiels à la fois pour l'ethnographie et pour la géologie ou la géographie.

### **Des objets « charnières »**

Le cas des pierres portées en pendentif à Tanna, sur lesquelles le géologue mène une recherche approfondie, permet de percevoir cette imbrication des pratiques et des intérêts appartenant à des sciences différentes (Annexe IV, figure 18). L'attention du scientifique vient ici se cristalliser sur un objet d'étude que l'on pourrait qualifier de « charnière ». Ces pendentifs en pierre, signalés pour la première fois sur l'île de Tanna par Goodenough en 1876, sont étudiés ensuite plus en détail par Speiser<sup>92</sup>. Aubert de la Rüe se penche avec minutie sur ces ornements. Ils feront le sujet de sa seule étude consacrée à un type d'objet en particulier. Lors des quatre mois passés à Tanna, il examine plus d'une centaine de ces pierres et en collecte 68, destinées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (une partie de cette collection sera achetée par Speiser lui-même pour le Musée d'Ethnographie de Bâle en 1946)<sup>93</sup>. Aubert de la Rüe souligne l'importance de ces pendentifs qui se transmettent de génération en génération et les nomme « *amulettes* ». Il tente sans succès de comprendre quelles sont leurs propriétés exactes. Les recherches effectuées sur ces objets et notamment leur nature minéralogique le conduisent par contre à explorer l'île toute entière dans l'espoir de retrouver les gisements des roches constituant les ornements :

*« Les indigènes, questionnés sur la provenance des roches ayant servi à faire ces amulettes, ne m'ont laissé aucune explication valable, non pas par mauvaise volonté mais parce qu'ils ignorent actuellement tout de leur origine. Tous s'accordent simplement pour affirmer qu'elles proviennent de la vallée de Fekal (ou Uekal), située dans le centre de l'île. Je suis naturellement allé visiter la région en question, sans y trouver la moindre trace de la*

---

<sup>92</sup> Speiser, 1996 [1923], p. 166.

<sup>93</sup> Kaufmann, 1996, p. 319.

*plupart des roches citées plus haut. (...). L'idée communément admise que toutes les pierres employées proviennent de la vallée de Fekal, découle simplement d'une légende relative à leur origine et demeurée très vivace. Cette légende pittoresque ne nous donne évidemment aucun éclaircissement sur la provenance réelle de ces pierres. Les recherches lithologiques détaillées que j'ai poursuivies dans toute l'île me permettent d'affirmer que la plus grande partie d'entre elles sont certainement étrangères à Tanna. »<sup>94</sup>.*

Cette conclusion conduit Aubert de la Rüe à comparer les pierres de Tanna avec les gisements de gabbro, de néphrite et de serpentine dont il avait pu étudier les caractéristiques en 1934, lors de son bref passage sur l'île Ouen en Nouvelle-Calédonie. Il se demande alors « *si toutes les pierres introduites ne proviendraient pas d'un lot arrivé accidentellement, très anciennement sans doute, à bord d'une ou plusieurs pirogues, conduites par des indigènes étrangers à Tanna, venant de Nouvelle-Calédonie où ils étaient allés les chercher pour les emporter chez eux (...)* »<sup>95</sup>. Selon le géologue, l'aventure aurait pu arriver à des gens du groupe des Loyauté qui, surpris par le mauvais temps, seraient venus s'échouer par hasard à Tanna. Il est intéressant de noter l'incapacité du scientifique à concevoir le fait que ces pierres puissent avoir été apportées consciemment par des habitants des Loyauté, dans le cadre de réseaux d'échanges établis. Dans un article traitant des relations entre le Vanuatu et les îles Loyauté, Marie-Joseph Dubois montre au contraire l'existence de liens durables de ces dernières îles avec Tanna et Aneityum. Elle estime que les relations d'échanges « *ont dû exister jusqu'à une époque assez récente et [que] l'on peut estimer leur fréquence à un voyage par génération environ.* »<sup>96</sup>. Il serait donc possible que les habitants de cette région « *aient écoulé au Vanuatu, en guise de « verroterie », des débris de hache cassées au cours de leur fabrication.* »<sup>97</sup>.

Il est clair que l'intérêt porté aux pendentifs par Aubert de la Rüe découle en grande partie du mystère suscité par leur constitution rocheuse. Il engage néanmoins une étude ethnographique de ceux-ci qui, si elle n'aboutit pas à des conclusions définies, a toutefois le mérite de donner quelques informations sur la valeur donnée par les habitants à ces ornements. Il signale aussi les difficultés auxquelles il a été confronté lorsqu'il a cherché à en acquérir : « *Les indigènes évangélisés de la côte n'ont pas le droit de les porter, mais les habitants de l'intérieur, demeurés plus primitifs en ont tous et ne consentent à s'en dessaisir qu'avec de grandes difficultés. Certains refusent même de les laisser examiner. J'en ai vu,*

---

<sup>94</sup> Aubert de la Rüe, 1938 b, p. 253.

<sup>95</sup> Aubert de la Rüe, 1938 b, p. 259.

<sup>96</sup> Marie-Joseph Dubois, « Le Vanuatu vu de Maré », In *Vanuatu, Océanie, Îles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 82-85, p. 85.

<sup>97</sup> Dubois, 1996, p. 82.

*dans plus d'un village, se sauver pour aller les cacher en lieu sûr, quand j'approchais d'eux pour regarder la pierre qu'ils avaient au cou.* »<sup>98</sup>. L'étude des pierres de Tanna, qui se situe à la frontière entre la géologie et l'ethnographie, est très caractéristique de ces objets « charnières » qui focalisent l'attention d'Aubert de la Rüe. De la même façon, beaucoup d'objets en pierre suscitent son intérêt. C'est le cas notamment des figurines de tuf volcanique dont il collecte un certain nombre sur les îlots du nord-est de Malekula ainsi que dans le sud de Pentecôte, ou des nombreuses lames d'herminettes de pierre, glanées sur les sites d'occupations abandonnés ou bien achetées aux habitants des villages<sup>99</sup>.

### **Le poids de la géographie humaine**

L'intérêt ethnographique d'Aubert de la Rüe paraît très souvent orienté vers la compréhension du rapport des populations à leur environnement. Cet angle de vision est celui adopté dans le champ de la géographie humaine. Il fait ainsi des observations systématiques de la diversité des habitations selon les îles et les documente par une grande quantité de photographies (Annexe III, figure 8, 15, 18 et 32 à 42). Son étude évoque en premier lieu la plus ou moins grande densité des villages et en précise les emplacements dans le paysage. Il s'intéresse ensuite à l'organisation spatiale des cases avant de décrire enfin les différents types de constructions rencontrées. De même que lorsqu'il se penche sur l'habillement, on voit apparaître dans ses commentaires sur les habitations la notion d' « *adaptation à l'environnement* » dans lequel vivent les populations : « *On rencontre dans l'archipel une étonnante diversité de types de cases qui sont faites de matériaux très divers, quoique tous d'origine végétale. C'est ainsi que pour construire leurs habitations, les insulaires se servent suivant les lieux de roseaux, de bambous, de troncs de fougères arborescentes et des feuilles de différents palmiers.* »<sup>100</sup>. Cette notion semble être un des critères de jugement sur les populations et justifie pour Aubert de la Rüe le fait de fustiger les changements dus à la colonisation :

*« A côté de la véritable case indigène, de forme si changeante, au point que chaque île possède son propre type, quand ce n'est pas plusieurs, on voit malheureusement apparaître, en nombre de plus en plus considérable, dans les villages côtiers proches des missions, des constructions dont la forme est vaguement inspirée de celle des maisons de colons. Certains*

---

<sup>98</sup> Aubert de la Rüe, 1938 b, p. 250.

<sup>99</sup> La question du mode de collecte d'Aubert de la Rüe sera traitée plus loin et apportera des précisions concernant ces types d'objets.

<sup>100</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 122.

*les font encore en matériaux du pays, le toit en feuilles de palmiers et les côtés en lattes tirées de l'écorce de l'aréquier ou obtenues en aplatissant des bambous. La plupart des demi-civilisés trouvent cependant plus simple et moins fatiguant d'employer des caisses vides, des tôles rouillées ou des morceaux de fer blanc provenant de vieux bidons d'essence. Le pittoresque ne gagne évidemment rien à cette innovation, ni d'ailleurs l'hygiène. Certaines des cases traditionnelles de l'archipel, solides fraîches et bien adaptées au climat, valent certainement les cabanes disgracieuses que le moindre rayon de soleil transforme en fournaise, habitées aujourd'hui par des canaques qui se considèrent comme très évolués parce qu'ils mangent maintenant du bœuf et du saumon en conserves, ornent leurs demeures d'images pieuses et de bibles et vont le dimanche à l'église, costumés en Européens avec une cravate, un chapeau et des lunettes. »<sup>101</sup>.*

Le thème de l'adaptation, de la gestion de l'environnement est récurrent dans de nombreuses études d'Aubert de la Rüe ; il semble pouvoir être relié à des préoccupations appartenant à la fois aux domaines de la géographie humaine et de l'ethnographie. Parallèlement, certains champs de l'ethnologie tels que l'étude des structures sociales et politiques, ou celle des croyances et de la religion, sont apparemment laissés de côté. Dans ces domaines, le géologue tire en général ses informations de la lecture des anthropologues Codrington, Deacon, Speiser, ou de Mgr. Douceré, qu'il cite dans la bibliographie de *Nouvelles-Hébrides, Iles de cendre et de corail*<sup>102</sup>. C'est d'ailleurs ce que Maurice Leenhardt, missionnaire spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, remarque lorsqu'il écrit : « *L'auteur soude avec art ce qu'il a lu, vu et entendu. (...). Si la structure de la société de la société hébridaise avait pu [l']intéresser autant que la structure du sol, il eut pu donner un livre de premier plan. Mais tel n'était pas son but.* »<sup>103</sup>.

Les objets collectés documentant la sphère rituelle sont assez peu nombreux. Par contre, nombre de pièces, dont certaines peuvent aussi avoir une valeur symbolique importante, viennent illustrer la vie quotidienne : des ornements corporels tels que les peignes, les bracelets ou les ornements d'oreilles, des pièces d'habillement comme des jupes de femmes ou diverses nattes, des plats et d'autres objets entrant dans la préparation et la consommation des aliments, des arcs et des flèches (Annexe I, graphique II et listing des objets par types). Les matériaux servant à la fabrication des objets sont un élément important dans la présentation de leur répartition géographique. Aubert de la Rüe reste généralement, là encore, sur le plan de l'adaptation à l'environnement et de l'utilisation des matières premières

---

<sup>101</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 125.

<sup>102</sup> Il est difficile de déterminer si le géologue a lu ces ouvrages avant ou après ses voyages dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides. On peut néanmoins supposer que les travaux de Deacon ont été lus après les expéditions puisqu'ils sont publiés en 1934.

<sup>103</sup> Voir notamment les chapitres correspondants à ces questions dans Aubert de la Rüe, 1945 ; Maurice Leenhardt, « Aubert de la Rüe, Edgar, Les Nouvelles-Hébrides, Iles de Cendre et de Corail », compte-rendu in *Journal de la Société des Océanistes*, 1946, T. 2, p. 236-237.

que l'on y trouve. Ce que le géologue nomme « *ethnologie* » apparaît donc comme influencée par ses intérêts pour la géographie humaine.

Il semble alors que l'on puisse définir dans la mission Aubert de la Rüe trois pôles d'intérêts scientifiques appartenant à des disciplines différentes mais qui sont étroitement imbriqués dans la pratique de terrain au point de n'être pas séparables : l'intérêt géologique, l'intérêt géographique et l'intérêt ethnographique. Une fois ces polarités identifiées, il semble maintenant nécessaire de se fixer plus particulièrement sur les moyens précis mis en œuvre par le scientifique pour constituer les collections ethnographiques. Ce point de vue plus proche des objets permet de dégager, outre des informations sur la collecte même de tel ou tel type de pièce, des connaissances plus fines sur la personnalité du collecteur et les rapports qu'il entretient avec les groupes locaux.

### **La collecte et ses limites**

La collection Aubert de la Rüe est sans doute le résultat d'une collecte qui doit se comprendre à l'intérieur de limites que Speiser avait déjà formulées concernant son propre séjour aux Nouvelles-Hébrides : « *I was (...) able to visit almost all the islands, but I was seldom to stay longer than a few weeks in the various places, and even where I was in a position to prolong my stay, the place was about as unsuitable for my purposes as it could be. This continual change has two disadvantages. In the first place, I was nowhere able to win the confidence of the natives and there could be no question of learning their languages. (...). As a medium of communication, I therefore used biche de mer or I employed an interpreter.* »<sup>104</sup>. La situation d'Aubert de la Rüe semble assez proche de celle décrite par son compatriote suisse. Il utilise certainement lui aussi le *bislama* (langue véhiculaire de l'archipel correspondant au biche de mer de Speiser) et ses courts séjours expliquent probablement le faible nombre d'objets collectés entrant dans des rituels importants, tels que les différentes prises de grades au sein des sociétés masculines (secrètes ou publiques) ou les cérémonies funéraires dans les îles du centre nord de l'archipel. Le géologue assiste plusieurs fois à des danses cérémonielles, qu'il nomme *sing-sing* (il s'agit du nom générique pour le mot danse en *bislama*), sur Pentecôte, Santo et Tanna (Annexe III, figure 30). Il y remarque parfois des masques « *horrifiants et disparaissant sous d'épais vêtements de feuillages* »<sup>105</sup>. Aucun masque n'étant attesté sur Santo et Tanna, du moins dans les années 1930, il est probable que

---

<sup>104</sup> Speiser, 1996 [1923], p. 2-3.

<sup>105</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 216.

cette description s'applique à des masques de Pentecôte, dont il collecte quatre exemplaires aujourd'hui conservés au Musée du Quai Branly et au Musée d'Ethnographie de Genève : un qui semble être de même nature que celui collecté par Speiser et conservé à Bâle, dont on ne connaît pas avec précision la fonction, et deux *chubwan*, masques portés lors des rituels concernant les liens entre les hommes et les tubercules d'ignames (Annexe IV, figures 7 et 8)<sup>106</sup>. Les circonstances de cette collecte restent toutefois dans l'ombre et l'on ne peut affirmer avec certitude que les masques vus par Aubert de la Rüe lors de ces danses furent les mêmes que ceux achetés pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Parmi les pièces qui peuvent être rattachées à une utilisation rituelle, on compte par ailleurs deux masques-coiffe et deux crânes surmodelés (qui devaient être placés dans les collections anthropologiques du Musée d'Ethnographie) du sud-est de Malekula (Annexe III, figure 31 ; Annexe IV, figure 10, 26, 27 et 30)<sup>107</sup>. Trois sculptures de grade en fougère arborescente, trois bracelets de grade perlés ainsi que cinq masques et quatre assommoirs à cochons proviennent d'Ambrym (Annexe IV, figures 9, 13, 14, 21 et 31)<sup>108</sup>. Parmi les masques, deux au moins sont identifiables comme des *tamake*, masques liés à des performances joyeuses et « moins culturellement signifiants »<sup>109</sup>. A l'exception des crânes surmodelés sur lesquels nous reviendrons bientôt, et des masques de Pentecôte qui étaient semble-t-il conservés dans les maisons des hommes et réutilisés, nombre de ces objets pouvaient resservir ou être jetés après les rituels, facilitant alors probablement leur achat par les collecteurs européens. C'est le cas notamment pour les masques-coiffe du sud est de Malekula, pour les masques *tamake* d'Ambrym ainsi que pour les sculptures de grades en fougère arborescente de la même île<sup>110</sup>. Aubert de la Rüe écrit ainsi :

*« L'âme de l'ancêtre qui s'incarne dans chaque statue n'y demeure pas longtemps, apparemment tant que durent les cérémonies à l'occasion desquelles ces statues sont érigées, après quoi elle s'en va errer autre part. En effet, la facilité avec laquelle les hommes réunis dans le gamal ont consenti dans plusieurs villages à me vendre, pour un prix*

<sup>106</sup> MQB : Inv. n° 71.1934.186.228 pour le masque ressemblant au n° Vb 4562 du Museum für Völkerkunde de Bâle, collecté par Speiser (voir *Vanuatu Océanie, Arts des îles de Cendre et de Corail*, cat.exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 28 et 346) ; Inv. n° 71.1934.186.229 et 230 pour les masques *chubwan*. Musée d'Ethnographie de Genève : Inv. n° ETHOC 039049.

<sup>107</sup> MQB : Inv. n° 71.1934.186.227 et 71.1936.40.89 pour les masques-coiffe ; Inv. n° 71.1934.186.454 et n° 71.1936.40.246 pour les crânes. Il ne reste que deux exemplaires de ces derniers sur les cinq qui furent apparemment collectés en 1934.

<sup>108</sup> MQB : Masques : Inv. n° 71.1934.186.233 et 234, n° 71.1936.40.46 ; n° 71.1934.186.231 et 232 pour les masques *tamake* ; Sculptures de grade : Inv. n° 71.1934.186.432 et 433, 71.1936.40.44 ; Assommoirs à cochons : Inv. n° 71.1934.186.359, 360, 361 et 362 ; Bracelets : Inv. n° 71.1934.186.382, 71.1936.40.55 et 56.

<sup>109</sup> MQB : Inv. n° 71.1934.186.231 et 232.

<sup>110</sup> Kirk Huffman, « Masques, coiffures et chapeaux rituels du nord du Vanuatu », In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de Cendres et de Corail*, cat.exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 19-25, p. 21 et 23.

*dérisoire, de très belles statues de fougère, prouve qu'ils n'y attachent plus aucune valeur dès l'instant où l'esprit s'en est retiré. »<sup>111</sup>.*

Ainsi, la présence de charge sacrée détermine en partie l'accessibilité des objets et la possibilité pour le collecteur de les acquérir. Elle influence aussi le prix demandé par les vendeurs néo-hébridais, en général en monnaie australienne ou britannique, mais parfois aussi en francs. Le petit cahier découvert dans les archives du Musée d'Ethnographie de Genève précise le montant payé pour chaque pièce obtenue. Les objets les plus chers sont les assommoirs à cochon dont deux exemplaires sont acquis à Pentecôte en décembre 1935 pour 10 et 12 francs, une somme importante à l'époque<sup>112</sup>. Ces pièces étaient en effet conservées et très valorisées. Elles étaient utilisées pour sacrifier les cochons lors des prises de grades dans tout le nord de l'archipel.

Une autre dimension restrictive de la collecte doit être évoquée. La mission Aubert de la Rüe se singularise en effet par l'aspect individuel de l'expédition par rapport aux missions collectives et à la spécialisation prônées par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Si la description présentée par le scientifique dans son livre, *Nouvelles-Hébrides : Iles de cendre et de corail*, exacerbe probablement cet aspect afin de séduire le grand public, toujours avide de récits d'aventures, le faible nombre des participants aux diverses expéditions menées dans l'intérieur des îles est toutefois réel. Le groupe se réduit souvent au géographe et à sa femme, accompagnés de quelques porteurs et guides néo-hébridais. Ces conditions pratiques expliquent sans doute en partie le fait que certains objets trop volumineux et lourds tels que des tambours à fente n'aient pu être collectés bien qu'ils soient le sujet de plusieurs photographies (Annexe III, figures 43).

Un examen plus approfondi des modes de collecte, tels qu'ils sont évoqués par bribes dans les écrits du géologue et géographe, permet de caractériser plus précisément la façon dont il se procure les objets. Nous avons déjà évoqué le fait qu'il planifie certaines de ses expéditions dans le but d'aller acheter des pièces, en prévenant auparavant les groupes concernés. Cela entraîne sans aucun doute un premier choix dans les objets, effectué par les populations elles mêmes qui ne présenteront à l'achat que des pièces appartenant au domaine de l'aliénable et susceptibles d'être recherchées par un Européen. De même lors de son court séjour aux îles Wallis et Futuna, il précise à propos de la collecte dans cette dernière île :

---

<sup>111</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 210.

<sup>112</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton n° 39, Serre papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles Hébrides 1934-1936 », un cahier « Liste des objets achetés en 1934-1936 » qui concerne en fait la seconde mission de 1935-1936.

« De même qu'aux îles Wallis, ils ignorent totalement le français, de sorte qu'il m'était très difficile de converser avec eux. Je n'ai rencontré à Futuna qu'un indigène et le roi de Sigave avec lesquels j'ai pu parler [Florian Sui Tamole à l'époque] mais en anglais langue qu'ils avaient apprise autrefois aux Fidji.

Je désirais réunir un certain nombre d'objets ethnographiques mais, ne pouvant me faire comprendre des indigènes et les leur acheter directement, je le fis par l'intermédiaire du roi de Sigave qui réunit ses sujets et me procura plusieurs pièces anciennes et très intéressantes, en particulier des casses têtes, de différents modèles, généralement courts et terminés par une boule, plus ou moins sculptée, des haches en basalte poli, d'une technique particulière à cette île, des hameçons employés autrefois, en écaille de tortue et en nacre et enfin, de curieux pendentifs, taillés dans des fanons de baleine et qui sont encore maintenant des cadeaux de mariage très appréciés par les femmes. »<sup>113</sup>.

Le roi de Sigave apparaît ici comme un intermédiaire qui s'adapte à la demande d'Aubert de la Rüe en lui fournissant des objets que ce dernier apprécie pour leur ancienneté réelle ou figurée (Annexe III, figure 44).

Par ailleurs, il ne fait aucun doute qu'à l'époque les collectes ethnographiques étaient bien connues par les habitants des différentes îles. Conséquence des missions de collecte organisées par les musées, certains types d'objets sont ainsi produits en grande quantité afin de satisfaire la demande occidentale<sup>114</sup>. Aubert de la Rüe remarque ainsi à propos des pierres de tuf volcanique sculptées qu'il collecte :

« Les gens des îlots du nord-est de Malekula s'en sont fait une spécialité. Ces pierres joliment sculptées, représentent le plus souvent une tête humaine très expressive, parfois avec un double visage. Beaucoup ont une forme ovoïde. Celles que l'on fabrique aujourd'hui sur ces îlots, pour les vendre à bord des navires de passage, sont loin d'avoir le cachet des anciennes, bien que pour leur donner une patine respectable, les canaques les fument. »<sup>115</sup>.

Cette production en masse d'artefacts liés initialement à des pratiques magiques semble avoir déjà été pointée par Speiser plus de vingt années auparavant lorsqu'il précise « *amulets in which the heads are given a conspicuously three dimensional shape are modern works of poor quality.* »<sup>116</sup>. Pourtant, de façon étonnante, il précise qu'il n'y a pas beaucoup d'amulettes de ce type provenant de Malekula et n'en collecte qu'un seul exemple : un visage humain sculpté dans du tuf tendre et associé à la réussite dans les échanges de cochons<sup>117</sup>. Speiser s'est-il détourné d'une production moderne qui lui semblait sans intérêt ou bien est-ce

---

<sup>113</sup> Aubert de la Rüe, 1935 e, p. 58 et 60.

<sup>114</sup> Ce fait est attesté dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans de nombreuses régions d'Océanie. Voir par exemple Gosden, Knowles, 2001, p. 9.

<sup>115</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 168.

<sup>116</sup> Speiser, 1996 [1923], p. 312.

<sup>117</sup> Speiser, 1996 [1923], Pl. 84, Fig. 9.

cette dernière qui se développe plus tardivement dans les îlots du sud-est de Malekula ? Cette question demanderait une étude plus approfondie qui dépasse le cadre de cette recherche. S'il est difficile d'affirmer avec une certitude absolue l'ancienneté ou l'origine moderne des pierres collectées par Aubert de la Rüe sur l'îlot Wala, dont il dit ne pas connaître la fonction avec certitude, il est possible de pencher pour la seconde hypothèse<sup>118</sup>. En effet le cahier de collecte concernant la mission de 1935-1936 montre que, malgré sa préférence pour les objets anciens, il acquiert tout de même des pierres modernes sur Vao (Annexe V, figure 2)<sup>119</sup>. En outre, l'examen comparatif des pierres collectées par Aubert de la Rüe fait ressortir l'identité formelle de deux de celles-ci, ce qui pourrait venir renforcer l'hypothèse d'un achat de la production moderne, en tous cas pour certaines des pièces (Annexe IV, figures 32 et 33)<sup>120</sup>. Dans le cadre d'une étude plus poussée sur ce sujet, il serait intéressant d'examiner plus précisément les pierres originaires des îlots du nord-est de Malekula conservées dans les différents musées.

L'étude d'une autre série d'objets collectés à Malekula par Aubert de la Rüe vient peut être fournir quelques précisions sur l'importance de ces mouvements de production destinés à la vente. Les crânes surmodelés collectés à Melipe, au sud-ouest de Malekula, proviennent en effet d'une région qui fut prisée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle par ceux qui recherchaient des objets « *traditionnels* » destinés aux collections privées ou muséales occidentales (Annexe IV, figures 26 et 27). Le sud-ouest de Malekula est en effet la seule aire connue de l'archipel où se pratiquait la déformation crânienne. De plus, les objets liés aux différentes sociétés de grades sont de ceux qui frappent les imaginations occidentales. Il ne serait donc pas étonnant qu'une production de crânes surmodelés à destination des étrangers ait pu se mettre en place en réponse à la demande. Bien que ne soutenant pas directement cette hypothèse, le témoignage d'Aubert de la Rüe invite toutefois à pencher, si on l'examine de façon critique, vers la possibilité d'une production moderne. Le géologue écrit ainsi :

*« C'est à Melipe, non loin de la baie d'Uramak et de la petite île si curieuse de Tomman, que j'ai vu à cet égard le gamal le plus impressionnant. J'ai constaté du reste, dans ce village fort intéressant à maints égards et riche en statues très réalistes qui entourent sa place de danse, où les traditions du passé se sont maintenues vivaces, que les habitants*

---

<sup>118</sup> MQB : Inv. n°71.1934.186.238 ; 71.1934.186.239 ; 71.1934.186.240 ; 71.1934.186.241 ; 71.1934.186.242 ; 71.1934.186.243.

<sup>119</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : Carton n° 39, Serre papier cartonné « E. Aubert, Nouvelles Hébrides 1934-1936 », un cahier « Liste des objets achetés en 1934-1936 » qui concerne en fait la seconde mission de 1935-1936.

<sup>120</sup> MQB : Inv : n° 71.1934.186.241 et 71.1934.186.243.

*étaient assez accommodants. Ils consentent à l'occasion, si on sait se montrer persuasif, à vous céder pour un prix très raisonnable quelques têtes d'ancêtres surmodelées qu'ils vont décrocher dans le gamal. »<sup>121</sup>.*

Il semble étrange que ces crânes, objets très valorisés, conservés dans la maison des hommes, *amel*, qui matérialisent la présence des ancêtres défunts et donc l'identité même des individus et des clans, soient facilement vendus à un Européen, simplement de passage qui plus est. Le crâne d'un défunt était en effet gardé après dessiccation naturelle des chairs et surmodelé afin de venir compléter, dans le cas d'un homme de rang important, une effigie *rambaramp* réalisée pour commémorer le défunt et portant les insignes des grades qu'il avait acquis dans les sociétés masculines *nimangki* et *nalawan*<sup>122</sup>. Cependant ces considérations ne peuvent que rester à l'état d'hypothèses : il serait, ici encore, très intéressant de faire une étude formelle exhaustive des crânes conservés dans les musées et de confronter les motifs correspondants aux différents grades dans les sociétés masculines.

Parallèlement, le géologue ne cache pas sa volonté de rechercher des objets anciens. Il est assez critique sur les productions contemporaines à destination des Européens. Evoquant les quelques croisières touristiques qui font escale à Port Vila, il décrit ainsi la visite des voyageurs sur l'îlot Mele tout proche : « *Les voyageurs sont accueillis par des groupes de Canaques vêtus, chantant des cantiques en leur honneur, tandis que d'autres, dans leurs cabanes de planches, de tôles ou de torchis, garnies de meubles commandés en Australie, achèvent en hâte les souvenirs traditionnels et les faux casse-tête qu'ils fabriquent en série pour les vendre aux touristes.* »<sup>123</sup>. Aubert de la Rüe, quant à lui, obtient probablement une partie de ses collections dans les villages visités, notamment en explorant l'intérieur des maisons. Une description, sans doute exagérée et mélangeant les caractéristiques des habitations communes et des maisons des hommes, montre néanmoins très bien le rapport du géologue à la collecte et aux groupes rencontrés. Il fait ainsi l'inventaire de ce que l'on trouve dans les maisons, faisant apparaître alors presque la totalité des types d'objets qui se trouvent aujourd'hui dans les collections, et révèle son intérêt pour les pièces anciennes et « *rare* », qu'il associe à la notion de musée :

---

<sup>121</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 223-224.

<sup>122</sup> Deacon, 1934, p. 518-519 et 558.

<sup>123</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 31.

« J'ai toujours eu la curiosité, lorsque je me trouvais dans un village, de rendre visite à tous les habitants pour leur demander de me permettre d'explorer leurs cases, même les plus humbles et ceci m'a donné plusieurs fois l'occasion d'y faire d'étonnantes découvertes au point de vue ethnographique. Je dois dire que jamais du reste, en aucune partie de l'archipel, même parmi les populations passant pour être les plus sauvages, nous ne nous sommes vu interdire l'accès d'une case ou d'un gamal, où même ma femme a pu pénétrer. (...). Plus d'une fois d'ailleurs, nous avons été heureux de pouvoir passer la nuit chez les indigènes, lors de certaines randonnées où nous n'avions pu emporter de tentes. Ces primitifs, même dans le centre de Malekula, se sont dans l'ensemble toujours montrés accueillants. (...). Nous appréhendions bien plus la voracité des puces, des tiques et autres parasites qui peuplent leurs habitations, que de finir au four canaque et de faire les frais d'un festin. Ces nuits passées dans certains villages perdus manquaient évidemment parfois de charme et de confort, dans l'atmosphère enfumée des intérieurs indigènes où, dans l'obscurité, les tarentes, les araignées et d'énormes cancrelats qui grouillent se livrent une guerre sans merci. (...). Faiblement éclairées par le peu de lumière entrant par leur étroite ouverture et par le feu constamment entretenu à l'intérieur, les cases n'ont qu'un mobilier très sommaire. (...). A côté d'ustensiles très divers destinés à la préparation des aliments, on trouve, en fouillant bien dans les moindres recoins des cases, des vieilles armes de toutes sortes, des engins de pêche, des herminettes à manche coudé, des spatules en os. Des paniers, dont la forme et la façon varient à l'infini, chaque région ayant son type particulier, sont suspendus un peu partout en très grand nombre. Il y en a de minuscules, qui, portés à la ceinture tiennent lieu de poches. D'autres modèles de paniers plus grands servent à garder les provisions, des plantes médicinales, des écheveaux de fibres végétales, des terres comestibles. D'autres enfin contiennent les objets les plus hétéroclites. Le Canaque, très soigneux, conserve en effet précieusement tout ce qu'il trouve, susceptible de lui servir un jour ou l'autre. (...). En procédant à l'examen d'une case, il faut surtout examiner avec soin le dessous de la toiture, car on y découvre, piqués ou accrochés, une quantité d'objets curieux et disparates, ordinairement enduits d'une épaisse couche de suie. Je citerai notamment des éventails en vannerie, des palmes servant de parasols, des pierres magiques, les unes d'apparence très quelconque, les autres joliment sculptées et très anciennes dans certains cas, que les habitants de plusieurs régions se sont transmises de génération en génération ou qu'ils ont retrouvés par hasard sur l'emplacement de villages disparus. On remarque aussi des morceaux de bambou remplis de couleurs minérales, des vieux masques de cérémonie, des armes anciennes qui sont souvent de véritables pièces de musées. (...). Le tout n'est pas de découvrir des pièces intéressantes et rares, il faut ensuite réussir à les acheter, ce qui nécessite souvent de très longs marchandages avant que les Canaques, très méfiants, consentent à vous les vendre ou à les échanger. Ce serait se faire grandement illusion de croire qu'il suffit d'arriver chez eux avec de la verroterie, des pièces de calicot, des pipes du tabac et d'autres objets susceptibles d'exciter leur convoitise, pour obtenir tout ce que l'on veut. Ces articles servent tout au plus à faire des cadeaux, que la plupart des indigènes sollicitent d'ailleurs et acceptent très naturellement, comme s'il s'agissait d'une chose due, d'une simple politesse à leur égard. Ce qu'ils désirent avant tout, même les plus primitifs, c'est de l'argent dont ils connaissent parfaitement la valeur. »<sup>124</sup>.

Malgré sa longueur, que l'on voudra bien pardonner, cette citation éclaire en partie les modalités du choix des objets effectué par le géologue : il semble concilier deux optiques qui pourraient sembler contradictoires. La première correspond aux préconisations données à l'époque par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Elle prône la constitution de séries

---

<sup>124</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 127-131.

d'objets systématisée selon la fonction des pièces afin de mettre en relief les variations d'usage et de forme et de déterminer des types. L'objet apparaît alors comme un témoin, une preuve du fait culturel qu'il documente. Alors que les témoignages oraux ou écrits peuvent se révéler plus ou moins exacts et être modifiés par les subjectivités individuelles, l'objet, lui, ne « *ment pas* »<sup>125</sup>. La seconde optique de collecte est plus conforme à une sensibilité déjà bien développée dans les années 1930 dans les milieux intellectuels et mondains parisiens où évoluent beaucoup de scientifiques proches du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Elle reconnaît aux objets océaniens une valeur artistique, de plus en plus prisée par les collectionneurs et les amateurs d'art. La valeur de l'objet se trouve alors dans sa rareté et son potentiel esthétique<sup>126</sup>. Le cas d'Aubert de la Rüe montre que ces deux approches ne s'opposent pas forcément au sein de la pratique de collecte sur le terrain mais peuvent être juxtaposées de façon informelle.

## Conclusion

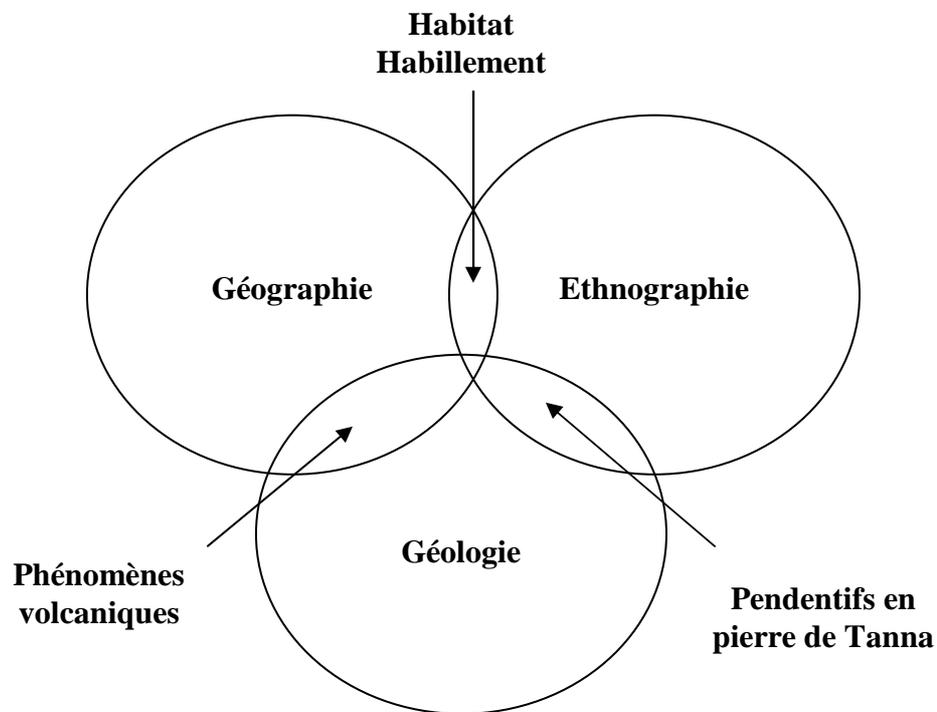
Les deux voyages d'Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides illustrent l'engouement et la diffusion de l'ethnographie dans l'entre-deux-guerres. A l'époque, cette science est structurée par l'Institut d'Ethnologie et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui jouent un rôle majeur de formation et de financement. Avec la définition pluridisciplinaire de l'ethnologie que donne Rivet, les travaux de nombreux scientifiques d'autres disciplines sont pris en compte dans un champ de recherche élargi, et leurs collectes sont intégrées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro. La pratique ethnographique et la collecte de matériaux sont influencées à la fois par la demande institutionnelle du Musée et par les intérêts individuels des collecteurs. Il faut alors constater qu'il n'y a pas, sur le terrain, de démarcation propre entre les disciplines : dans le cas d'Aubert de la Rüe, il est difficile de déterminer là où s'arrête le champ géographique ou géologique et là où commence l'étude ethnographique. L'analyse des modalités de collecte du géologue fait apparaître l'imbrication étroite des divers intérêts et influences du chercheur, qui se focalise avec plus d'acuité sur des objets d'études

---

<sup>125</sup> Jean Jamin, « Introduction », In Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, Paris : Gallimard, 1996, p. 9-59, p. 18.

<sup>126</sup> Voir Philippe Peltier, « L'art océanien entre les deux guerres : expositions et vision occidentale » In *Journal de la Société des Océanistes*, T. 35, 1979, p. 271-282.

« charnières », appartenant aux champs de plusieurs disciplines. On obtient alors le graphique suivant :



### Champs disciplinaires et objets charnières dans la pratique de terrain d'Aubert de la Rüe

La nature plurielle de la collecte apparaît aussi dans la juxtaposition de deux modes de formation des collections. Le premier répond aux instructions données aux collecteurs par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro : le scientifique cherche à constituer des séries représentatives afin de documenter les variations des différents types d'objets dans l'archipel. Le deuxième mode de constitution des collections correspond à une sensibilité plus mondaine qui pousse le scientifique à rechercher les pièces anciennes et rares, plébiscitées à l'époque par les artistes et esthètes parisiens. Les objets sont alors collectés en grande partie pour leurs qualités formelles.

Le questionnement qui se dessine à travers les missions d'Aubert de la Rüe porte donc sur l'impact de la formation et des intérêts individuels du chercheur par rapport à une conjoncture historique et intellectuelle spécifique. Cette dernière peut être analysée à travers le discours institutionnel du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Pour évaluer la singularité du regard porté par Aubert de la Rüe sur les populations rencontrées, il est possible de comparer sa position sur ce point avec celle des ethnographes du Trocadéro. L'étude du maniement de la notion de race semble alors pertinente puisque ce concept apparaît de manière récurrente, à la fois dans les textes d'Aubert de la Rüe et dans ceux des scientifiques du Musée d'Ethnographie. Si dans un premier temps les positions du géologue correspondent assez étroitement à celles diffusées par le Musée, quelques particularités sont néanmoins perceptibles.

## II –Sauvegarder la différence : races, pureté, métissage et acculturation.

### L'idée de race avant l'entre-deux-guerres, bref historique

Lorsque l'on cherche dans le dictionnaire la signification scientifique du mot race on trouve en premier lieu : « *Subdivision de l'espèce zoologique constituée par des individus réunissant des caractères communs héréditaires* » avant que l'article ne signale que, dans un usage ancien, ce terme pouvait signifier « *groupe ethnique qui se différencie des autres par un ensemble de caractères physiques héréditaires représentant des variations au sein de l'espèce.* »<sup>127</sup>. Pendant longtemps, en effet, le terme de race s'applique aussi bien à l'espèce humaine qu'aux espèces animales, avec un même objectif de création de subdivisions fondées sur des critères biologiques. Apparue au XVIII<sup>e</sup> siècle et étroitement liées à l'émergence du paradigme évolutionniste, les classifications raciales ont beaucoup varié selon le nombre de races retenues ou les caractères considérés comme pertinents pour les définir. L'anthropologie biologique ou anthropologie physique, définie en 1860 par Broca comme une « *histoire naturelle de l'homme* », utilise largement la notion de race jusqu'en 1945. Celle-ci se base à l'origine et durant une longue période sur les principes de classification de Linné qui détermine les races en rassemblant des spécimens autour de types, c'est-à-dire d'ensembles de caractères jugés archétypaux. On espère ainsi pouvoir classer, ordonner, comprendre la diversité humaine. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette organisation raisonnée du vivant se conçoit de manière hiérarchique, les races humaines se trouvent ordonnées selon leur degré de civilisation depuis des hommes fossiles jusqu'aux sociétés occidentales considérées comme les plus évoluées. En France, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'affaire Dreyfus provoque pourtant de violentes réflexions et prises de positions au sein de la communauté scientifique et savante à propos de cette notion de race qui est remise en question par certains.

Ces contestations ne suffiront pas, toutefois, à entraîner l'abandon des conceptions scientifiques raciales dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Pendant l'entre-deux-guerres notamment, on observe un renforcement important du paradigme racial qui peut être associé à une période de traumatisme et de désordre économique et politique général dus à la première

---

<sup>127</sup> Article « Race » In *Le Grand Robert de la Langue Française*, Paris, 2001, p. 1518-1520.

guerre mondiale et au contrecoup de la crise de 1929.<sup>128</sup> Deux camps semblent s'affronter, non autour de la question de la validité de la notion de race, mais plutôt autour de celle du rapport entre les caractéristiques raciales et les caractères sociaux et culturels ainsi que sur la question de l'existence de hiérarchies naturelles. Le traitement de cette notion par Aubert de la Rüe révèle son appartenance à la frange des scientifiques et bénévoles du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et de l'Institut d'Ethnologie mais elle montre aussi les difficultés et les subtilités existant dans le maniement de cette notion, qui pourraient aujourd'hui être comprises comme paradoxales.

## 1. La notion de race chez les anthropologues des années 1930

### « *Socialisants* » versus « *conservateurs* »

Au début des années 1930, les valeurs républicaines sortent affaiblies du traumatisme dû à la première guerre mondiale et du contrecoup de la crise économique de 1929. Une partie des anthropologues penche en faveur des thèses nationalistes et mettent les théories raciales au service de la recherche d'une explication de l'agression allemande. Des scientifiques tels que Marcellin Boule, paléontologue, géologue et anthropologue ou Louis Capitan, préhistorien, s'attachent à déterminer les caractères et les anomalies physiques qui fondent la mégalomanie de la « *race allemande* ». Tous les anthropologues n'adhèrent évidemment pas à la mouvance nationaliste. Il est en fait très difficile d'établir une géographie exacte des diverses positions des anthropologues sur les plans politiques et scientifiques car c'est à l'échelle individuelle qu'il faudrait se placer pour en saisir toutes les complexités. De manière générale, Carole Reynaud Paligot, dans une étude consacrée au rôle des théories raciales dans l'idéologie républicaine, détermine deux pôles :

« *Les « socialisants » - les anthropologues du Museum (Verneau, Rivet, Deniker), les sociologues de l'école durkheimienne (Durkheim, Lucien Lévy-Bruhl, Mauss), les « administrateurs-ethnologues » comme Delafosse – se rassemblent au sein de l'Institut*

---

<sup>128</sup> Régis Meyran, « Races et racisme, les ambiguïtés des anthropologues de l'entre deux guerre », In *Gradhiva*, n°27, 2000, p. 63-76, p. 63.

*français d'ethnologie créé en 1911 et se distinguent des « conservateurs » rassemblés autour de l'Institut international d'anthropologie. Ce dernier, créé en 1920, émane directement de l'Ecole d'anthropologie : son président est Louis Marin le directeur de l'Ecole et sa tribune est la Revue anthropologique, revue de l'Ecole. Les oppositions politiques et méthodologiques n'empêchent pas les relations : l'IFE compte parmi ses membres M. Boule, L. Capitan et invite Georges Montandon à faire des conférences. »<sup>129</sup>.*

Il serait ainsi possible de séparer deux cercles d'influences : les anthropologues de l'Ecole et de la Société d'anthropologie d'un côté, les savants du Museum d'Histoire Naturelle, notamment du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et de l'Institut d'Ethnologie de l'autre. Les premiers maintiennent une tradition de pensée dérivée d'Arthur de Gobineau et de Georges Vacher de Lapouge, bien qu'une partie de leurs représentants soient politiquement conservateurs. Ils affirment la toute-puissance de l'hérédité, le lien entre les caractères physiques et les attributs moraux et intellectuels ainsi que l'inégalité des races humaines. Celles-ci sont hiérarchisées en fonction du degré d'assimilation qu'on leur attribue. Georges Papillault, directeur du laboratoire d'anthropologie à l'Ecole des Hautes Etudes et professeur à l'Ecole d'anthropologie, présente lors de l'exposition coloniale de 1931, son classement des races dans le monde : celles d'Afrique du Nord et de Syrie sont assimilables progressivement, au contraire des négroïdes d'Afrique et du Pacifique ainsi que des indigènes malgaches et indochinois qui peuvent être éduqués mais non assimilés<sup>130</sup>. On compte aussi dans ce cercle d'influence des anthropologues physiques tels que Georges Montandon, médecin d'origine suisse, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, Raoul Anthony, secrétaire général de la Société d'anthropologie et professeur à l'Ecole d'Anthropologie et au Museum, Eugène Pittard, professeur d'anthropologie à l'université de Genève et conservateur du musée ethnographique de la même ville, ou encore Henri Victor Vallois, rédacteur en chef de la *Revue d'Anthropologie*<sup>131</sup>. Par ailleurs, la Société française d'eugénique, créée en 1913 à la suite du Congrès international d'eugénique de Londres et où se rendirent de nombreux scientifiques tels que Papillault et Léonce Manouvrier (le secrétaire de la Société d'anthropologie de 1903 à 1927), reçoit un accueil positif au sein du groupe des savants de l'Ecole et de la Société d'anthropologie<sup>132</sup>.

---

<sup>129</sup> Carole Reynaud Paligot, *La république raciale (1860-1930)*, Paris : PUF, 2006, p. 293-294.

<sup>130</sup> Reynaud Paligot, 2006, p. 296-297.

<sup>131</sup> Georges Montandon sera par la suite l'ethnologue officiel du commissariat aux questions juives sous le gouvernement de Vichy. Quant à Henri Victor Vallois, il devient directeur du Musée de l'Homme en 1950.

<sup>132</sup> Reynaud Paligot, 2006, p. 294. L'eugénisme est la science qui vise à améliorer la société et l'humanité. Le terme « eugenics » a été pour la première fois utilisé par le psychologue et physiologiste Francis Galton en 1883. Les moyens préconisés pour atteindre l'objectif recherché par l'eugénisme ont été variables et posent des

L'autre pôle évoqué par Reynaud Paligot s'articule autour de scientifiques prônant l'unité du genre humain et l'absence de hiérarchisations entre les races. Dans un article analysant le contenu de la revue *Races et Racisme*, Meyran qualifie d'anticolonialistes cette frange « sociale » des anthropologues de l'entre-deux-guerres<sup>133</sup>. Sans contester la remise en question salutaire de l'auteur par rapport à une partition rigide des anthropologues entre un camp de droite et un camp de gauche ; il est toutefois erroné de considérer les scientifiques proches du musée d'Ethnographie du Trocadéro et de l'Institut d'Ethnologie comme des anticoloniaux. Des travaux récents montrent bien que, moins qu'une contestation du colonialisme, les savants rassemblés autour du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et de l'Institut d'Ethnologie ont plutôt voulu proposer un nouveau mode de fonctionnement des rapports entre la métropole et ses colonies, donnant une place plus égale aux « indigènes », valorisant leurs différences au sein de l'espèce humaine. Ce n'est donc pas une négation du principe de colonisation qui est défendu par ces scientifiques. L'Institut d'Ethnologie défend au contraire ce que Jamin appelle un « nouvel humanisme » dont le modèle doit servir à la bonne administration des peuples de l'empire colonial<sup>134</sup> :

*« Sans complexe, l'Institut assume et promeut 'un colonialisme de gauche qui reprend à son compte l'idée de mission civilisatrice et l'oppose à la contestation radicale de l'Internationale communiste' (Sibeud, 2002 : 267) Il veut influencer sur la politique indigène de la France et temporiser les excès de l'administration civile et militaire coloniale. »*<sup>135</sup>.

Le musée d'ethnographie du Trocadéro (puis le musée de l'Homme) se place dans la même optique, prenant à sa charge une mission de popularisation et de diffusion large des connaissances sur les peuples colonisés :

*« Il ne saurait y avoir d'ethnologie qu'engagée, militante, oeuvrant à une meilleure compréhension entre les peuples et les nations. Le musée est l'outil idéal de propagande pour véhiculer ces idées, parce qu'il s'inscrit dans les affaires de la cité et peut intervenir dans l'ordre des représentations collectives. Dans les années 1930, il entend restaurer leur dignité aux populations primitives, coloniales, valoriser leur patrimoine et le faire mieux apprécier aux visiteurs. »*<sup>136</sup>.

---

problèmes éthiques aujourd'hui reconnus : de la sélection des meilleurs, l'éducation et l'hygiène à la stérilisation ou même à l'élimination des individus considérés comme déficients.

<sup>133</sup> Cette revue est publiée de 1937 à 1939. Son objectif est d'étudier de manière critique les théories scientifiques raciales de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste ; Meyran, 2000, p. 64.

<sup>134</sup> Jamin, « De l'humaine condition de Minotaure », In *Regard sur Minotaure, la revue à tête de bête*, Genève : Musée d'Art et d'Histoire, 1987, p. 79-87, p. 79. Cité dans Laurière, 2006, p. 481.

<sup>135</sup> Laurière, 2006, p. 481.

<sup>136</sup> Laurière, 2006, p. 575.

C'est donc très clairement dans une optique colonialiste, même si elle est novatrice, que se situent les anthropologues proches de l'Institut d'Ethnologie et du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cependant, si sur ce point l'étude de Meyran paraît incorrecte, elle a néanmoins l'intérêt de souligner la grande complexité de la pensée se rapportant à la notion de race chez les scientifiques.

### **Les difficultés de définition du concept de race**

Ce qui ressort de l'étude des discours produits sur la race est avant tout le caractère flottant de cette notion et les difficultés épistémiques qu'elle entraîne. Quatre questions semblent susciter des hésitations et ce que Meyran nomme des « *ambiguïtés* » : la race existe-t-elle ? Reste-t-il des races pures ? Sur quels critères définir scientifiquement la race ? Faut-il admettre une hérédité des caractères psychiques ? Dans l'entre-deux-guerres, les contestations du concept de race portent sur son contenu mais non sur son existence réelle en tant qu'instrument de classement scientifique de la diversité humaine. Ainsi, Rivet ne remet pas en question la réalité de l'existence des races bien qu'il n'admette pas la possibilité d'inégalités naturelles entre elles. Ses interrogations portent essentiellement sur les méthodes établies pour les définir. Il pointe l'impuissance des calculs de mensurations et d'indices à établir de façon stricte des caractères de la diversité anatomique humaine qui définiraient chaque race avec précision :

*« Les débuts furent magnifiques (...). On eut alors l'illusion que la méthode métrique allait permettre de classer avec une rigueur absolue les races humaines, de saisir les différences d'établir des rapports que l'œil découvrait péniblement et de façon incertaine. Bien plus, on pensa que l'étude de tel ou tel rapport isolé (indice céphalique, indice nasal, indice orbitaire, etc...) fournirait la caractéristique essentielle de chaque type humain. Ces espoirs, il faut le reconnaître, ont été en grande partie déçus. Quelque soit le caractère envisagé et la rigueur apporté à sa mesure, sa signification demeure incertaine. Dans la plupart des populations modernes, en effet, ce caractère ou, plus exactement, l'indice qui est supposé l'exprimer, subit des variations d'une amplitude plus ou moins égale, sinon, supérieure, à l'écart des moyennes calculées dans les races les plus éloignées. En fait, dans l'immense majorité des cas, l'étude d'ensemble des mesures et rapports métriques d'un crâne ou d'un squelette isolé ne permet pas de l'identifier de façon certaine ; et dans les rares cas où cette identification est possible, les mesures ne font que confirmer ce que l'examen direct aurait révélé à un œil exercé. »<sup>137</sup>.*

---

<sup>137</sup> Rivet, « Ce qu'est l'ethnologie » In *Encyclopédie Française*, T. 7, 1936, p. 7'08-7-7'08-8.

Cependant, il ne rejette pas totalement la méthode consistant à se baser sur des mensurations. Il en souligne l'utilité dans le cadre d'études statistiques afin de déterminer les différentes composantes d'une population. Cela permet de savoir « *si l'on se trouve en présence d'une population relativement pure, ou bien fait ressortir les éléments divers qui la composent.* »<sup>138</sup>. Chez Rivet, comme chez la majorité des anthropologues, ethnologues et savants dans l'entre-deux-guerres, la race reste un concept opérant dans une optique de classement des populations du monde. Certains scientifiques, tels que Henri Neuville, se détachent en réfutant totalement la réalité de la notion même de race, mais il s'agit d'une position suffisamment rare pour être remarquée comme une exception<sup>139</sup>.

Le questionnement de Rivet évoque en outre un problème de définition de critères pertinents caractérisant les races. C'est là une des difficultés principales du concept racial. Elle ne date pas des années 1930 mais accompagne depuis longtemps la pensée relative à la notion. Dès les années 1880, l'anthropométrie subit déjà des critiques. Les résultats donnés par les nombreuses campagnes de mensurations prises sur des individus (hommes, femmes ou enfants) ainsi que sur des squelettes d'origine différente ne sont pas concluants. L'objectif est alors de constituer des « *types* », c'est-à-dire des ensembles de traits physiques communs à l'intérieur d'un groupe dont la présence continue dans le temps, permet de déterminer des races humaines. Paul Topinard évoque ces difficultés lorsqu'il écrit dans ses *Eléments d'Anthropologie générale* : « *Nulle part l'ensemble de caractères communs dont il s'agit d'extraire les plus saillants pour en constituer le type ne se présentent à l'état de pureté. Partout, on ne découvre que des prédominances de caractères aboutissant à des prédominances de type enchevêtrés avec d'autres.* »<sup>140</sup>. De même, les articles de la revue *Races et Racisme* rendent compte implicitement de l'hétérogénéité des méthodes proposées par les scientifiques et des difficultés ressenties par rapport à la question. Certains, comme Eugène Schreider, anthropologue au Musée de l'Homme, pensent que la race se détermine seulement à partir de critères morphologiques dont par exemple l'indice céphalique, la taille, la couleur de peau, la texture du cheveu, le prognathisme ou la proéminence des arcades sourcilières<sup>141</sup>. D'autres érudits, tels que Jacques Maritain, intellectuel catholique, antiraciste et antifasciste, soutiennent que la race ne renvoie pas à des critères biologiques mais à une communauté culturelle tout en avouant implicitement dans d'autres textes leur indécision sur

---

<sup>138</sup> Rivet, 1936, p. 7'08-9.

<sup>139</sup> Laurière, 2006, p 720-721.

<sup>140</sup> Paul Topinard, *Eléments d'Anthropologie générale*, Paris : A. Delahaye, E Lecrosnier, 1885, p 196. Cité dans Reynaud Paligot, 2006, p. 78.

<sup>141</sup> Eugène Schreider, « Une mission biotypologique au Mexique » In *Races et Racisme*, n° 5, 1937, p. 24-26, p. 24.

l'importance qui doit être donnée aux caractères physiques ou aux critères culturels<sup>142</sup>. De manière générale, la communauté scientifique tente sans y parvenir d'établir une définition et des méthodes correspondant à la réalité. C'est ainsi qu'E. Leclainche, président de l'académie des sciences, conclut finalement : « *La race, dans l'état actuel des choses, est une conception abstraite, une notion de continuité dans la discontinuité, d'unité dans la diversité. C'est la reconstitution d'une chose réelle mais directement insaisissable.* »<sup>143</sup>. Paul Lester, sous-directeur du laboratoire d'anthropologie au Museum d'Histoire Naturelle et professeur à l'Institut d'Ethnologie, fait le même constat : bien que l'observation permette de percevoir des différences et légitime la classification, les scientifiques n'ont pu se mettre d'accord pour déterminer des critères fixes définissant les races<sup>144</sup>.

Les hésitations portant sur la part des éléments physiologiques et culturels dans la définition de la race renvoient en partie à un questionnement sur l'hérédité des caractères intellectuels et moraux et leur soumission aux caractères physiques. Franz Boas aux Etats-Unis est considéré comme le premier anthropologue à prendre ses distances avec l'affirmation d'un lien entre caractéristiques physiques et capacités mentales<sup>145</sup>. Rivet, dès 1909-1911, établit, dans une étude sur le prognathisme, que ce dernier caractère n'a rien à voir avec le degré d'infériorité des populations. Il en serait de même pour les autres traits physiques des groupes humains<sup>146</sup>. Toutefois, l'affirmation de l'existence de corrélations entre types physiques et caractères psychologiques n'a pas été le seul fait des recherches des savants appartenant au cercle des « *conservateurs* ». Des savants comme Schreider, utilisent les méthodes de la biotypologie et publient tout à la fois dans la revue *Races et Racisme* en condamnant fortement les dérives de l'idéologie raciale nazie<sup>147</sup>.

### **Pureté des races et métissages**

Enfin, les anthropologues et savants de l'entre-deux-guerres s'interrogent à propos de la pureté originelle des races. Cependant, ce qui est questionné n'est pas la pertinence de l'application d'une notion telle que la pureté au concept de race, mais plutôt le fait qu'il puisse encore exister dans le monde des groupes de races pures. Lester et Millot, comme de

---

<sup>142</sup> Meyran, 2000, p. 71.

<sup>143</sup> Allocution du président de l'Académie des Sciences à la séance publique annuelle du 20 décembre 1937, « A l'Académie des Sciences » In *Races et Racisme*, n°6, 1937, p. 9. Cité dans Régis Meyran, 2000, p. 72.

<sup>144</sup> Paul Lester, Jacques Millot, *Les Races Humaines*, Paris : Armand Colin, 1936.

<sup>145</sup> Franz Boas, *The Mind of Primitive Man*, New York : Macmillan, 1911, p. 114-115 et p. 123.

<sup>146</sup> Rivet, 1910, p. 643-653 ; Reynaud Paligot, 2006, p. 304.

<sup>147</sup> Eugène Schreider, 1937, p. 24-26. Cité dans Meyran, 2000, p. 73. La biotypologie est la science qui cherche à définir les liens entre caractères physiques et psychologiques.

nombreux autres anthropologues proches du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et de l'Institut d'Ethnologie, défendent l'idée qu'il n'existe plus depuis longtemps de types physiques purs. Les races modernes seraient nécessairement impures ou métissées, tandis que les races pures n'auraient joué qu'un rôle insignifiant dans l'histoire des groupes et des sociétés. Le métissage est alors perçu comme un élément stimulant<sup>148</sup>. Cette idée a une longue histoire au sein de la pensée raciale. On la trouve déjà dans la philosophie de l'histoire développée par Arthur de Gobineau. Pour lui, la civilisation correspond à la capacité d'une société à unir des éléments originellement séparés. Néanmoins, contrairement à Lester et Millot, la position de Gobineau se place sur un plan inégalitaire. Il entend en effet comme civilisatrice la société réussissant à soumettre, à absorber, à assimiler un autre élément social et met ainsi en parallèle une hiérarchie des civilisations et la hiérarchie des races<sup>149</sup>.

La vision égalitaire de la frange de gauche des anthropologues n'implique pas une apologie du métissage concernant les populations qui forment leurs objets d'étude. Rivet écrit ainsi sur une tonalité tragique :

*« L'étude des races et des civilisations est une œuvre urgente à réaliser. Les races et les civilisations s'uniformisent à un rythme si accéléré, perdant leurs caractéristiques essentielles, que, dans un siècle, il sera sans doute trop tard pour en fixer les multiples aspects. A vrai dire, il est déjà trop tard, et nous ne pouvons espérer que de sauver des épaves de ce grand naufrage où sombre le passé de l'humanité. Il faut non seulement classer et conserver pieusement les collections existantes, mais aussi chercher à les augmenter ou à en combler les lacunes, porter son effort vers les points du globe les plus menacés, ceux où des races et des civilisations sont en train de disparaître. »<sup>150</sup>.*

Le métissage apparaît ici comme une évolution inéluctable qui rendrait inaccessible aux chercheurs un passé originel où chaque population aurait possédé des traits distinctifs spécifiques. Les problèmes liés au métissage sont aussi débattus dans le cadre de l'Ecole d'Anthropologie et de la Société d'anthropologie, avec des réserves sur les bénéfices que l'on peut en espérer. Papillault, en 1933, défend ainsi l'idée d'un métissage ayant pour « *résultat d'élever une population peu évoluée et d'abaisser une population très évoluée.* »<sup>151</sup>. On retrouve cette problématique du métissage dans tous les textes de l'entre-deux-guerres portant sur la notion de race. Elle s'exprime notamment dans les débats concernant l'eugénisme, science dont la validité ne semble pas contestée au niveau fondamental mais sur le plan des

---

<sup>148</sup> Reynaud Paligot, 2006, p. 311.

<sup>149</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres*, Paris : Editions du Seuil, 1989, p. 156-159.

<sup>150</sup> Rivet, 1936, p. 7'08-4.

<sup>151</sup> Papillault, 1933, p. 52-53, cité dans Reynaud Paligot, 2006, p. 296.

moyens mis en œuvre dans la gestion des populations. Ainsi, lors du Congrès International de la population de 1937, dont la V<sup>e</sup> section traitait des « *aspects qualitatifs des problèmes de populations* », tous les savants présents, se montrent favorables à l'eugénisme. Les scientifiques français « *socialisants* » critiquent toutefois fortement les tenants de l'hygiène raciale allemande. L'eugénisme telle qu'ils l'entendent ne doit pas être identifiée avec l'eugénisme allemande. La première prône l'éducation et la persuasion pour convaincre les personnes jugées inaptes de ne pas procréer. Elle considère que la stérilisation peut être source d'abus et présente beaucoup d'incertitudes et de lacunes lorsqu'elle est utilisée dans un état totalitaire. Certains contributeurs de la revue *Races et Racisme*, tels que Maurice Vanikoff, écrivent toutefois que la stérilisation des handicapés mentaux, des fous ou des criminels pourrait être utile à la société<sup>152</sup>. Cela révèle en creux les catégories particulières dans lesquelles les scientifiques antiracistes placent ces individus à l'époque. S'ils considèrent en effet sur le plan de l'égalité les différents groupes culturels dans les sociétés humaines, les fous, les handicapés mentaux et les criminels sont perçus comme extérieurs à ces groupes et perturbant le bon fonctionnement de la société. Il paraît donc bénéfique de les exclure.

La notion de race chez les anthropologues de l'entre-deux-guerres résiste donc à toute classification manichéenne. Il est plus approprié de la considérer comme un paradigme traité de façon variée par la communauté des anthropologues. Ce paradigme irrigue une mosaïque de pensées scientifiques individuelles, polarisées autour de l'École d'anthropologie et de la Société d'anthropologie d'une part, autour de l'Institut d'Ethnologie et du musée d'ethnographie du Trocadéro d'autre part. C'est ce qu'évoque Neuville (avec une légère ironie due à sa position particulière sur la question), lorsqu'il écrit<sup>153</sup> :

*« Si l'ethnologue débutant entreprend de consulter des ouvrages de diverses langues- et même s'il s'en tient à ceux de langue française – il se trouvera en face de divergences, de heurts de témoignages, d'affirmations contradictoires, qui risqueront de le dérouter. Il constatera ainsi qu'à des faits déjà obscurs correspondent des conceptions discordantes. Même en ne consultant d'abord que des anthropologistes spécialisés dans leur science, il verra exprimer, sur la notion même de race, des appréciations évidemment inconciliables, et dont certaines le surprendront avant même qu'il ne les ait confrontées avec d'autres. »*<sup>154</sup>.

---

<sup>152</sup> Maurice Vanikoff, « La question des races au Congrès International de la Population » In *Races et Racisme*, n°5, 1937, p. 1-9.

<sup>153</sup> Rappelons qu'Henri Neuville conteste l'existence réelle des races, voir *supra*, p. 57.

<sup>154</sup> Neuville, « Problèmes de races, problèmes vivants », In *L'espèce humaine*, Encyclopédie française, T. VII, 1936, p. 7'44-7.

Ainsi, il ne semble pas que l'on puisse nommer « *ambiguïtés* » ce qui apparaît plutôt comme des difficultés de définition et d'utilisation d'une notion dont le sens très élargi la rend malaisée à manier. Les subtilités de conception des notions de race, de racisme et de pureté raciale mises en lumière par Meyran participent de pensées scientifiques qui se questionnent continuellement mais restent tout à fait cohérentes dans un cadre historique spécifique. De même, l'étude des collections et écrits du géologue Aubert de la Rüe permet de montrer la nature essentiellement flottante et vague du terme de race et de déterminer quel est le regard porté par le scientifique sur les populations océaniques auxquelles il est confronté. Jusqu'à quel point les conceptions d'Aubert de la Rüe rejoignent-elles celles des ethnographes tels que Rivet et ses collègues du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ? Peut-on préciser la part d'interprétation personnelle du scientifique par rapport à cette notion ?

## **2. De la pureté au métissage, la hiérarchie des valeurs chez Aubert de la Rüe**

Il est possible de caractériser les conceptions raciales d'Aubert de la Rüe en croisant différentes sources. Les écrits du scientifique (notamment son ouvrage *Nouvelles-Hébrides, Iles de cendre et de corail* et un article intitulé *Les populations des Nouvelles-Hébrides et leur civilisation*) fournissent les éléments principaux de l'étude. Mais d'autres sources plus indirectes telle que les photographies peuvent aussi être analysées sous l'angle de la problématique raciale. La photographie révèle en effet les relations volatiles entre le scientifique et son sujet. A travers ses prises de vues, le photographe exprime son point de vue personnel mais aussi une subjectivité chargée des divers préjugés de l'époque. Aubert de la Rüe fixe ainsi sur ses plaques de verre et ses films une image de lui-même qui vient se superposer à celle des néo-hébridais posant devant l'objectif.

### **Races et types**

Comme la plupart des scientifiques de l'époque, Aubert de la Rüe considère la race comme une notion scientifiquement opérante et emploie le terme à de nombreuses reprises. Sa définition de la notion est assez floue, participant à la fois de l'ordre des caractéristiques

biologiques mais aussi parfois de critères culturels. Si la plupart du temps, de même que Rivet, Aubert de la Rüe se sert indifféremment des mots races, types ou apparence ethnique, le géologue semble toutefois utiliser le terme de race comme la catégorie la plus large. Lors de ses descriptions, il se base sur les divisions couramment utilisées dans les années 1930 pour ordonner les populations du Pacifique. On apprend ainsi dans *L'espèce Humaine* (tome VII de l'*Encyclopédie française*, dirigé par Rivet et publié en 1936) qu'il faut distinguer une « race Papou » qui « se caractérisent par leur face allongée, leur nez crochu, leur corps élancé et grêle, et leurs cheveux crépus ou ondulés » des Mélanésiens qui « forment une unité véritable en dépit des variations locales » et « ont la face plus large, le nez épaté ou droit et les cheveux crépus. »<sup>155</sup>. Comme le montre le passage concernant les Polynésiens, les divisions ne sont pas exemptes de confusion sur l'acception appropriée au terme de race : « les dernières études (...) tendent à démontrer qu'ils constituent une race formée d'au moins trois éléments ethniques différents, à savoir une race négroïde dolichocéphale, une race dolichocéphale ou mésocéphale qui présente quelques affinités avec la race blanche et enfin une race brachycéphale d'un caractère légèrement mongoloïde et que l'on considère comme indonésien. »<sup>156</sup>.

Pour Aubert de la Rüe, la race se compose de « types » qui se réfèrent à des caractéristiques ethniques. Ils sont déterminés par des éléments d'ordre physique tels que la couleur de la peau, la forme du nez et des lèvres, la texture des cheveux, ainsi que par des éléments linguistiques. Ainsi, le géologue reconnaît sans doute possible que « les indigènes néo-hébridais appartiennent à la race mélanésienne » mais admet qu' « il est très difficile de décrire le type du Canaque néo-hébridais, car ces insulaires présentent entre eux des différences ethniques très sensibles. Ces différences ne s'observent pas seulement d'une île à l'autre mais à l'intérieur d'une même île et dans un même village. »<sup>157</sup>. Il résout ces difficultés en invoquant les influences des deux autres « races » :

« Cette grande diversité de types tient à des influences étrangères, les unes papoues, les autres polynésiennes. Les premières se manifestent par un nez arqué et des lèvres minces, comme on peut en observer chez certains habitants de Tanna, d'Ambrym et de Malekula. Les apports polynésiens se traduisent par une teinte plus claire, des cheveux plus lisses et surtout par le langage qui, dans certains cas, offre une similitude frappante avec celui parlé à Tahiti. »<sup>158</sup>.

<sup>155</sup> Alfred Métraux, « Les peuples sur la Terre. Océanie et Australie », In *L'Espèce Humaine*, T VII de l'*Encyclopédie française*, 1936, p. 7'32-5.

<sup>156</sup> Métraux, 1936, p. 7'32-10.

<sup>157</sup> Aubert de la Rüe, « Les populations des Nouvelles-Hébrides et leur civilisation », In *La Terre et La Vie*, 1937 (k), p. 129-18, p. 129.

<sup>158</sup> Aubert de la Rüe, 1937 k, p. 129.

Outre l'utilisation très floue du lexique racial, l'aspect biologique, essentiel dans la description des types, ne suffit donc pas pour le géologue à caractériser la race. Dans un texte traitant de manière générale de la Nouvelle-Zélande où il se rend brièvement en 1936, il se félicite de ce que le nombre de maoris augmente alors que « *dans toute l'Océanie, sauf à de rares exceptions près, cette race disparaît* », mais précise cependant :

*« Quoi qu'il en soit, les Maoris, s'ils augmentent en nombre, ont du moins perdu toute individualité en tant que peuple. Ils ont totalement renoncé à leurs croyances, à leur culture et à tout ce qui faisait l'originalité de leur race. Leur civilisation s'est entièrement effacée devant la notre et seules les appellations de lieux perpétuent le souvenir du passé. »<sup>159</sup>.*

Les aspects culturels et même culturels semblent donc faire partie intégrante des composantes qui permettent de définir une race par rapport aux autres, qui en soulignent « l'originalité ». Chez Aubert de la Rüe, l'acception très large du terme de race, incluant des critères biologiques, linguistiques, culturels, et religieux, traduit l'absence d'une définition claire. Le mot est plutôt utilisé comme une catégorie globale.

Les photographies conservées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro et réunies sous le titre révélateur « *Type et vêtements* » illustrent la façon dont le géologue documente la diversité des hommes qu'il rencontre. Certaines d'entre elles se placent dans la tradition de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : Aubert de la Rüe photographie ainsi une jeune fille dont le profil témoigne des pratiques de déformation crâniennes spécifiques à la région du sud-ouest de Malekula (Annexe III, figure 45)<sup>160</sup>. Une autre vue montre la physionomie de face et de profil d'un jeune homme de Dip Point présent sur la plantation de Rannon, à Ambrym (Annexe III, figure 46)<sup>161</sup>. Les images sont clairement destinées à analyser les proportions et les caractéristiques physiques des personnes. L'espace dans lequel se trouvent ces dernières est aboli par le jeu du cadrage resserré. Les postures sont figées : de face ou de profil. La pose est déterminée par le scientifique dans le seul objectif est de documenter un « *type* ». D'autres photographies se dégagent toutefois de ce modèle et laissent percevoir des éléments culturels. Les individus apparaissent dans l'espace quotidien, avec des positions qui ne sont plus statiques et figées afin de faciliter la comparaison mais qui reflètent la diversité des postures

---

<sup>159</sup> Aubert de la Rüe, « Quelques aspects de la géographie physique et humaine de la Nouvelle-Zélande » In *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 1937 (i), n°107, p. 98-101, p. 100.

<sup>160</sup> Iconothèque du MQB : Inv. PP0009904.

<sup>161</sup> Iconothèque du MQB : Inv. PP0009825.1 et .2.

et attitudes corporelles, parfois modifiées ou influencées par l'objectif. Les hommes du groupe Tirakh, dont l'image est fixée par le géologue lors de leur visite à la plantation de Norsup, au nord de Malekula, semblent interrompus par le photographe. Il serait évidemment impossible d'interpréter précisément les sentiments qui se lisent sur les visages de ces hommes sans tomber dans un certain ethnocentrisme, mais l'on perçoit néanmoins le trouble créé par l'intrusion du scientifique et de son appareil (Annexe III, figure 47). Un dernier exemple permet de montrer la difficulté du photographe à séparer des images uniquement destinées à l'analyse des caractéristiques physiques de celles documentant aussi des éléments culturels. La photographie présente Andrée Aubert de la Rüe posant à côté de deux femmes de Hog Harbour sur l'île d'Espiritu Santo. Les trois femmes font face à l'objectif et leurs postures figées incitent à la comparaison entre les physionomies des insulaires et celle de l'Européenne. Cependant, une annotation « *techniques du corps* » sur le carton où est collée l'épreuve insiste sur les scarifications qui ornent le torse des deux femmes d'Espiritu Santo et déplace ainsi le propos vers la documentation d'une pratique culturelle (Annexe III, figure 48)<sup>162</sup>.

Outre l'illustration des paysages, le medium photographique répond donc indéniablement, chez Aubert de la Rüe, à l'objectif de documentation des « *types* » humains des différentes régions visitées. Les épreuves « *Types et vêtements* », représentent en effet une proportion non négligeable, environ 40%, des photographies prises par le géologue pendant ses expéditions de 1934 et 1936.

### **Pureté des races et primitivité**

L'étude du paradigme racial chez Aubert de la Rüe illumine certaines des motivations qui guident ses recherches dans l'archipel. Son travail est très nettement marqué d'un certain évolutionnisme : certaines sociétés sont à un stade plus primitif que d'autres qui apparaissent plus « *évoluées* », dans lesquelles « *le progrès* » est plus avancé. C'est ici une vision qui affirme l'universalité de la capacité de développement des diverses races au sein de l'espèce humaine mais qui les considère comme inégales dans une dynamique temporelle d'évolution. Ce ne sont pas les caractéristiques physiques qui entraînent le « *retard* » de certaines populations mais des facteurs tels que l'« *isolement* » qui « *est un fait humain dès*

---

<sup>162</sup> Iconothèque du MQB : Inv. PP0009780.

qu'il s'agit des hommes et non pas un fait géographique. Il est donc essentiellement variable. »<sup>163</sup>.

Ainsi :

*« On conçoit que de petites terres très isolées, aux ressources limitées, où les conditions d'existence sont d'une extrême monotonie, puissent engendrer des sociétés originales, dont les usages et les institutions étonnent le voyageur. L'étroitesse du cadre fait que les conflits et les passions locales y revêtent parfois une très grande force. (...). Les progrès matériels qui y pénètrent peu à peu jusque dans les îles les plus perdues n'entraînent pas nécessairement des progrès de la mentalité de leurs habitants et ceux-ci demeurent à certains égards retardataires. »*<sup>164</sup>.

Les différences qui résultent des divers stades de développement des sociétés doivent absolument être enregistrées, collectées, avant que l'acculturation ne les transforme irrémédiablement et ne leur fassent perdre leurs caractéristiques spécifiques. L'urgence de la situation apparaît dans des chapitres récurrents traitant de la disparition des populations, donnant des chiffres démographiques et les causes de cette dépopulation. Citant les travaux d'E. Caillard, colon hébridais ayant écrit sur les conditions de vie des insulaires, Aubert de la Rüe condamne *« les excès sans nom perpétrés par une tourbe d'aventuriers, marins et négriers sans scrupules, pourvoyeurs de mines et de plantations, l'alcool importé en même tant que l'effroyable cortège des maladies épidémiques contagieuses auxquelles ces races offraient un terrain vierge de toute immunisation, le choc dangereux, souvent mortel, de notre civilisation, qui comme un dissolvant, désagrèga la primitive société indigène, tous ces éléments conjugués [qui] firent de certaines îles des cimetières, et partout d'innombrables victimes. »*<sup>165</sup>.

Les objectifs du scientifique font donc écho aux préoccupations de l'ethnographie à l'époque : afin de sauvegarder ces cultures différentes, on veut collecter les traces des populations les plus pures, les moins touchées par les contacts avec les colons européens ou d'autres populations immigrées. Aubert de la Rüe affirme que *« dans certaines îles, la race indigène se maintient encore assez pure »*, ce qui est la garantie de l'« authenticité » des populations et par conséquent des informations et des matériaux collectés. Par ailleurs, l'utilisation du concept de races pures signifie implicitement qu'il existerait un état originel figé, celui dont il faut garder le témoignage avant qu'il ne disparaisse. Cette vision est parfois

---

<sup>163</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 58.

<sup>164</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 59.

<sup>165</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 235.

traduite par l'utilisation de l'article défini « le » ou « la » lors des descriptions ethnographiques. L'ensemble des insulaires est alors englobé sous la bannière « *du Canaque* », personnage haut en couleur qui rassemble en lui les caractéristiques emblématiques des populations de l'archipel :

*« Il est amusant de signaler que le Canaque, qui vit nu ou presque, n'est guère embarrassé pour porter les menus objets qui lui servent dans la vie courante. Il loge souvent les pièces de monnaie dans ses oreilles, met les allumettes dans ses cheveux, enfle sa pipe au bracelet qu'il porte au bras. »<sup>166</sup>.*

L'utilisation du concept de pureté implique aussi une vision qui définit le contact avec les Européens comme l'élément déclencheur du progrès. Avant les contacts ces sociétés vivaient dans un temps indéterminé, sans changement, ni évolution. C'est la colonisation qui les fait entrer dans une dynamique temporelle évolutive.

En conséquence, le géologue s'intéresse en priorité aux personnes ou aux groupes qui paraissent avoir conservé les types les plus purs, ce qu'il exprime en terme de primitivité : « *J'ai vécu, seul avec ma femme, de longs mois parmi ces indigènes, dans leurs villages, au cœur des îles où sont les populations les plus primitives et les plus intéressantes, n'ayant guère de contact avec les colons établis au bord de la mer.* »<sup>167</sup>. Outre l'exagération certaine de son « *isolement* » au sein des populations insulaires de l'intérieur des îles, sur laquelle nous reviendrons, la phrase peut être mise en parallèle avec les collections et les photographies aujourd'hui conservées dans les musées. Ainsi, les îles les mieux représentées dans la collection du Musée du Quai Branly sont Ambrym (23 % des objets), Pentecôte (19 %), Tanna (14 %) et Malekula (10 %) (Annexe I, graphique 1). Il s'agit en fait des îles où Aubert de la Rüe séjourne le plus régulièrement et qui présentent à ses yeux le plus d'intérêt au niveau géographique et ethnographique, ayant été relativement préservées du contact avec les Européens. Sur Ambrym et Pentecôte, la colonisation « *se réduit à peu de chose* »<sup>168</sup>. De même, bien que nombre de plantations soient installées dans les régions côtières sur Tanna et Malekula, l'intérieur des terres lui semble encore assez peu touché par les influences occidentales. Il écrit ainsi de Malekula, « *berceau de la civilisation néo-hébridaise* »<sup>169</sup> :

---

<sup>166</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 129.

<sup>167</sup> Aubert de la Rüe, 1937 k, p. 131.

<sup>168</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p.72.

<sup>169</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 37.

*« Cette terre n'est sans doute pas la plus belle, mais elle est la plus sauvage, celle qui passe pour la plus mystérieuse, devant cette renommée à son apparence hostile, à sa brousse qui semble impénétrable, semée d'embûche, peu sûre et au fond de laquelle vivent les populations les plus primitives et indépendantes du groupe. »<sup>170</sup>.*

De très nombreuses photographies documentent ces mêmes îles, notamment les populations de l'intérieur des terres, tandis que les îles où la présence coloniale se fait sentir avec plus d'acuité, telle qu'Efate par exemple, ne sont pratiquement pas figurées sur les clichés du géologue.

### **Préserver les différences**

La recherche de l'authentique, du primitif, conduit Aubert de la Rüe à dénigrer les métissages et l'acculturation. Si les différents types appartenant à une race peuvent admettre de nombreuses influences d'autres types raciaux, celles-ci sont néanmoins perçues très négativement par le scientifique. Il note ainsi dans son étude de géographie humaine *L'Homme et les îles* :

*« J'en reviens maintenant à l'Océanie où l'immigration étrangère, dans certaines îles dont la population autochtone est trop faible pour en assurer la mise en valeur, présente de graves inconvénients. Dans les Etablissements français de l'Océanie et à Tahiti en particulier, les chinois sont en passe de devenir les maîtres du pays. Ils sont venus autrefois comme jardiniers, paysans, petits commerçants, mais n'ont pas tardé à prendre une place considérable dans le commerce et à évincer progressivement les petits traitants européens (...). Il semble bien que l'on s'est montré un peu trop libéral envers ces immigrants jaunes en les autorisant à acquérir des terres, à ouvrir des écoles, à avoir leurs propres juges qui règlent leurs différends. Les chinois sont train de prendre la place non seulement des français mais aussi des indigènes. La masse de ceux-ci est trop faible pour que ces asiatiques puissent s'y fondre et s'assimiler, et la population autochtone subit de plus en plus leur influence ethnique. La proportion de métis de chinois et d'indigène est devenue considérable. »<sup>171</sup>.*

Sur le plan culturel aussi, la colonisation et son cortège de mélanges entre individus d'origines diverses est considérée comme particulièrement néfaste. Néanmoins, Aubert de la Rüe n'en bannit pas les témoignages et la présence. Un chapitre entier de *Nouvelles Hébrides, Îles de cendre et de corail* est consacré aux particularités du condominium et de l'installation franco-britannique aux Nouvelles-Hébrides. De même que certaines scènes de la vie coloniale, les

---

<sup>170</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 37.

<sup>171</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 34.

insulaire portant des vêtements européens sont présents sur les photographies, même s'il est extrêmement critique sur ces changements vestimentaires (Annexe III, figures 49 et 50) :

*« Une funeste conséquence de notre civilisation sur les néo-hébridais, a été l'usage des vêtements. Sous ces latitudes où règne un climat chaud, humide et pluvieux, les indigènes vivaient à peu près nus, comme le sont encore les bushmen et ne s'en portaient pas plus mal, bien au contraire. La pluie, en glissant sur leur peau huileuse, ne mouillait guère. Les missionnaires ont obligé tous ceux soumis à leur influence à se vêtir et à rester habillés en toute circonstance, mesure fort agréable aux commerçants, on le conçoit, qui se sont empressés de vendre aux canaques du calicot et des vêtements européens, accoutrements qui les rendent ridicules. Les guenilles crasseuses dont sont maintenant affublés nombre de canaques sont surtout parfaitement anti-hygiéniques. Conservant leurs vêtements sous la pluie, pour traverser les rivières ou quand ils sont trempés de sueur, ils ne prennent pas la précaution de les faire sécher et contractent facilement des refroidissements. Comme ils sont fort sensibles aux affections pulmonaires, cela dégénère fréquemment chez eux en pneumonies et en pleurésies mortelles. »<sup>172</sup>.*

A propos des objets, le géologue signale quelques productions modernes, adaptées à la demande touristique et achète quelques pierres dans ce contexte à Vao et Wala (Annexe IV, figures 32 et 33)<sup>173</sup>. Plusieurs objets collectés présentent aussi des matériaux modernes tels que des perles de verre ou des tessons de bouteille en verre (Annexe IV, figure 10 et 21 par exemple).

Au milieu des années 1930, la présence coloniale touche toutes les îles de l'archipel. Elle est toutefois très inégale, essentiellement centrée sur Tanna, Efate, Epi, Malekula et Santo où se situent la majorité des plantations. Nombre de colons sont isolés et ont une vie difficile, soumise aux aléas climatiques, aux fluctuations des cours du coprah et à la difficulté de trouver de la main d'œuvre. Afin de résoudre ce problème, de nombreux travailleurs tonkinois sont recrutés et viennent s'installer sur les plantations françaises, le gouvernement britannique interdisant à ses ressortissants d'employer de la main d'œuvre d'origine asiatique. Marc Tabani note que « à la veille de la seconde guerre mondiale, les habitants de l'archipel continuaient pour la plupart à vivre dans leurs îles des produits de leurs jardins. Les contrats signés pour le travail dans les plantations étaient peu nombreux ; rares également étaient ceux qui cherchaient à être employés en ville, à Port Vila ou Luganville, car ils y vivaient des conditions très médiocres. »<sup>174</sup>. Cependant, dès les années 1920, des néo-hébridais, commencent à cultiver les cocotiers et à vendre le coprah aux négociants, ou deviennent eux

---

<sup>172</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 243-244.

<sup>173</sup> Confère *supra*, p. 45-46.

<sup>174</sup> Marc Tabani, *Les pouvoirs de la coutume à Vanuatu, traditionalisme et édification nationale*, Paris : l'Harmattan, 2002, p. 6.

même négociants. En 1930, un sixième du coprah exporté est ainsi produit par les insulaires<sup>175</sup>. Les missionnaires des nombreuses églises concurrentes continuent leurs efforts dans l'entre-deux-guerres et convertissent un certain nombre d'insulaires au christianisme. Ainsi, que ce soit par le biais des missions ou par celui du recrutement de main d'œuvre pour les plantations, les populations néo-hébridaises se trouvent directement ou indirectement impliquées dans un réseau de relations coloniales. Les plantations et les missions apparaissent comme des espaces d'échanges, des lieux de contacts entre les colons européens, les travailleurs néo-hébridais et la main d'œuvre asiatique. Bien que chaque groupe possède ses propres quartiers, les frontières entre les différentes sociétés sont perméables. Nombre de colons vivaient par exemple avec des femmes insulaires et entretenaient alors des relations d'échanges avec les familles de celles-ci<sup>176</sup>. Les insulaires de l'intérieur se rendent périodiquement sur les plantations pour vendre des noix de coco, des ignames ou des poulets. L'argent ainsi gagné est ensuite en général dépensé dans le *store*, « *petit magasin destiné à faire rentrer dans la caisse du colon la plus grande partie de l'argent payé au travailleurs canaques ou tonkinois employés sur la plantation* », afin d'obtenir des objets manufacturés<sup>177</sup>. On trouve en effet toute sorte de produits dans ces boutiques : des haches, des coupe-coupe, du calicot, des chemises, des robes, des parfums bon marché, des miroirs, des peignes, des boîtes de conserves, des ceinturons, des bâtons de tabac, des chapelets, ainsi que des pétards pour la fête du Têt des tonkinois<sup>178</sup>.

Lorsqu'il décrit les productions matérielles des populations de l'archipel, Aubert de la Rüe mentionne aussi les changements dus à la colonisation. Mais le ton employé est souvent tragique. Certains passages des textes du géologue présentent une nostalgie latente face à la transformation du paysage et des hommes. Ils témoignent d'une certaine angoisse de la disparition et de la nécessité de sauvegarder les dernières traces des populations originelles colonisées, avant qu'elles ne soient irrémédiablement englouties par la modernité : « *Il n'est pas difficile en parcourant ces solitudes de reconnaître en maints endroits l'emplacement d'anciens villages, de vieux jardins canaques, (...). La présence d'anciennes clôtures de pierre, de débris de poteries, d'ossement et de vieilles haches de basalte, coincées dans*

---

<sup>175</sup> Jeremy Mac Clancy, *Faire de deux pierres un coup, une brève histoire du Vanuatu avant l'indépendance*, Port Vila : Centre culturel du Vanuatu, 2002, p 105-106.

<sup>176</sup> R.P. O'Reilly, 1957. De nombreuses notices mentionnent des Européens vivant avec des femmes insulaires.

<sup>177</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 78.

<sup>178</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 78.

*l'enchevêtrement des racines aériennes de banian, indique clairement aussi que ces lieux furent habités jadis. »*<sup>179</sup>.

Par ailleurs, Aubert de la Rüe tend à occulter une partie de ses relations avec le monde colonial. L'examen précis de ses itinéraires montre que, dans la majorité des îles, les explorations sont menées à partir de campements de base dont les emplacements, probablement choisis en fonction des possibilités de ravitaillement et autres commodités, correspondent très souvent avec les plantations ou les missions. Alors que dans *Nouvelles-Hébrides, îles de cendre et de corail*, il donne brièvement une description générale des installations coloniales dans l'archipel et de l'organisation des plantations, le géologue ne semble pas toujours faire preuve de la même honnêteté lorsqu'il rend compte de ses explorations personnelles. Il ne cite que très rarement ses rencontres avec les colons ou les missionnaires. Une certaine différence apparaît à cet égard entre les textes publiés et les notes prises sur le terrain. Quelques feuillets de ces dernières sont conservés dans les archives du musée ethnographique de Genève. Ils racontent, sous forme de journal, l'exploration du volcan de Tanna, en mars 1936, et témoignent de la fréquentation importante du lieu :

*« Quittons Sekam à 8h. Passons à Enmileni à 8h25. Tout le village est rassemblé sous un arbre en train d'écouter le teacher qui lit la bible. Sommes pourtant un jour de semaine mais il paraît que c'est ainsi chaque jour ! (...). Arrivés à la plaine de Siwi, cherchons un endroit favorable pour camper. (...) Nous nous installons en fin de compte sur un monticule de cendre à 140 m d'altitude, près de l'endroit où le chemin de Whitesands quitte la plaine. Avons pour nous abriter qq pandanus. (...). A peine sommes nous installés à 13h que survient un assez fort grain. Sur ces entrefaites arrive un jeune homme que je ne connais pas, fusil sur l'épaule mais dont je devine le nom car j'en ai entendu parler. C'est le fils de l'ancien missionnaire presbytérien Mac Millan, chargé par le musée d'Histoire naturelle de N. Y. de collectionner les oiseaux des Hébrides. Né dans l'archipel, il connaît bien les îles. Agé de 25 ans. Bavardons un long moment. Il me dit avoir trouvé pas mal d'insectes intéressants en ouvrant les estomacs d'oiseaux. (...). Tout l'après midi, voyons défiler pas mal de canaques qui se rendent à Whitesands où doit avoir lieu ce soir une grande danse. A 16h montons au volcan. Traversons le monticule rouge qui lui fait face et qui est formé par une succession de petits mammelons formés par des couches de cendres stratifiées, le tout recouvert d'une mince couche de cendres rougeâtres, très dure, ferrugineuse, analogue à celle que l'on observe autour du mont Bembow à Ambrym. Ce monticule qui domine d'une cinquantaine de mètres le fond de la plaine d'Isiwi se nomme : Nalua. Il est parcouru par de petites rigoles où l'eau s'accumule qq heures à la suite des pluies. Dépourvue de végétation. Dans la plaine de cendres remarquablement unie et régulière, en même temps que très ferme, qui s'étend entre ce monticule, le lac et le volcan, nous rencontrons par hasard le docteur Pape, arrivé hier à Whitesands et qui monte aussi au volcan. »*<sup>180</sup>.

<sup>179</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 117.

<sup>180</sup> Archives du Musée d'Ethnographie de Genève : S 12/carton 39/serre papier cartonné « E. Aubert de la Rüe, Nouvelles-Hébrides 1934-1936 », feuillets dactylographiés « Tanna, tournée au volcan, mars 1936 ».

Une sorte de voile est donc parfois posé par le géologue sur ses contacts avec les représentants d'un monde colonial envisagé comme nocif pour les populations. Il est probable qu'il n'ait pas considéré comme digne d'intérêt ses rencontres avec la communauté européenne.

### **La solution du géographe face à l'acculturation**

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la notion de race est intégrée au discours géographique. Vidal de la Blache écrit ainsi en 1921 :

*« Nous entendons par races, des divisions fondées sur des caractères somatiques, affectant soit la morphologie, soit la physiologie du genre humain. Aujourd'hui les aces physiques se manifestent rarement dans leur intégrité ; géographiquement, on ne saisit plus guère que des groupes mélangés. Il est certain cependant que la couleur de la peau, l'indice céphalique, l'indice nasal, orbito-nasal, la forme des cheveux fournissent des témoignages persistants de caractères physiques qui se sont différenciés, fixés et transmis d'âge en âge, persistant à l'état plus ou moins pur à travers tous les mélanges. Aucune expérience n'autorise à penser que le nègre, le jaune, le blanc puissent, même à la longue, perdre, en vivant dans un autre milieu que leur habitat d'origine, leurs caractères ethniques. »<sup>181</sup>.*

Toutefois, dans les travaux géographiques, les problématiques liées à la race sont différentes de celles développées par les anthropologues. On ne cherche pas à élucider la question de l'origine des races mais plutôt à évaluer le poids de l'environnement, du milieu, dans l'évolution des sociétés humaines. Le géographe Emmanuel de Martonne, gendre de Vidal de la Blache, affirme :

*« On peut expliquer de deux manière les divers genres de vie des sociétés humaines : par la géographie physique et par l'ethnographie. C'est à ce dernier point de vue que l'on se place presque toujours. Mais les observations anthropologiques précises sont bien rares et les résultats certains à peu près nuls. De plus, on voit des peuples de même race, séparés depuis longtemps et placés dans des conditions géographiques différentes, mener un genre de vie tout autre et présenter un aspect physique différent. L'explication ethnologique doit être, selon nous, rejetée au second plan. C'est à la géographie physique qu'il faut d'abord s'adresser. Dans un pays primitif comme l'Afrique, la répartition des populations, leurs genres de vie et les mœurs sont des faits liés de manière constante avec le climat, la nature du sol et de ses habitants, végétaux et animaux. »<sup>182</sup>.*

---

<sup>181</sup> Paul Vidal de la Blache, *Principes de géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 1922, p. 282. Cité dans Reynaud-Paligot, 2006, p. 181.

<sup>182</sup> Emmanuel de Martonne, *Annales de Géographie*, Paris : Armand Colin, 1895-1896, p. 506. Cité dans Reynaud Paligot, 2006, p. 183.

Néanmoins, si le milieu physique a son importance, les géographes se gardent bien d'en faire le seul critère explicatif de la diversité des groupes humains. La géographie humaine doit se dégager à la fois du déterminisme simpliste des races comme de celui du milieu. Alors qu'à la suite de Ratzel, on se bornait dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à penser qu' « *un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort, il doit y mourir, en subir la loi* », l'ouvrage de Lucien Febvre, *La Terre et l'Evolution Humaine*, publié en 1922, vient affirmer avec force l'importance des actions modificatrices de l'homme sur son milieu<sup>183</sup>. Tout comme la nature vient transformer l'homme en lui fournissant le cadre et les conditions dans lesquelles il doit vivre, l'homme lui-même vient imprimer sa marque sur la nature et l'adapte à ses propres besoins. Aubert de la Rüe détermine ainsi la notion de paysage culturel, formé par l'homme :

*« Más que cualquier otro ser viviente, el hombre modifica profundamente el aspecto de toda región que la ocupa. En todas partes en que su ocupación es ya antigua, el paisaje tiende a perder todo rastro de lo que fue primitivamente. El hombre ha modificado los detalles de su zona de habitación, adaptándola a su necesidades. De un medio natural ora favorable, ora indiferente u hostil, ha logrado hacer un medio civilizado. El medio natural, así transformado y que tiene impresa la marca geográfica del hombre, constituye el paisaje cultural, y es el que con más frecuencia estamos acostumbrados a contemplar. »*<sup>184</sup>.

Loin d'être valable uniquement dans le cadre de son étude des populations, les conceptions de pureté et de métissage se retrouvent dans les autres occupations scientifiques du géologue. Les mêmes termes de « *primitif* », « *authentique* » ou « *originel* » apparaissent dans son discours sur la flore, la faune et le paysage des îles qu'il visite. Cette fois c'est l'homme en règle générale qui est mis en cause, avec une insistance sur les actions destructrices de grande ampleur dues aux Européens. Ces transformations de l'environnement naturel sont décrites par le scientifique en termes négatifs. Il dénonce les dégradations causées par l'exploitation inconsidérée de certaines ressources, notamment dans les îles qui « *du fait de leur isolement, de l'étroitesse de leur territoire et des conditions de vie qui leur sont particulières, offrent au naturaliste un champ d'étude d'un très grand intérêt. Beaucoup d'entre elles sont, d'un point de vue scientifique, de véritables îles-musées à cause des formes archaïques qu'elles conservent et de l'endémisme très prononcé de leur flore et de leur faune.* »<sup>185</sup>. Face à ce problème, Aubert de la Rüe propose d'amplifier les efforts de protection de la nature, dont il donne quelques exemples :

---

<sup>183</sup> Lucien Febvre, *La Terre et l'Evolution Humaine*, Paris : Renaissance du livre, 1922.

<sup>184</sup> Aubert de la Rüe, *El medio Geografico, texto de doce conferencias de Geografia Humana, dictadas en 1947*, Quito : Talleres Graficos Nacionales, 1947, p. 19.

<sup>185</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 73.

*« Depuis une cinquantaine d'années, la plupart des nations se sont rendues compte de l'erreur qui a été commise et font un effort louable pour enrayer certaines dévastations et protéger d'une manière efficace les espèces animales et végétales en voie de disparition. La question de la protection de la nature est maintenant l'une de celle qui préoccupent le plus les naturalistes et, en ce qui concerne plus spécialement les îles, d'heureuses mesures ont été prises. A Madagascar, où les indigènes ont en grande partie anéanti la forêt par leurs défrichements et les feux de brousse successifs, des missions ont été envoyées au cours de ces dernières années afin de rechercher les régions où la forêt primitive existait encore. Elles ont délimité dans les diverses parties de la grande île, un certain nombre de réserves, placées sous le contrôle de l'état, où seront conservés différents types de végétation ainsi que la faune malgache, d'un caractère si particulier. »<sup>186</sup>.*

A l'époque, ces actions de protection sont parmi les premières du genre. Aubert de la Rüe, influencé par sa formation de géologue et de géographe, établit un parallèle entre l'acculturation des populations « primitives » et la destruction du milieu naturel originel. Parlant des néo-hébridais, il écrit :

*« Il faut sincèrement souhaiter que l'on parvienne à sauver cette race et qu'on lui permette également de conserver tout ce qu'elle a pu maintenir jusqu'ici de ses traditions et de sa culture primitive si intéressante, heureusement préservée dans l'intérieur de certaines îles où l'influence de notre civilisation n'a pu pénétrer et lui être irrémédiablement fatale. Je ne pense pas que l'évolution de l'humanité en souffre si quelques milliers de Canaques, isolés dans leurs montagnes, perpétuent pendant quelques temps encore tout ce qui fait l'originalité de la civilisation néo-hébridaise. »<sup>187</sup>.*

S'inspirant des solutions trouvées par les naturalistes et les géographes pour protéger certains sites privilégiés, il propose alors de créer dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, un espace réservé, protégé de tout risque d'acculturation :

*« Pendant qu'il en est temps encore, les nations qui ont la charge d'administrer cet archipel devraient s'entendre pour faire d'une île des Nouvelles-Hébrides une réserve où la race mélanésienne pourrait se perpétuer, comme par le passé, à l'abri de la civilisation. L'île d'Ambrym, où les Canaques sont encore assez nombreux (3000 environ), de race très pure, en même temps que très primitifs, semble particulièrement indiquée. »<sup>188</sup>.*

La solution résiderait donc dans une séparation des populations, non pas grâce au départ des colonisateurs, mais par la préservation de certains espaces. Il est difficile ici de ne pas mettre

---

<sup>186</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 74.

<sup>187</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 247.

<sup>188</sup> Aubert de la Rüe, 1935 g, p. 83.

en parallèle les conceptions du géologue avec la création des réserves en Nouvelle-Calédonie. Mais la justification de ces dernières semble être plutôt de l'ordre politico-économique. On apprend ainsi dans *Le Monde Colonial Français*, ouvrage de propagande publié en 1930, que :

*« La propriété individuelle est loin de constituer un besoin pour les peuples arriérés. Là où le travail humain est inutile et déconsidéré, la propriété individuelle ne répond à aucune utilité, et la propriété collective est largement suffisante pour satisfaire aux besoins rudimentaires des habitants. (...) A Madagascar, en Nouvelle-Calédonie, on a eu recours à la méthode des réserves, qui laissa subsister la propriété collective indigène, assurant aux autochtones la sécurité sur les territoires qui leurs étaient affectés. »*

Cet exercice comparatif fait apparaître clairement la spécificité de la pensée d'Aubert de la Rüe. C'est ainsi de son expérience de géographe qu'il tire ses justifications à la création d'une réserve aux Nouvelles-Hébrides.

## **Conclusion**

Dans les années 1930, les conditions politiques et économiques favorisent le renforcement des conceptions racistes. Nombre d'anthropologues et de scientifiques évoluant dans la sphère du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, de l'Institut d'Ethnologie et des autres sociétés savantes proches, ont eu un regard critique sur les dérives que le paradigme racial pouvait entraîner. Cependant la race reste un concept opératoire, qui irrigue le discours des sciences humaines en général. L'étude des variations dans la définition et l'utilisation de la notion de race montre les incertitudes et les difficultés qui entourent son maniement scientifique. Lorsque l'on se penche sur les travaux et collectes d'Aubert de la Rüe, une approche sous l'angle racial montre l'appartenance du géologue à la frange « *socialisante* » des anthropologues. A l'instar de ces derniers, son utilisation du concept de race est quelque peu hésitante. L'ancrage évolutionniste de son étude des Nouvelles-Hébrides, qui conduit à la recherche de la sauvegarde des traits physiques et des modes de vie des populations « *authentiques* », est exprimé dans les termes humanistes d'une valorisation de la différence. Enfin, sa vision très négative du métissage et de l'acculturation ne s'accompagne pas d'une

critique du principe de colonisation. C'est toutefois sur ce point que se dégage la spécificité de sa vision. La solution qu'il propose, à savoir la création de « réserves », s'inspire clairement des mesures prises dans le domaine des sciences naturelles afin de protéger des zones géographiques particulières.

Les pratiques de collecte d'Aubert de la Rüe et le regard qu'il porte sur les populations néo-hébridaises, que nous avons ici analysé à partir de la notion de race, montrent comment l'expérience individuelle du collecteur interagit avec les volontés institutionnelles et ce que l'on peut nommer l'esprit du temps. Ces différentes influences viennent se superposer de façon informelle et se reflètent dans les objets et les photographies rapportés des expéditions. Ceux-ci peuvent alors être compris comme leur cristallisation matérielle. La collection est donc chargée d'une multiplicité de sens dont la combinaison résulte d'un regard original. Toutefois, cet équilibre premier se trouve perturbé lorsque les objets sont intégrés aux collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Formée à partir d'un regard individuel particulier sur les populations, dont elle reste le témoignage en négatif, la collection glisse alors dans le domaine collectif. A ce moment, le discours institutionnel devient prépondérant, il vient recouvrir et voiler les singularités originelles. Ainsi, le traitement des objets et des informations rassemblées lors des expéditions d'Aubert de la Rüe évoque le discours de la France coloniale face aux Nouvelles-Hébrides et les enjeux de cette colonie pour la métropole. Le géologue participe à la popularisation de la vision réformatrice, humaniste, des colonies. Ses nombreuses publications destinées au grand public et la diffusion de son expérience par le biais du Musée d'Ethnographie du Trocadéro contribuent à l'ancrage de l'empire colonial dans le patrimoine culturel français.

### **III – Les Nouvelles-Hébrides dans l’entre-deux-guerres : enjeux économiques et vision exotique.**

#### **L’empire colonial**

Les années 1930 sont en France le moment de consécration et d’apogée d’une colonisation qui crée un territoire conçu et exprimé sous le terme d’Empire. La guerre de 1914-1918 a en effet montré l’intérêt des colonies tout en plaçant de nouveaux espaces, auparavant contrôlés par l’Allemagne, sous la domination française. Par ailleurs, la confiscation en 1919 du contrôle de ces pays à l’Allemagne et leur transformation en mandats, confiée par la Société des Nations à la tutelle des vainqueurs, consacre officiellement la colonisation comme une « *mission civilisatrice* ». La France reçoit ainsi des mandats sur la Syrie et le Liban, le contrôle d’une grosse partie du Togo et du Cameroun et retrouve la souveraineté complète sur les territoires de l’A.E.F. La pacification de ces régions se poursuivra ensuite jusqu’en 1934.

Une idée s’affirme pendant cette période : celle d’un empire indivisible. L’utilité démontrée des colonies pour la métropole fait reculer au sein de celle-ci l’anticolonialisme radical qui ne se circonscrit plus que dans le cercle de l’extrême gauche. Nous avons vu précédemment que les critiques et les contestations portent, à l’époque, sur les modalités de gestion des colonies, notamment au niveau des rapports entre l’administration coloniale et les « *indigènes* », mais non sur le principe de colonisation. Ainsi, vers 1930, on distingue colonisation, terme à connotation bienfaisante, et colonialisme, compris comme la perversion de la colonisation. Cette notion de « *plus grande France* » est relayée vers le grand public par une propagande soutenue dans la presse et au niveau des institutions culturelles et économiques. Si ce sont évidemment les colonies du continent africain qui possèdent la plus grande visibilité, aucune des régions sous domination française n’est oubliée. Des brochures concernant les Nouvelles-Hébrides sont ainsi publiées par le Service Intercolonial d’Information et de Documentation du Ministère des Colonies ou par l’Agence des Colonies. Elles vantent les curiosités touristiques des différentes îles de l’archipel, parmi lesquelles figurent aussi les habitants et leurs modes de vie « *curieux* », et donnent les informations

nécessaires sur les moyens de s'y rendre depuis la France. On y apprend, à la suite d'un avertissement sur les dangers potentiels encourus par le voyageur que :

*« Les sites pittoresques ne manquent pas aux Nouvelles-Hébrides. Les moeurs des habitants sont à l'origine des manifestations susceptibles de piquer la curiosité du touriste. D'admirables promenades maritimes sont à entreprendre autour des îles, aux abords remarquablement spectaculaires et verdoyants : visite du profond fjord de Port-Havannah, Le tour de l'île d'Epi, si jolie ; navigation dans le canal du Segond : un bras de mer se faufilant entre des masses de verdure ou dans la rivière de Varaka, dans l'île d'Espiritu Santo. le tour de la pittoresque et sulfureuse Ambrym est aussi particulièrement intéressant et la visite du fjord profond de Port Sandwich, qui sépare presque en deux la grande Mallicolo, est pleine de charme. Enfin, comme il a été dit déjà, des volcans encore en activité existent à Tanna et Ambrym. Des soufrières, des fumerolles, une véritable montagne de soufre à Ambrym sont à visiter.<sup>189</sup> »*

Cette propagande, qui utilise tous les supports, développe particulièrement certains thèmes tels que la « mission civilisatrice » de la métropole ainsi que la « mise en valeur économique » des colonies.

Aubert de la Rüe, bien que très critique sur les aspects colonialistes des rapports entre Français ou Anglais et populations des Nouvelles-Hébrides, participe activement à la diffusion au grand public des curiosités rencontrées lors de sa mission. Malgré une volonté affirmée de contester les préjugés et images reçues, il est néanmoins pris dans une dynamique de séduction du public. Il contribue par ailleurs à la connaissance des potentialités économiques de l'archipel pour le compte de l'état.

## **1. L'expertise économique de l'archipel, Aubert de la Rüe et les intérêts de l'état colonial.**

### **Le rôle de la science coloniale**

Entre les deux guerres, l'empire colonial français atteint sa plus grande extension. Mais si son apport dans la victoire sur l'Allemagne est souligné en 1918, la faiblesse de son économie est aussi montrée du doigt. Le thème de la « mise en valeur » des ressources des

---

<sup>189</sup> CAOM : FM/agefom/335/dossier 1, brochure « Le Condominium des Nouvelles-Hébrides » publié par l'Agence Française d'Outre-Mer, après 1929 ; voir aussi la brochure « Nouvelles-Calédonie et dépendances » éditée par le Service Intercolonial d'Information et de Documentation du Ministère des Colonies, 1940.

territoires colonisés apparaît comme l'une des problématiques centrale de la réflexion coloniale de l'époque. Dès 1923, Albert Sarraut publie *La mise en valeur des colonies françaises*<sup>190</sup>. L'ouvrage propose un programme d'emprunts sur 10 à 15 ans dans le but d'améliorer l'état sanitaire et démographique, d'accroître l'effectif des travailleurs, de rénover les infrastructures et de former une élite locale destinée à défendre les intérêts de la France. Ainsi, « *ce n'est que pendant et après la grande guerre qu'un projet global d'exploitation rationnelle et intensive des richesses coloniales, d'effort métropolitain pour la mise en valeur du potentiel colonial, conquiert la classe politique, dirigeante du pays.* »<sup>191</sup>. Mais les difficultés économiques de la fin des années 1920 empêchent la concrétisation de véritables programmes de développement.

Dans les années 1930, l'opinion publique voit dans l'exploitation des colonies un recours à la crise économique. On prend alors conscience de l'urgence d'une industrialisation performante de ces régions. La recherche scientifique coloniale est perçue comme le préalable nécessaire à l'exploitation et au développement. L'inspecteur général vétérinaire des colonies Carougeau écrit ainsi, dans le quatrième volume de l'ouvrage *Le Domaine colonial Français*, « *nous ne saurions trop affirmer (...) que ce sont (...) les recherches scientifiques qui préparent la voie aux réalisations industrielles.* »<sup>192</sup>. Christophe Bonneuil souligne le fait que les relations des scientifiques et de l'état colonial sont anciennes :

*« D'une façon générale, l'idée que la science doit être l'auxiliaire de la colonisation constitue le socle des convictions des scientifiques coloniaux. Sa fonction d'outil de pénétration et de mise en valeur, d'entretien de la santé des colons et de la main d'œuvre indigène, son rôle de preuve de supériorité du colonisateur, alimentent déjà un discours militant pour son développement. Dans les instituts et les congrès coloniaux, dans les sociétés de géographie, les scientifiques coloniaux apportent leur caution, leur concours et leur expertise aux différents mouvements expansionnistes, qui financent parfois des missions. »*<sup>193</sup>.

On peut en fait retracer la généalogie de ces rapports entre politique impériale et hommes de science jusqu'aux premières expéditions menées vers de nouvelles terres. De nombreux auteurs se sont penchés sur ces questions, nous n'y revenons donc pas. Dans les années 1930, la propagande faisant « *miroiter aux yeux des français les richesses insoupçonnées de leur*

---

<sup>190</sup> Albert Sarraut, *La mise en valeur des colonies françaises*, Paris, Payot, 1923.

<sup>191</sup> Christophe Bonneuil, *Des savants pour l'empire, la structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de la mise en valeur des colonies françaises, 1917-1945*, Paris : ORSTOM, 1991, p. 16.

<sup>192</sup> Carougeau, « Les produits coloniaux d'origine animale », In *Le Domaine Colonial Français*, T. IV, Paris : Editions du Cygne, 1930, p. 3-42, p. 13.

<sup>193</sup> Bonneuil, 1991, p. 24.

*possessions d'outre mer* » est à son apogée<sup>194</sup>. On voit alors « émerger dans un discours de politique économique les thèmes portés par des scientifiques (...), tels que la nécessité d'organiser et de soutenir durablement la recherche perçue comme partie intégrante des efforts de production. »<sup>195</sup>.

Par ailleurs, le discours de mise en valeur sert de support à celui de la mission civilisatrice de la métropole. L'exploitation économique des colonies est donc à la fois le but et la justification de la colonisation. On apprend par exemple dans *Le Domaine Colonial français* que :

*« Si nous nous reportions à cinquante années en arrière, au moment où la France commençait à se constituer un nouvel empire colonial, nous constaterions, dans ces terres nouvellement acquises, ou qui devaient l'être bientôt, l'existence de systèmes en harmonie sans doute avec le régime politique et social des peuplades qui les habitaient mais en profond désaccord avec les conceptions que nous nous faisons du développement économique d'un pays : la propriété individuelle, pivot de toute l'économie des nations civilisées, y était totalement inconnue : la tribu, le souverain étaient les seuls possesseurs des terres. Pas de liberté du travail, mais encore l'esclavage : esclavage des sujets vis-à-vis de leurs chefs, esclavage de la femme vis-à-vis du mari ; l'homme, libre, lui, ne travaillant pas. Point d'outillage économique, même le plus rudimentaire, le procédé de portage le plus courant étant le portage à dos d'homme. Pas de commerce, le troc, l'échange marchandise contre marchandise. Pas de monnaie, mais des coquillages en tenant lieu.*

*Ce rappel d'un passé encore bien proche, mais qu'oublie trop souvent les détracteurs de l'œuvre coloniale de la France, permet de se rendre compte de l'état d'indécision dans lequel sommeillaient à cette époque, dans ces immenses territoires, les problèmes de la production, de la circulation, de la répartition des richesses.*

*Nul, au reste, ne pensait à les y agiter. Les travaux de nos économistes n'y avaient trouvé aucun écho, et les peuples primitifs qui les habitaient subissaient, sans chercher à l'améliorer le sombre destin qui avait été de tout temps celui de leurs ancêtres. Pour eux, ce régime inorganisé de la production se traduisait par d'innombrables famines, les astreignant en période normale à un régime de sous alimentés, les acculant parfois au cannibalisme. La circulation des richesses se réduisait à la vente de quelques produits de cueillette, à l'achat de quelques bibeloteries. Quant au problème de la répartition, il n'avait aucune raison d'être posé, les uns, rois ou chefs, détenant toutes les richesses, les autres n'ayant droit qu'aux restes des maîtres. Tel était, trop rapidement esquissé, le régime que l'administration française rencontra dans un grand nombre de ses possessions, à l'exception naturellement des vieilles colonies, vestiges de notre premier empire d'outre mer, et dans lesquelles deux ou trois siècles d'occupation avaient marqué l'empreinte de nos propres institutions. C'est dire l'effort qu'il a fallu réaliser, c'est dire aussi combien peuvent être encore dissemblables du nôtre les régimes économiques des différentes colonies françaises. »<sup>196</sup>.*

---

<sup>194</sup> Bonneuil, 1991, p. 35.

<sup>195</sup> Bonneuil, 1991, p. 42.

<sup>196</sup> Ch. Regismansey et T. Paoli, « Le régime économique des colonies françaises », In *Le Domaine Colonial Français*, Paris : Editions du cygne, T. I, 1930, p. 263-308, p. 264.

A l'époque, on connaît encore assez peu les potentialités économiques des Nouvelles-Hébrides. L'archipel n'est cité que brièvement dans *Le Domaine colonial* qui signale toutefois sur un ton encourageant que « *le cocotier et le maïs sont toujours en faveur, on cultive aussi le caféier et cacaoyer qui donnent des produits d'excellente qualité. La culture du coton a été activement reprise dans ces dernières années. Toutes les plantes tropicales réussissent admirablement : bananes, vanille, tabac, riz. L'exploitation des richesses minières n'est encore qu'à ses débuts.* »<sup>197</sup>. C'est ici le discours de la propagande qui s'exprime mais il semble possible de raconter différemment l'histoire si l'on se place du côté des conditions de vie des colons. Jeremy Mac Clancy précise ainsi que « *malgré leurs nombreuses économies de bouts de ficelle, la plupart des colons qui géraient une plantation isolée étaient ballottés dangereusement entre la faillite et le profit. (...). Ceux qui arrivaient dans les îles avec l'espoir de s'enrichir sans faire beaucoup d'efforts étaient vite déçus. Les Européens devaient être solides et indépendants s'ils voulaient supporter la solitude et la terrible monotonie de la vie de planteur. Seules les visites brèves et irrégulières du bateau de coprah brisaient la routine quotidienne. (...). Certains craquaient et se consolaient avec l'alcool.* »<sup>198</sup>.

En métropole, le parti colonial attribue la sous-exploitation de la région à la souveraineté partagée du territoire, qui entraîne une gestion duelle et freine le développement économique :

« *Les Nouvelles-Hébrides ne prendront définitivement leur essor que lorsque le « Condominium » aura disparu. L'attitude des Dominions de la conférence de Londres de 1921 prouve que l'opinion britannique se préoccupe de cette question. Peut être dans un avenir proche, la France, qui a fait de sérieux efforts pour la mise en valeur du pays, se trouvera seule à la tête de l'archipel. Ce jour là, le rêve d'Higginson sera réalisé, une situation paradoxale et navrante prendra fin, et comme on l'a dit justement, « une épine sera enlevée du talon de l'Entente ».* »<sup>199</sup>.

Au niveau économique, la Grande-Bretagne devient, dans l'entre-deux-guerres, un partenaire mineur de l'archipel qui exporte massivement vers la France. Le nombre de colons français supplante largement celui des colons britanniques et selon Mac Clancy, « *à part leur nom, tout faisait des Nouvelles-Hébrides une colonie française.* »<sup>200</sup>. Les expéditions entreprises

---

<sup>197</sup> André Ménard, « Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides », In *Le Domaine Colonial Français*, Paris : Editions du cygne, T. IV, p. 149-152, p. 152.

<sup>198</sup> Mac Clancy, 2002 [1979], p. 102-104.

<sup>199</sup> Mac Clancy, 2002 [1979], p. 102-104.

<sup>200</sup> Mac Clancy, 2002 [1979], p. 101.

par Aubert de la Rüe viennent donc très naturellement se placer dans ce contexte général de mise en valeur économique et de revendication d'une souveraineté unique de la France aux Nouvelles-Hébrides. C'est dans ce cadre que peuvent être étudiées les parts respectives des motivations personnelles et des intérêts institutionnels au sein du travail effectué par le géologue.

### **Le potentiel économique des Nouvelles-Hébrides**

Missionné en partie par le Ministère des Colonies, Aubert de la Rüe se doit de prendre en compte l'intérêt de l'état. Il présente ainsi en 1936 ses recherches géologiques et minières dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides dans un rapport adressé à « *M. le Ministre des Colonies* »<sup>201</sup>. Les archives accessibles n'ont malheureusement pas conservé ce rapport, mais il pourrait se trouver dans le fond non classé du Comité d'études minières pour la France d'outre mer du Ministère des Colonies, au CAOM. Fondé en 1930, ce comité a pour but de contribuer de manière désintéressée au développement des recherches géologiques et minières dans la France d'outre mer. Afin de réaliser cet objectif en collaboration avec l'administration, une fondation est créée et déclarée d'utilité publique en 1931 : le bureau d'études géologiques et minières est ainsi entretenu par des subventions du comité, de l'état et des colonies. Il emploie des scientifiques qui sont chargés de missions d'études dans les diverses colonies françaises. Malgré l'absence du rapport de 1936, on retrouve dans d'autres publications les éléments de l'expertise géologique et minière de l'archipel des Nouvelles-Hébrides faite par Aubert de la Rüe. Outre la découverte de la nature continentale du socle de certaines îles et des exhaussements marins à l'origine du paysage actuel, le géologue précise quelles sont les ressources minérales de l'archipel. A la suite de sa visite des soufrières de Vanua Lava, il affirme que « *si les solfatares (...) sont très spectaculaires, elles n'ont apparemment pas une grande valeur économique. (...). La grande solfatare ne pourrait livrer semble-t-il que quelques 10 000 tonnes de soufre, à peine de quoi charger quelques petits cargos.* »<sup>202</sup>. Il conclut :

*« En comparaison de la Nouvelle-Calédonie toute proche et si richement minéralisée, les Nouvelles-Hébrides, assez différentes au point de vue géologique, ne paraissent offrir, pour l'instant du moins, qu'un très faible intérêt minier. Certaines publications françaises et*

---

<sup>201</sup> Aubert de la Rüe, « Recherches géologiques et minières dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides », rapport dactylographié présenté à M. le ministre des Colonies, le 10 décembre 1936. Cité dans Aubert de la Rüe, *Titres et travaux scientifiques*, Paris : Museum National d'Histoire Naturelle, 1963, p. 9.

<sup>202</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 91.

australienne font pourtant mention de prétendues découvertes d'or, de cuivre, de nickel, de chrome, de cobalt, de fer de manganèses, de phosphate et de soufre. On vient de voir ce qu'il en était de ce dernier. Le fer, sous forme de sable noir à magnétite, très purs et d'une grande finesse existe en dépôts étendus sur plusieurs plages, notamment à Tanna (Luaru, Waesizi), à Epi (baie Revoliu, Grande Baie), à Malekula (baie d'Uramak, embouchure de l'Olap) et à Vanua Lava juste au sud de Langatak. Des minerais de cuivre se rencontrent dans les hauteurs d'Efate, au dessus de la baie Ondine et ceux de manganèse dans une foule d'endroits, en particulier à Maewo, Santo, Malekula, Pentecôte, Efate et Erromango. Ces gisements ne semblent toutefois pas présenter une grande valeur économique. Les montagnes de Malekula renferment enfin quelques couches de mauvais charbon et c'est à peu près tout. Les autres indications dont on a fait état sont prématurées et ne reposent sur aucune donnée certaine. »<sup>203</sup>.

Il ne se montre pas plus enthousiaste concernant le potentiel agricole et commercial de l'archipel :

*« L'importance de la colonisation apparaît relativement limitée, en comparaison de ce qu'elle est en d'autres territoires d'Océanie, mais elle est en rapport avec la valeur économique réelle du pays, valeur que l'on a généralement tendance à considérer d'une façon peut être un peu trop optimiste. En 1938, par exemple, qui fut une bonne année, dont la production dépassa celle de toute les années précédentes, les exportations totales du Condominium, n'atteignirent que 14500 tonnes de coprah, café et cacao, représentant une valeur d'un peu plus de 20 millions de francs. C'est peu de chose. Si l'on compare les sommes considérables qui furent investies dans les entreprises agricoles et commerciales des Nouvelles-Hébrides et les résultats obtenus, on est bien obligé de reconnaître que ceux-ci sont plutôt décevants et les possibilités économiques des îles en somme assez modestes. »<sup>204</sup>.*

Comme s'il s'agissait d'un écho au peu de valeur économique de l'archipel, seuls quelques photographies et objets rassemblés par Aubert de la Rüe peuvent être rattachés à la documentation des ressources économiques des Nouvelles-Hébrides. On compte ainsi trois images figurant le séchage des noix de coco et la préparation du coprah sur Wala, Aoba (Ambae) et Santo et une vue de l'embarquement de ce produit à Paama, sur le bateau faisant la tournée des îles (Annexe III, figures 51, 52, 53 et 54)<sup>205</sup>. Enfin deux autres photographies illustrent les monticules de soufre de Vanua Lava (Annexe III, figure 16)<sup>206</sup>. Les objets qui peuvent être liés à ce thème sont tout aussi peu nombreux : ils se résument à une série de cinq cuillers à coprah collectées à Port Olry sur Santo (Annexe IV, figure 34)<sup>207</sup>. Ces ustensiles,

<sup>203</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 92.

<sup>204</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 72-73.

<sup>205</sup> Iconothèque du MQB : Inv : PP 0009894, PP 0009896, PP 0009909 et PP 0036167.

<sup>206</sup> Iconothèque du MQB : Inv : PP 0009769 et PP 0009895.

<sup>207</sup> MQB : Inv : 71.1934.186.286 à 290.

façonnés à partir de fragments de coques de coco, ont des bords dentelés et sont employés par les travailleurs Sakao sur les plantations pour retirer l'amande de la noix de coco.

A première vue, il est difficile de ne pas considérer comme paradoxale l'expertise économique de l'archipel des Nouvelles-Hébrides par Aubert de la Rüe. Comment expliquer qu'un individu prenant très clairement position en faveur de la sauvegarde des paysages, de la faune et de la flore « *originelle* » ainsi que des traditions des populations, fustigeant l'exploitation inconsidérée des ressources naturelles et l'acculturation en général, se penche sur les moyens de développer les productions agricoles et industrielles de la région ? S'il semble difficile de répondre précisément à cette question, il y a probablement là quelque chose de l'ordre d'une tension entre les intérêts de l'état et les convictions scientifiques personnelles du géologue. Celle-ci se trouve quelque peu désamorcée par les conclusions de l'étude : puisque l'archipel n'a qu'une faible valeur économique, il est parfaitement justifié de vouloir faire de certains espaces comme Ambrym des réserves protégées de l'évolution du reste du monde. On retrouve cette articulation difficile entre les sphères institutionnelle et individuelle lorsque l'on se penche sur la diffusion des résultats ethnographiques des missions d'Aubert de la Rüe.

## **2. La diffusion auprès du public : réalité démystifiée ou séduction publicitaire ?**

### **Importance et rapidité de la diffusion**

Dès 1935, au retour de sa première mission aux Nouvelles-Hébrides, le géologue publie quelques textes. Ses publications se multiplient en 1937, à la suite du deuxième voyage dans l'archipel. Outre les comptes rendus publiés dans les organes de diffusions des sociétés savantes dont il fait partie, il contribue aussi à des journaux tels que *La Terre et la Vie*, *La Revue des Jeunes*, *Le Monde Colonial Illustré* ou *L'Océanie Française*, destinés à l'élargissement des connaissances du plus grand nombre sur les possessions françaises<sup>208</sup>. Ces

---

<sup>208</sup> Aubert de la Rüe, « Les îles Wallis et Futuna, le pays et ses habitants » In *La Terre et la Vie*, février 1935 (e), p.52-66 ; 1935 g ; « Le peuplement des îles » In *La Revue des Jeunes*, n° 2, 1935 (h), p. 532-547 ; « Les îles Futuna et Alofi » In *Le Monde Colonial Illustré*, n° 162, 1937 (a), p. 16-17 ; « Les îles Wallis » In *Le Monde Colonial Illustré*, n° 163, 1937 (b), p. 34-35 ; « Impressions de Nouvelle-Zélande » In *La Science et la Vie*, n°

articles s'organisent tous de la même façon : après une brève description géologique de l'archipel, du climat, de la flore et de la faune, l'auteur présente « *un aperçu des populations si curieuses et si pittoresques qui peuplent ces îles* »<sup>209</sup>. Le texte décrit alors les aspects physiques et le tempérament des néo-hébridais avant de donner quelques précisions sur la démographie, les types d'habitations et l'alimentation. Les différents objets composant la culture matérielle sont enfin passés en revue et permettent un glissement vers l'évocation brève de l'organisation sociale, des échanges et de la vie rituelle. Trois conférences diffusées sur Radio-Paris en 1936, 1937 et 1939 reprennent aussi les mêmes informations. Elles sont consacrées respectivement aux populations montagnardes des Nouvelles-Hébrides, à Wallis et Futuna et à la Nouvelle-Zélande. Ces premiers travaux préfigurent le livre *Nouvelles-Hébrides, Îles de cendre et de corail* qui paraît ensuite en 1945 aux Editions de l'Arbre. On retrouve dans ce dernier la même organisation des données et le même ton impersonnel, ponctué d'anecdotes racontées à la première personne du singulier. Ces dernières viennent animer et légitimer le récit de façon à rendre la lecture aisée : certains passages se rapprochent ainsi du roman d'aventure tandis que d'autres se placent sans conteste sur un plan plus scientifique. La réception de cette étude est assez positive. Dès 1946, le révérend père Maurice Leenhardt, spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, donne un compte rendu de l'ouvrage d'Aubert de la Rüe pour le Journal de la Société des Océanistes. Le ton est assez élogieux même s'il critique légèrement le pessimisme de l'auteur concernant la disparition des populations :

*« La littérature française sur les Nouvelles-Hébrides, hors quelques pages des missionnaires maristes, ne comporte que des ouvrages fantaisistes. Voici donc le premier livre qui donne de l'archipel hébridais une vue précise et sûre, et cela lui assure déjà une place de choix dans la bibliothèque de la Mélanésie française. Géologue et épris de photographie, A. de la Rüe sait voir et croquer un détail. Le résultat est une description des îles très nette, et un aperçu très clair de leur structure. (...) C'est une jouissance rare que de parcourir un paysage ainsi présenté par quelqu'un qui montre si simplement l'ossature du sol, les fantaisies, les qualités pratiques de la roche, en même temps que son aspect esthétique, la valeur des détails, le relief des volcans éteints, et la vie sur leurs pentes. La terre océane en chaque endroit raconte son histoire, et révèle qui elle est. On n'attend plus que de voir l'homme dans ce cadre déjà humanisé. C'est la deuxième partie du livre. Elle traite d'ethnologie. Elle n'a plus ce caractère primesautier, spontané et sûr, qui fait le charme des premiers chapitres. L'auteur soude avec art ce qu'il a lu, vu, entendu. (...) Tout cela est de lecture facile et couvre des horizons*

---

20, 1937 (c), p. 103-110 ; « A travers la Nouvelle-Calédonie minière » In *Le Monde Colonial Illustré*, février 1937 (d), p. 18-19 ; « Les divers aspects de la végétation aux Nouvelles-Hébrides » In *La Terre et la Vie*, n° 2, mars-avril 1937 (e), p. 45-62 ; 1937 k ; « L'archipel des Nouvelles-Hébrides en Mélanésie » In *La Nature*, n° 3014, 1937 (m), p. 497-502 ; « Contribution à l'étude géologique des Nouvelles-Hébrides » In *L'Océanie Française*, n° 155, 1938 (a), p. 9-10.

<sup>209</sup> Aubert de la Rüe, 1937 k, p.129.

*variés. Si la structure de la société hétéroclite avait pu intéresser l'auteur autant que la structure du sol, il eût pu donner un livre de premier plan. Mais tel n'était pas son but. Il a voulu faire connaître au public un archipel méconnu de l'Océanie, et il y a réussi. Toutefois l'homme, et le civilisé surtout, l'intéressent moins que la roche. Il informe, chiffre en main au sujet des colons (...). A l'endroit du Canaque, il établit, par d'intéressantes statistiques, que ce peuple est en voie de disparition. De sorte que le lecteur, d'abord sous le charme, finit sa lecture avec un goût de cendre dans la bouche, comme si l'auteur l'avait voulu en parlant dans le titre de son livre des îles de cendre. Mais cette situation grave n'est pas nécessairement définitive (...). Et on aurait aimé quelques lignes de réconfort, encourageant l'assainissement de ces îles désormais possible, marquant la valeur de l'entreprise humaine actuelle (...). C'eût été à la fin du livre – et surtout dans la collection France for ever – le digne couronnement de ces belles pages du géologue et de l'intrépide couple d'explorateurs que forment M. et Mme Aubert de la Rüe.»<sup>210</sup>.*

C'est toutefois grâce à une autre manifestation que les travaux du géologue acquièrent la plus grande visibilité : une exposition est organisée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro afin de présenter les résultats de sa première mission. Les objets et photographies rapportés par Aubert de la Rüe sont ainsi exposés au début de l'année 1935 en compagnie d'une exposition de photographies de Crête prise par un certain Zuber. Ces deux manifestations sont inaugurées le 25 janvier 1935. Les archives du Musée de l'Homme conservent quelques documents qui permettent d'avoir une idée plus précise des objets présentés. Le communiqué donné à la presse indique, à la suite d'une présentation générale de l'archipel et de ses habitants :

*« L'exposition du Trocadéro montrera de ces dents déformées, les parures qu'en font les indigènes, les assommoirs de bois, ornés de sculptures, servant à tuer les cochons, les masques des danseurs et leurs instruments de musique, des amulettes en pierre sculptées, d'une grande valeur artistique, des crânes d'ancêtres, un grand nombre de casse-tête de divers modèles, de grand plats sculptés, en bois pour servir le « lap-lap » (sorte de pudding d'igname, de taros et de bananes) et une belle série d'anciennes haches en pierres polies. De plus un grand nombre de photographies montreront les paysages des indigènes, leurs villages, leurs habitations, etc... »<sup>211</sup>.*

L'exposition est annoncée par la plupart des journaux mais souvent simplement sous forme de rappel dans la partie « sorties culturelles » de l'actualité<sup>212</sup>. *La Nouvelle Dépêche* et quelques

<sup>210</sup> Leenhardt, 1946, p. 236-237.

<sup>211</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 C1 e, Inauguration des expositions « Iles de Cendre et de Corail » et « En Crête sans les Dieux », une page dactylographiée datée du 16 janvier 1935 et correspondant au communiqué donné à la presse.

<sup>212</sup> Voir Paris-Midi du 22,25,26,29,30 et 31 janvier, 1<sup>er</sup>, 2, 18 février, 11 et 12 mars 1935 ; Annales Coloniales du 22 janvier 1935 ; Avant Scène du 5, 6, 13, 14 et 16 février 1935 ; Beaux Arts du 1<sup>er</sup> et du 29 mars 1935 ; Excelsior des semaines du 27 janvier au 3 février et du 17 au 24 février 1935 ; La Semaine à Paris du 25 au 31 janvier et du 1<sup>er</sup> au 7 février 1935 ; Paris Soir du 17 février, 12 et 13 mars 1935 ; Comœdia du 18 février 1935 ;

autres quotidiens tels que *l'Aube*, *le Figaro* et *La Croix* reproduisent plus largement le communiqué<sup>213</sup>. Toutefois, il ne semble pas que des articles importants ou des comptes rendus critiques lui aient été consacrés. L'absence de documentation rend donc difficile l'appréhension précise de l'organisation et de la muséographie de cette manifestation. On peut néanmoins émettre quelques hypothèses à ce sujet car les principes d'exposition mis en place au Trocadéro dans les années 1930 sont bien connus. Selon Laurière, « *c'est véritablement à partir de juin 1932, lorsque le musée commence l'ouverture de ses salles, en inaugurant d'abord celles consacrées aux expositions temporaires, que se donnent à voir les nouveaux principes de muséographie ethnographique qui vont régir le musée. Les expositions temporaires ont à cet égard une valeur exemplaire et sont délibérément tournées vers les attentes d'un large public.* »<sup>214</sup>. Dans une note de 1935 sur l'exposition des objets ethnographiques, Anatole Lewitzky décrit ces nouvelles méthodes muséographiques ainsi que les réflexions qui les sous-tendent:

*« Le matériel ethnographique présente (...) une variété infinie de forme, de matières et de volumes que l'on subdivise en un certain nombre de catégories, généralement chevauchant les unes sur les autres et qui sont appelées à être réparties dans des vitrines, ordinairement d'un volume limité et invariable. Le vivant, le souple, le variable, arraché à son milieu, isolé de l'ensemble organique dont il fit partie intégrante, l'objet ethnographique est inséré dans un cadre fixe, immobile, rigide.*

*Que n'a-t-on imaginé pour éviter ce fâcheux effet : des mannequins habillés, des reconstitutions de scènes, de villages entiers. Mais a-t-on pu réaliser quelque chose qui eût une valeur autre que celle d'un simple procédé d'enseignement par l'image, destiné à la jeunesse scolaire ?*

*La vraie fonction d'un musée ethnographique, sa fonction essentielle, est de « constituer des archives de l'humanité » (Marcel Mauss) et pour lui permettre de remplir cette fonction, l'opération d'extraction et d'immobilisation des choses vivantes qu'il est appelé à conserver, devient indispensable dans l'intérêt même de la science. Du seul fait de son transport dans un musée, l'objet ethnographique se transforme en un document plus ou moins abstrait, dont l'ambiance primitive ne peut être fidèlement reproduite qu'à l'aide de documents graphiques et iconographiques divers (cartes, plans, schémas, croquis et dessins, photographies), ainsi que de renseignements descriptifs fournis par des témoins oculaires. Mais quelle que soit l'abondance et la qualité de ces informations, l'ambiance ainsi reconstituée n'en gardera pas moins un caractère conventionnel, abstrait, fragmentaire.*

*Ce procédé d'illustration, d'animation de l'objet au moyen de photos, de cartes, de textes, introduit dans la salle d'exposition, voire même dans la vitrine, un matériel auxiliaire hétérogène, différent de par sa nature du matériel ethnographique proprement dit. Bien qu'elle soit la seule à présenter des garanties scientifiques sérieuses, cette méthode exige*

---

la Dépêche économique et financière du 14 mars 1935 ; le Petit Journal du 24 février 1935 ; Midi Journal du 6, 7, 11, 12 et 13 mars 1935 ; Notre Temps du 16 mars 1935 ; Paris Journal du 14 mars 1935 ; Bulletin de l'Art ancien et moderne du mois de mars 1935.

<sup>213</sup> Voir *La Nouvelle Dépêche* du 20 et 21 janvier 1935 ; *l'Aube* du 24 janvier 1935 ; *La Croix* du 24 janvier 1935 ; *le Figaro* du 25 janvier 1935.

<sup>214</sup> Laurière, 2006, p.562.

*cependant du visiteur un effort d'attention et de concentration considérable pour assimiler l'enseignement qui se dégage d'une salle d'exposition. »*<sup>215</sup>.

Lewitzky donne ensuite quelques principes techniques, « *en tenant compte aussi bien de quelques lois fondamentales de la perception que de certaines tendances esthétiques élémentaires* », afin d'atténuer les difficultés du visiteur. Ce dernier doit percevoir sans effort tous les objets de l'exposition, ce qui entraîne un certain nombre de contraintes telles que la présentation des pièces sur un fond neutre, l'exploitation raisonnée de la profondeur et une disposition réfléchie des objets dans les vitrines<sup>216</sup>. Ces considérations pourraient sembler aux antipodes du goût plus esthétisant des collectionneurs et des marchands d'arts parisiens de l'époque. En effet, « *le Musée d'Ethnographie n'est pas seul à prétendre au monopole du discours légitime sur ces productions indigènes. Il doit se situer par rapport à une multitude d'initiatives privées qui prennent elles aussi pour objet et sujet les arts primitifs. Ceux-ci deviennent l'enjeu d'une lutte symbolique très disputée, la grille d'interprétation qui leur est appliquée pouvant diverger totalement selon que l'on est artiste, marchand, collectionneur ou ethnographe.* »<sup>217</sup>. Mais en réalité, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro accorde aussi une place à la délectation formelle du visiteur devant les objets. Après une période de refus des positions esthétiques, « *GHR [Georges-Henri Rivière] revient à de meilleurs sentiments, parce que le musée s'est entre-temps imposé et a balisé son territoire : « J'ai longtemps été injuste pour cette ferveur [de l'art nègre], qui m'apparaît maintenant moins agaçante, plus touchante, légitime même.* » »<sup>218</sup>. On a vu aussi que Lewitzky laissait une part dans son étude aux « *tendances esthétiques élémentaires* ». Par ailleurs, en juin 1932, le Trocadéro inaugure, en même temps qu'une exposition sur les bronzes du Bénin, sa « *salle du trésor* » dans laquelle « *certaines pièces particulièrement remarquable du point de vue artistique (...) jouissent du privilège de l'extraterritorialité, allégées de l'appareil et du classement scientifique et rapprochées pour le plaisir de nos yeux.* »<sup>219</sup>. L'organisation de l'exposition *Iles de Cendre et de Corail* se place donc probablement entre la préoccupation d'une présentation esthétisante et celle du respect de principes muséographiques scientifiques et didactiques. L'aspect esthétique est d'ailleurs sous-jacent dans l'énumération du contenu de

---

<sup>215</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 G3 d, Anatole Lewitzky, « Quelques considérations sur l'exposition des objets ethnographiques », Paris 1935, p. 1.

<sup>216</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 G3 d, p. 2-5.

<sup>217</sup> Laurière, 2006, p. 557.

<sup>218</sup> Laurière, 2006, p. 561.

<sup>219</sup> George-Henri Rivière, « L'exposition du Bénin et les transformations du musée d'ethnographie », In *Les Nouvelles littéraires*, 9 juillet 1932 ; Cité dans De L'Estoile, 2007, p. 185.

l'exposition, donné par le communiqué de presse. Elle rassemble un certain nombre des objets rapportés par Aubert de la Rüe, mais on remarque l'absence flagrante des pièces illustrant plutôt la vie quotidienne tels que les ornements corporels autres que ceux formés à partir des dents de cochon, les éléments d'habillement et la vannerie. Bien qu'il soit impossible de déterminer si ces types d'objets sont tout de même présentés, leur éviction du texte communiqué à la presse est révélatrice. On cherche à attirer le public en exposant des pièces « *d'une grande valeur artistique* » : des masques et des sculptures. On montre de même les objets qui excitent la curiosité exotique et évoquent les rites et les sacrifices tels que les crânes surmodelés et les pendentifs en dents de cochon. Afin d'évaluer plus finement l'aspect novateur de cette manifestation, il est ici nécessaire de dresser un bref panorama, du regard porté sur les productions matérielles des Nouvelles-Hébrides à l'époque<sup>220</sup>.

### **L'art des Nouvelles-Hébrides dans l'entre-deux-guerres**

Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, les artistes à la recherche de nouvelles expressions formelles découvrent l'art océanien. En Allemagne les membres de Die Brücke achètent des pièces mélanésiennes ; en France, c'est l'art africain qui suscite l'enthousiasme de l'avant-garde mais déjà quelques pièces océaniques apparaissent dans les ateliers des artistes, souvent sans que leur provenance ne soit reconnue précisément. Il faut attendre les années d'après-guerre pour voir des objets de cette région du monde entrer dans les expositions d'art organisées par les marchands, les collectionneurs et les artistes. En 1919 la galerie Devambez, dirigée par Paul Guillaume, présente ainsi la « *Première exposition d'art nègre et océanien* » qui présente 16 pièces océaniques<sup>221</sup>. Si l'on ne trouve aucun objet des Nouvelles-Hébrides lors de cette première manifestation, ils sont pourtant évoqués dans l'ouvrage d'André Level et Henri Clouzot, *Art nègre et océanien*, publié la même année<sup>222</sup>. Les auteurs « *oscillent entre un jugement à partir de critères formels déduits de l'oeuvre et la vision occidentale qui fait du Mélanésien un être dominé par les esprits* »<sup>223</sup>. L'art des Nouvelles-Hébrides y est placé, sur l'échelle de la sauvagerie, après les productions de l'Australie, qui ne peuvent pas même prétendre au terme d'art, et celles de l'archipel

---

<sup>220</sup> Ce sujet ne sera malheureusement évoqué ici que très imparfaitement car il nécessiterait une recherche beaucoup plus complète que ce qu'il a été possible de faire dans le cadre de cette étude.

<sup>221</sup> Philippe Peltier, « L'art océanien entre les deux guerres : exposition et vision occidentale », In *Journal de la Société des Océanistes*, n° 65, 1979, p. 271-283, p. 271. Cet article forme la trame sur laquelle est fondée cette partie de l'étude car il repère les grandes manifestations qui jalonnent la reconnaissance des objets océaniques sur le plan artistique.

<sup>222</sup> Henri Clouzot, André Level, *Art nègre et océanien*, Paris : Devambez, 1919.

<sup>223</sup> Peltier, 1979, p. 272.

Bismarck. Elles sont situées presque sur le même plan que les objets de Nouvelle-Calédonie : « *Les Nouvelles-Hébrides ont également produit des poteaux de cases d'amples dimensions, d'un style plus rudimentaire peut être que l'art calédonien, mais non moins impressionnant. L'emploi de fougère arborescente, c'est-à-dire d'un bois ramifié et poilu, entraînait à des œuvres de grande taille et de grandes lignes. Des tam-tams en tronc d'arbre évidé, ornés de dessins géométriques, et sculptés aux deux tiers de leur hauteur, d'une énorme face, parente de celle des poteaux de case, atteignent facilement une hauteur de trois mètres.* »<sup>224</sup>. Un seul des deux types d'objets cités est reproduit. Il s'agit, non d'un poteau de case, mais d'une sculpture de grade en fougère arborescente des îles Banks<sup>225</sup>. C'est l'art polynésien qui occupe le haut de la hiérarchie car ses formes, jugées plus abstraites font écho aux recherches des artistes de l'avant-garde occidentale<sup>226</sup>. Les auteurs ont fait appel, pour illustrer l'ouvrage, à des artistes, des collectionneurs et des marchands tels que Paul Guillaume ou Pablo Picasso mais ils exploitent aussi les collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. En effet, il ne faut pas oublier la présence déjà ancienne d'objet des Nouvelles-Hébrides dans le monde muséal. Même si leur valeur n'y est généralement pas celle d'œuvres d'art, mais plutôt de témoins des cultures qui disparaissent, le présent exemple montre que ces objets passent sans problème de la sphère ethnographique à celle de l'art lorsque marchands et artistes se les approprient.

Par la suite, plusieurs objets de l'archipel néo-hébridais sont exposés, en 1922, à l'« *Exposition coloniale de Marseille* ». Ils sont décrits par Clouzot et Level dans le numéro spécial de la revue *La Renaissance de l'Art français et de l'industrie du luxe*, consacré à l'exposition, comme les représentants d'un « *art religieux utilitaire* », « *puissant et farouche* » qui « *semble conçu pour conjurer et écarter de leurs cases la ronde des esprits malfaisants* »<sup>227</sup>. Outre une « *idole à face triangulaire du type le plus communément rencontré, façonnée dans racine de fougère arborescente* », et les grands tambours à fente, déjà nommés dans leur ouvrage de 1919, les auteurs évoquent deux types d'objets nouveaux. Il s'agit de « *mannequins funéraires bariolés de couleurs, (...) surmontés de la tête même du défunt, naturalisée, recouverte d'une couche d'argile et décorée de larges raies de peinture* » et d'« *une arme curieuse [qui] présente, traversée par la pointe d'une longue pique, une tête squelettique en bois sculpté, d'une stylisation inconcevable, tout en angle et lignes*

<sup>224</sup> Clouzot, Level, 1919, p. 19.

<sup>225</sup> Clouzot, Level, 1919, Pl X.

<sup>226</sup> Clouzot, Level, 1919, p. 22.

<sup>227</sup> Clouzot, Level, « Océanie. L'Art du Pacifique », In *Renaissance des arts français et de l'industrie du luxe*, avril 1922, n°4, p. 278-281, p.278. Il s'agit d'un mannequin funéraire *rambaramp* du sud-est de Malekula et d'une lance, sans doute de même provenance.

géométriques, et d'une réussite à faire pâlir le cubisme le plus intégral. »<sup>228</sup>. La même année, le pavillon de Marsan à Paris abrite l' « Exposition d'Art indigène des colonies françaises ». Le guide très bref, rédigé par Stephen Chauvet, signale sans s'y attarder « deux statues des Nouvelles-Hébrides (fougère) » et de « charmants peignes en bois sculpté » qu'il associe à « des peignes analogues, de l'époque néolithique (...) trouvés sur l'emplacement des palafittes dans les lacs suisses. »<sup>229</sup>. De manière générale, l'art polynésien, et en particulier les pièces provenant des îles Marquises, est plus valorisé que l'art mélanésien, perçu comme plus monstrueux et torturé : « de tous les objets, les tiki et les tapa sont les pièces les plus recherchées ; ils sont signalés sur les couvertures des catalogues de vente par des caractères gras et les prix qu'ils atteignent sont parmi les plus importants, à tel point que de nombreux faux circulent sur le marché. »<sup>230</sup>. Si l'aspect décoratif ou plus abstrait des pièces polynésiennes plaît au public occidental, l'art mélanésien est accepté lorsqu'il s'agit de sculpture. Les figures les plus représentatives de l'art des Nouvelles-Hébrides sont ainsi les sculptures de grade en fougère arborescente, qui semblent presque incontournables lorsque cette région est évoquée. Cela paraît être encore le cas au début des années 1930. L' « Exposition d'art africain et océanien », organisée par Tristan Tzara et Charles Ratton en 1930, montre quatre objets des Nouvelles-Hébrides sur les 130 pièces océaniques présentées. On compte ainsi deux sculptures en fougère arborescente tandis que les deux autres pièces sont des masques<sup>231</sup>. La même année, une exposition à la galerie de la Renaissance est consacrée exclusivement à l'art océanien. Elle présente pour la première fois un « panorama complet des productions du Pacifique » et donne une place égale aux objets polynésiens et mélanésiens.

En une décennie, après guerre, l'art océanien a donc acquis ses lettres de noblesse même s'il reste toujours en retrait par rapport à l'art africain. Selon Philippe Peltier :

*« Peu à peu, l'art océanien se charge positivement, non seulement parce qu'il peut servir de modèle aux artistes occidentaux, mais aussi parce que certaines de ses réalisations plastiques, même mélanésiennes, peuvent rivaliser avec l'avant-garde européenne, ou être source d'inspiration pour les décorateurs.*

*Des ateliers d'artistes, l'art océanien passe aux galeries. D'objet modèle il devient objet de marché. Collectionneurs et marchands liés aux mouvements picturaux de leur époque, à*

<sup>228</sup> Clouzot, Level, 1922, p. 279.

<sup>229</sup> Stephen Chauvet, *Les Arts indigènes des colonies françaises*, Paris : A. Maloine et fils, 1924, p. 11.

<sup>230</sup> Peltier, 1979, p. 273.

<sup>231</sup> Tristan Tzara, Charles Ratton, *Exposition d'art africain et océanien*, Paris : Galerie Pigalle, 1930, notices n° 377 à 380. Les masques proviennent probablement du sud de Pentecôte ou du nord d'Ambrym pour le n° 379 ; du sud-est de Malekula pour le n° 380.

*l'exemple des artistes, achètent des objets d'art primitif et en font commerce. Le marché va petit à petit s'organiser au profit de spécialistes et d'experts. »<sup>232</sup>.*

Dans les années 1930, expositions, ventes et publications se multiplient. L'art des Nouvelles-Hébrides s'enrichit, dans la vision occidentale, de nouvelles pièces représentatives. Dès 1929, un numéro entier des *Cahiers d'Art*, revue dirigée par Christian Zervos, est consacré à l'art océanien<sup>233</sup>. La Polynésie y conserve la place d'honneur mais des articles concernant toutes les régions sont également intégrés. Celui sur les Nouvelles-Hébrides est rédigé par Speiser<sup>234</sup>. Lorsqu'il décrit les objets, il insiste sur « les significations magiques et religieuses de leurs symboles » qui sont transmis à travers la représentation formelle. Celle-ci est aussi en partie déterminée par les matériaux, la forme du tronc conditionnant naturellement l'attitude de la statue par exemple<sup>235</sup>. Les objets reproduits sont pour la plupart des sculptures de fougère arborescente ou de bois, de provenance variées, conservées au musée d'Ethnographie de Bâle. Parmi les autres pièces, Malekula est assez bien représentée avec une marionnette surmodélée du sud et un masque du nord-est de l'île. On compte aussi un assommoir à cochon qui pourrait provenir d'Ambrym<sup>236</sup>.

Enfin, l'année 1931 voit s'ouvrir l'« *Exposition coloniale internationale* », qui réserve des salles pour « *L'art du pacifique des possessions françaises d'Océanie* » dans le nouveau bâtiment du Musée des Colonies. Les Nouvelles-Hébrides sont représentées par un ensemble important de pièces provenant notamment du sud de Malekula : « *C'est la première fois qu'est montrée en France, hormis celle du musée de l'Homme, une collection aussi complète d'objets surmodelés de Malekula. Par leur technique, leurs couleurs, par les grandes effigies funéraires et les masques, ces objets vont occuper une place presque égale à celle des productions du Sépik dans le panthéon des surréalistes.* »<sup>237</sup>. L'art des Nouvelles-Hébrides possède donc en France une visibilité bien établie dans les années 1930. Il n'est cependant représenté que partiellement par des objets qui ont attiré l'attention des artistes, marchands et collectionneurs grâce à leurs caractères sculpturaux et formels ou leurs significations rituelles. Certaines régions de l'archipel telles que les îles Banks, Ambrym et le sud de Malekula semblent être plus reconnues que d'autres comme Pentecôte, Espiritu Santo, Aoba, Maewo, Efate ou l'ensemble des îles du sud. L'exposition des objets et photographies

---

<sup>232</sup> Peltier, 1979, p. 274.

<sup>233</sup> « Fascicule consacré à l'art des océaniens », *Cahiers d'Art*, n° 2-3, avril 1929.

<sup>234</sup> Speiser, « L'art plastique des Nouvelles-Hébrides », In *Cahiers d'Art*, 1929, p. 91-94.

<sup>235</sup> Speiser, 1929, p. 93.

<sup>236</sup> Speiser, 1929, fig. n° 107 à 110.

<sup>237</sup> Peltier, 1979, p. 277.

d'Aubert de la Rüe apparaît alors relativement novatrice puisqu'elle présente, outre les objets bénéficiant déjà d'un statut d'œuvre d'art, d'autres exemples de la culture matérielle néo-hébridaises.

### **Une diffusion qui s'inscrit dans la propagande coloniale**

Les publications, les radio-conférences et l'exposition de 1935 inscrivent la diffusion des travaux d'Aubert de la Rüe dans la politique menée par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro afin de populariser l'institution, de susciter et de renouveler constamment l'intérêt du public. L'ethnologie est alors conçue comme ayant un rôle important dans la cité : « *l'institutionnalisation, l'autonomisation (...) souhaitée par Paul Rivet et d'autres ne signifient (...) pas qu'ils négligent sa mission d'éducation et de vulgarisation des connaissances vis-à-vis du grand public.* »<sup>238</sup>. Bien au contraire, le rôle social du musée d'ethnographie du Trocadéro est affirmé avec force. Destiné aux scientifiques comme aux amateurs et au grand public, le musée se fait ainsi le relais d'un discours colonialiste qui vise à mieux comprendre les populations pour mieux les administrer. Une note de 1931 évoque ainsi les principales missions de l'institution :

*« 1/ Rôle scientifique : les magasins d'un musée d'ethnographie, à condition d'être bien agencés et pourvus, sont pour les savants une mine presque inépuisable d'études non seulement techniques mais aussi sociologiques ; il est en effet bien rare qu'une coutume ne soit pas en quelque sorte matérialisée par un ou des objets qu'il appartient à un musée d'ethnographie de recueillir et de conserver avec toutes les explications nécessaires. Ils sont l'indispensable annexe des écoles d'ethnologie et les élèves de ces établissements y viennent faire des travaux pratiques.*

*2/ Rôle éducatif populaire : les galeries ouvertes au public exposent les objets les plus typiques des différentes civilisations ; non seulement ces objets doivent être accompagnés du maximum d'explications, de photographies, de cartes, mais ils doivent se répartir à plusieurs exemplaires à des classements divers, afin d'apparaître sous leurs différents aspects (classement topographiques et méthodiques). Ainsi, le public reçoit, s'il est attentif, des leçons non seulement d'ethnographie proprement dite, mais aussi de géographie, de sociologie, de technique, etc.*

*3/ Rôle artistique : Que ce soit dans les galeries publiques ou dans les magasins qui leur seront ouverts sur demande, les artistes et les artisans trouveront dans les objets d'art primitif non seulement l'idée d'une multiplicité de techniques inconnues de notre civilisation, mais aussi maints décors et formes qui rafraîchiront heureusement leur inspiration.*

*4/ Rôle national : Les musées d'ethnographie sont d'incomparables instruments de propagande coloniale (voir par exemple les musées de Tervuren et d'Anvers) et culturelle (multiplicité des musées créés par l'URSS dans tous les gouvernements de l'ancienne Russie d'Europe et d'Asie – cristallisation et exaltation des nationalités opprimés à Prague,*

---

<sup>238</sup> Laurière, 2006, p. 475.

Varsovie, Helsingfors avant la constitution des états tchécoslovaques, polonais, finlandais, etc.). Ils sont également pour les futurs coloniaux, et même pour les coloniaux tout court, un centre précieux et indispensable de documentation sur les populations qu'ils sont appelés à administrer.

Dans ces différents ordres, rien ne doit être négligé non seulement pour faciliter aux spécialistes leurs études, mais aussi par des expositions et conférences incessantes – avec entrées gratuites – attirer le vaste public des écoles et associations en tous genres. »<sup>239</sup>.

Par ailleurs, les « divers modes d'expression de la propagande coloniale au Musée d'Ethnographie » sont précisés dans une autre notice, datée du 19 octobre 1933. On y apprend qu' « en plus des expositions temporaires et permanentes accessibles au grand public, le Musée d'Ethnographie dispose dès à présent d'autres 'modes de propagande coloniale' ». Il s'agit de :

« 1) Une bibliothèque, comptant près de 20 000 volumes principalement consacrés à l'ethnographie des colonies françaises et étrangères (...) et aux arts primitifs et à la préhistoire exotique. (...). Cette bibliothèque modèle dispose d'un excellent catalogue alphabétique et méthodique.

2) Une photothèque, en cours de classement, qui vient de s'enrichir notamment des 6 000 photos scientifiquement identifiées prises par la mission Dakar-Djibouti.

3) Une phonothèque, comprenant dès à présent plusieurs centaines de disques. (...).

4) Une salle de travail, accessible aux fonctionnaires coloniaux, aux élèves de l'Ecole Coloniale, aux étudiants de l'Institut d'Ethnologie, etc... Ces personnes peuvent, au cours de stages plus ou moins longs, s'initier par des travaux pratiques à l'ethnographie des colonies françaises. Cette salle est également ouverte aux savants étrangers qui désirent étudier de près les spécimens ethnographiques des colonies françaises.

5) Des visites accompagnées accordées gratuitement ou en échange d'une modeste rétribution aux groupements d'élèves et d'étudiants et aux sociétés diverses. Plusieurs milliers de personnes ont été ainsi guidées en 1932-1933.

6) Des conférences, organisées en liaison avec le Museum, la Sté des Amis du Musée d'Ethnographie, la Sté des Africanistes, la Sté des Américanistes, l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris.

7) Des publications :

a) Bulletin du Musée d'Ethnographie, semestriel, cet organe, qui publie fréquemment des monographies consacrées à des sujets coloniaux, est destiné aux principaux établissements et musées ethnographiques de France et de l'étranger, aux grandes bibliothèques et sociétés savantes de France et des colonies, aux gouvernements et principaux organismes administratifs des colonies, etc...

b) Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, remises notamment aux fonctionnaires coloniaux qui en font la demande.

c) Catalogues d'exposition temporaires. Guides en cours de préparation.

d) Affiches et circulaires diverses. »<sup>240</sup>.

---

<sup>239</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 K74 b, dossier Outillage national, note du 14 décembre 1931. Cette note est déjà citée dans Laurière, 2006, p. 570 ; dans Jamin, « Le Musée d'Ethnographie en 1930 : l'ethnologie comme science et comme politique », In Rivière, *La muséologie selon Georges-Henri Rivière : cours de muséologie, textes et témoignages*, Paris : Dunod, 1988a, p. 110-121, p. 117 et dans Jamin, « Tout était fétiche, tout devint totem », In *Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, Paris : Jean Michel Place, 1988 b, p. ix-xxii, p. xvii. Il paraissait toutefois intéressant de la citer à nouveau ici en raison de sa pertinence. C'est l'auteur de la note qui souligne.

La diffusion des résultats des deux missions d'Aubert de la Rüe bénéficie de la volonté de rayonnement scientifique et populaire du Musée d'Ethnographie à cette époque. L'exposition de 1935 s'inscrit parmi la succession de manifestations qui animent alors son dense programme culturel. L'Océanie y est d'ailleurs à la mode : en 1933, le musée organise une exposition sur les tapas de Nouvelle-Guinée hollandaise, suivie, dès 1934, de la présentation des objets de Nouvelle-Calédonie envoyés par Leenhardt puis de l'exposition « *Arts des îles Marquises* ». L'année 1935 est ensuite marquée, en plus de l'exposition Aubert de la Rüe, par la présentation des résultats de la mission franco-belge à l'île de Pâques, qui clôt prématurément en raison de la fermeture du Musée<sup>241</sup>.

Les missions Aubert de la Rüe participent donc du discours populaire et propagandiste du Musée. Certaines particularités du propos du géologue sont alors voilées pour correspondre aux attentes du grand public.

### **Les tensions entre des discours divergents**

Les publications, les conférences et l'exposition témoignent d'une certaine difficulté à s'en tenir aux données réelles de l'expérience vécue. Dans de nombreux cas, l'interprétation des voyages d'Aubert de la Rüe semble destinée à attirer le lecteur ou le public. La comparaison entre le discours diffusé par des organes tels que l'Agence des Colonies et celui du géologue en révèle les divergences. La brochure de l'Agence des Colonies, intitulée *Le condominium des Nouvelles-Hébrides*, informe ainsi les touristes sur la situation dans cette région :

*« Les Nouvelles-Hébrides ne sont guère accessibles qu'au touriste exceptionnellement aguerri, résistant au climat énervant et débilitant, rompu à la dure vie de camp, en forêt, indifférent à la fatigue multiforme, apte aux marches et aux chevauchées pénibles. A noter, essentiellement que nombre des îles de l'archipel sont restées très fermées encore à la pénétration blanche. Le touriste, normalement prudent, se gardera donc de s'aventurer dans l'intérieur sans s'être très soigneusement renseigné. Il est recommandé aussi, de ne pas engager de guide sans avis et conseils sérieux. Il est à signaler que l'anthropophagie, bien que devenant plus rare de jours en jours, est encore pratiquée dans bien des îles néo-hébridaises, où notre influence n'a pas pénétré complètement. »*

---

<sup>240</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 G3 c, « Note relative aux divers modes d'expression de la propagande coloniale au Musée d'Ethnographie », datée du 19 octobre 1933. C'est l'auteur de la note qui souligne.

<sup>241</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 C1 c, dossier expositions temporaires.

*Sauf à l'île de Vaté, où les colons ont su s'entendre pour ouvrir un certain nombre de voies de communications, le défaut des Nouvelles-Hébrides est le manque de routes.* »<sup>242</sup>.

Aubert de la Rüe, quant à lui, tient un tout autre discours en *incipit* de son livre *Les Nouvelles-Hébrides, Iles de cendre et de corail*. Il y dénonce fermement les images mythiques du cannibale et de la vahiné, attachées à ces régions du monde :

*« La littérature s'est emparée des îles de l'Océanie et tend à nous les représenter comme de véritables paradis terrestres. Les seuls noms de Tahiti, de Samoa et d'Hawaï n'évoquent-ils pas des terres ensoleillées, caressées par l'alizé, au climat exquis, dont les habitants mènent une existence insouciant, évoluant dans leurs gracieuses pirogues sur les eaux vertes et calmes des lagons, pêchant parmi les récifs de coraux ou, parés de fleurs, passant le plus clair de leur temps à chanter et à danser à l'ombre des palmiers. Un archipel, cependant, ne jouit pas de cette faveur dont bénéficie tant d'îles des mers du Sud. Il s'agit des Nouvelles-Hébrides, que certains récits de voyage se plaisent à dépeindre sous les aspects les plus sinistres, les montrant comme des terres hostiles, au climat meurtrier, peuplées d'insulaires farouchement sauvages et cannibales. Un dicton circule même en Nouvelle-Calédonie, assurant que quiconque veut se débarrasser de son chien n'a qu'à l'envoyer aux Hébrides. Il montre bien le genre de réputation dont jouissent ces îles. En réalité, il y a autant d'exagération dans les reproches formulés à l'égard de ces dernières que dans les louanges dispensées à tant d'îles polynésiennes.* »<sup>243</sup>.

Le géologue reconnaît l'état de primitivité des populations de l'archipel mais il refuse de se rallier aux idées reçues qui forment le substrat de l'imaginaire du grand public sur ces régions. Il explique d'ailleurs ces erreurs d'appréciation par le manque d'une connaissance approfondie des Nouvelles-Hébrides :

*« L'influence européenne, celle de l'administration, des colons et des missionnaires, ne s'exerce encore aux Nouvelles-Hébrides que dans la périphérie des îles, l'intérieur, difficilement accessible, demeurant fort mal connu. C'est pourquoi certains voyageurs, ayant fait dans l'archipel une rapide tournée à bord de l'un des caboteurs qui font la cueillette du coprah chez les colons, ou qui n'ont séjourné à Port Vila que le temps d'une escale, glanant des anecdotes et le récit des dangers de toutes sortes auxquels on s'expose dans ces îles et que l'on se plaît à raconter aux gens de passage, en parlent ensuite d'une façon pittoresque mais fantaisiste.* »<sup>244</sup>.

Malgré le discours nuancé d'Aubert de la Rüe, les communiqués et articles de presse relatifs à ses missions mettent plutôt l'accent sur l'aspect périlleux de ses séjours parmi des

---

<sup>242</sup> CAOM : FM / agefom / 335 / dossier 1, brochure *Le condominium des Nouvelles-Hébrides*, publiée par l'Agence des Colonies après 1929.

<sup>243</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 7.

<sup>244</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 8-9.

« *Canaques* » très primitifs, dont certains pratiquent encore l'anthropophagie. Le communiqué de presse concernant l'exposition de 1935 indique ainsi de la population de l'archipel : « *En diminution croissante, elle se répartie en tribus dispersées, hostiles les unes aux autres, dont certaines, à Malekula et à Santo, pratiquent encore le cannibalisme.* »<sup>245</sup>. Le cours texte de présentation du géologue et de ses travaux antérieurs, lors de la conférence donnée sur Radio-Paris le 7 décembre 1936, souligne de même les « *explorations difficiles* » dont il a été chargé, et le fait qu'il ait été « *appelé, au cours de ses voyages à vivre parmi les populations les plus primitives du globe, qui pratiquent encore l'anthropophagie.* »<sup>246</sup>. De façon générale, ce qui touche à la colonisation est éludé. Le statut des colons, leurs modes de vie et l'état des entreprises commerciales coloniales ne sont pas évoqués, excepté lorsqu'il s'agit de souligner leur absence relative à l'intérieur des terres ou leur influence négative sur les populations côtières. Par ailleurs, il semble intéressant de noter que la limite entre le compte-rendu, certes grand public, d'une mission scientifique et le récit d'aventure est parfois franchie par Aubert de la Rüe lui-même. Ainsi, bien qu'il signale que « *le cannibalisme, longtemps pratiqué dans certaines îles, était avant tout, semble-t-il, de caractère purement rituel* », il poursuit en affirmant :

« *Il n'est pas douteux qu'aujourd'hui encore certains canaques se laissent aller à l'occasion à des scènes d'anthropophagie, à la suite d'une embuscade réussie dont quelques ennemis ont fait les frais et qui leur permet ainsi d'assouvir à fond une vieille vengeance. (...) Dans certains cas, rapporte-t-on, le sort de leurs victimes est prévu d'avance et celles-ci sont abattues à une époque déterminée. (...) Tel aurait été le sort réservé à certains recruteurs ou colons en mauvais termes avec les indigènes de diverses tribus. En demeurant dix-huit mois aux Nouvelles-Hébrides, je n'ai jamais été témoins d'aucune scène de cannibalisme et n'ai même jamais pu soupçonner qu'il ait pu s'en dérouler récemment une dans l'un ou l'autre des nombreux villages de l'intérieur que j'ai visité (...). Une fois seulement, je me suis douté qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la région où nous nous trouvions, sans savoir cependant que l'on était alors en train d'y manger un ou deux Canaques, comme certaines rumeurs me l'ont appris longtemps après.* »<sup>247</sup>

Alors qu'il critique « *le récit des dangers de toutes sorte (...) que l'on se plaît à raconter aux gens de passage* », il se base lui-même sur ce que l'on « *rapporte* » et sur des « *rumeurs* ». Il y a une rupture claire par rapport au projet initial du géologue qui écrit au début de son ouvrage : « *Avec le recul des années, je me rends compte que les quelques aventures, que nous ne pouvions manquer d'avoir au long de ces expéditions à travers la brousse sauvage*

---

<sup>245</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 C1 e, Inauguration des expositions « Iles de Cendre et de Corail » et « En Crête sans les dieux », communiqué de presse daté du 16 janvier 1935.

<sup>246</sup> Archives du Musée de l'Homme : 2 AM 1 C8 e, Transcription de la radio-conférence donnée par Aubert de la Rüe sur Radio-Paris le 7 décembre 1936, « Parmi les populations montagnardes des Nouvelles-Hébrides ».

<sup>247</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 159-160.

*des Nouvelles-Hébrides, se réduisent vraiment à bien peu de choses. Ce n'est donc pas d'elles qu'il sera question dans ce livre, où je me propose simplement de donner une idée aussi fidèle que possible de ce pittoresque et lointain archipel et de ses curieux habitants.* »<sup>248</sup>. Nous ne discuterons pas ici de la possibilité ou de l'impossibilité qu'un tel acte de cannibalisme ait pu se produire à l'époque. Il faut néanmoins noter la difficulté ponctuelle que semble avoir l'auteur à se détacher d'un schème d'écriture qui rend inévitable le chapitre sur le cannibalisme, même s'il doit se fonder sur des rumeurs.

## **Conclusion**

La diffusion des informations qui suit les séjours d'Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides fait donc apparaître les tensions qui existent entre l'expérience de terrain et la diffusion qui en est faite dans un objectif général d'intérêt public et financier. Que ce soit le scientifique lui-même qui présente sous l'angle économique les résultats de ses études afin d'honorer en retour les financements initiaux reçus de l'état, ou bien la réappropriation par le Musée d'ethnographie du Trocadéro et la presse du discours du scientifique dans un objectif de séduction du grand public, des divergences apparaissent entre le regard individuel et son interprétation institutionnelle. Bien que le géologue montre clairement par lui-même une volonté de diffusion large de son expérience et de ses connaissances, les diverses publications et manifestations organisées autour de ses expéditions orientent son propos et en voilent parfois la signification et les impacts. Le filtre du discours institutionnel interfère donc dans la transmission des connaissances entre le chercheur et le public. Les informations diffusées ne correspondent que partiellement aux données réelles de l'expérience vécue. Elles paraissent plutôt être adaptées à l'attente générale du public. De même, ce que le géologue envisage comme une description « fidèle » des Nouvelles-Hébrides donne lieu à un texte où le récit de l'acte de cannibalisme vient prendre une place paradoxale. Il semble en effet difficile d'expliquer une telle rupture dans le projet initial de l'auteur. Mais ce récit a été jugé nécessaire par l'auteur pour venir compléter l'image donnée des Nouvelles-Hébrides, afin que

---

<sup>248</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 11.

le lecteur ne s'étonne pas de l'absence d'information à ce sujet<sup>249</sup>. Comme le remarque Stephen Greenblatt, à propos des relations de voyages dans l'Amérique nouvellement découverte du XVI<sup>e</sup> siècle, l'authenticité du récit est fondée sur le témoignage visuel des voyageurs, toujours complété par l'imagination, dans la mesure où ils interprètent ce qu'ils voient selon des préconceptions qui leur sont propres. La représentation ainsi créée est transmise comme un témoignage en-soi, qui, malgré ses transformations, peut être reliée à l'expérience d'origine, garante de son authenticité<sup>250</sup>. Bien qu'il soit évidemment impossible de considérer de manière parallèle le contexte du XVI<sup>e</sup> siècle et celui de l'entre-deux-guerres, l'exemple de l'épisode sur le cannibalisme chez Aubert de la Rüe montre toutefois à quel point la redondance d'une représentation installe sa prégnance et donc la difficulté de la contourner. Ainsi, le géologue, qui n'a pas été témoin de scène de cannibalisme, décrit-il un évènement auquel il a assisté *de visu* susceptible de s'y rapporter, si l'on en croit les rumeurs.

Le discours suscité par la diffusion de son expérience reste donc borné par les poncifs institutionnels du moment ; sa volonté originelle de détruire les clichés de l'imaginaire populaire se résout finalement dans l'impossibilité ponctuelle d'échapper au chapitre sur le cannibalisme.

---

<sup>249</sup> Aubert de la Rüe, 1945, p. 159.

<sup>250</sup> Stephen J. Greenblatt, *Ces merveilleuses possessions : découverte et appropriation du nouveau monde au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : les Belles lettres, 1996, p. 122-123.

## Conclusion générale

L'étude des deux missions effectuées par le géologue Aubert de la Rüe aux Nouvelles-Hébrides dessine les contours d'un ensemble de questionnements qui portent sur la notion de regard et conduisent à réévaluer l'importance respective des spécificités individuelles d'un collecteur par rapport aux positions institutionnelles véhiculées par l'état ou les musées. De la collecte à l'exposition des résultats de l'expédition, il semble qu'il y ait presque une inversion. L'expérience d'Aubert de la Rüe en tant que géologue et géographe paraît influencer assez fortement la détermination des objets auxquels il s'intéresse plus particulièrement. Ces objets « charnières » se trouvent à la confluence de plusieurs sciences, dont les méthodes et les préoccupations se mêlent alors dans la pratique de terrain du scientifique. De même, le regard qu'il porte sur les groupes de populations rencontrés correspond à l'idée d'un colonialisme plus humain, défendu par les savants du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, mais se trouve aussi orienté par ses propres expériences dans le milieu des sciences naturelles. Au contraire, les singularités des travaux d'Aubert de la Rüe sont atténuées et recouvertes par le voile du discours institutionnel lors du retour en métropole et de la diffusion des résultats de ses missions. La coexistence de multiples intérêts scientifiques se trouve en quelque sorte écrasée par la nécessité de répondre aux attentes du grand public et de son imaginaire.

Cette étude permet aussi de montrer la pertinence d'une recherche historique effectuée à partir des collections d'un individu apparaissant à première vue comme un personnage qui n'est pas passé à la postérité. L'intérêt d'un tel travail semble évident au niveau muséal. Il met en avant les raisons qui expliquent les inégalités d'une collection. D'une simple énumération d'objets sur les registres d'inventaires, la collection se reforme alors en tant qu'ensemble issu d'une expérience individuelle. L'analyse des divers documents d'archives, des objets et des photographies permet ainsi de comprendre ponctuellement comment s'articulent sur le terrain les influences multiples, issues de la personnalité et des intérêts propres au collecteur, des diverses conjonctures historiques (celle de l'archipel et celle de la métropole) et des volontés institutionnelles. La collecte apparaît donc comme une pratique essentiellement plurielle, dont l'originalité semble être difficilement réductible.

Au niveau historique, la présente recherche montre l'intérêt d'une étude fondée sur l'analyse d'un parcours individuel. Elle permet de faire ressortir certains traits d'une réalité

historique plus large sans courir le risque d'un discours général dépersonnalisé sur l'histoire d'une époque, qui implique ensuite de faire entrer les pratiques des collecteurs dans des catégories prédéterminées, qui ne correspondent pas toujours. Outre l'aspect multiple de la pratique scientifique sur le terrain, cette recherche souligne à un autre niveau l'importance du Musée d'Ethnographie du Trocadéro dans la production du discours de l'époque sur les Nouvelles-Hébrides (et sans doute les colonies en général). Une étude comparative pourrait ici être pertinente. En retraçant les itinéraires scientifiques et les expériences individuelles de plusieurs collecteurs, il serait sans doute possible de mieux cerner les frontières souples et la géographie changeante de la vision de l'époque par rapport aux Nouvelles-Hébrides. Une telle recherche permettrait par ailleurs de faire émerger en contrepoint une certaine histoire de cette région : celle dont les objets (quelque soit leurs catégorisations et leurs changements de statuts) sont le centre.

# Bibliographie

## Archives :

### • Archives du Musée du Quai Branly

- **D004052/DB000300** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond de l'icônôthèque.
- **71.1933.142/D002621** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond instruments de musique.
- **71.1933.142/D000283/DB000010** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond Afrique, département Afrique subsaharienne.
- **71.1933.142/D000815/DB000064** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond Afrique, département Madagascar et Océan Indien.
- **71.1934.186/D001204/DB000023** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond Océanie.
- **71.1938.80/D000249/DB000011** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond Afrique, département Afrique subsaharienne.
- **71.1938/D000050/DB000002** : Dossier de collection Aubert e la Rüe, fond Afrique, département Afrique du Nord et Proche-Orient.
- **71.146.1/D000219/DB000012** : Dossier de collection, dépôt Aubert de la Rüe, fond Afrique, département Afrique subsaharienne.
- **71.1951.7/D003351/DB000190** : Dossier de collection Aubert de la Rüe, fond Amériques.

### • Archives du Musée de l'Homme :

- **2AM 1 C1 e** : Inauguration des expositions « Iles de Cendres et de Corail » et « En Crête sans les Dieux ».
- **2AM 1 C8 e** : Radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sur Radio-Paris, conférence n° 62 : « Parmi les populations montagnardes des Nouvelles-Hébrides » par Edgar Aubert de la Rüe, le 7 décembre 1936.
- **2AM 1 C9 a** : Radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sur Radio-Paris, conférence n° 75 : « Voyage aux îles Wallis et Futuna » par Edgar Aubert de la Rüe, le 21 juin 1937.
- **2AM 1 C9 d** : Radio-conférences prononcées par des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sur Radio-Paris, conférence n° 116 : « Une visite au pays des maoris » par Edgar Aubert de la Rüe, le 13 mars 1939.
- **2AM 1 K9 a** : Correspondance Aubert de la Rüe.
- **2AM 1 B6 e** : Coupures de presse, dossier général des expositions de 1935.
- **2AM 1 B10 d** : Coupures de presse sur les activités des membres du personnel scientifique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et du Musée de l'Homme, Aubert de la Rüe.

• **Archives du Museum d'Histoire Naturelle :**

- **AM/71 :** 66<sup>ème</sup> volume des Procès verbaux de l'Assemblée des professeurs du Museum National d'Histoire Naturelle, -1936.
- **AM/72 :** 67<sup>ème</sup> volume des procès verbaux de l'Assemblée des professeurs du Museum National d'Histoire naturelle, 1936-1939.
- **AM/51 :** Minutes des Procès verbaux de l'Assemblée des professeurs du Museum National d'Histoire Naturelle.
- **Manuscripts/2811/62 à 65 :** Manuscrits Grandidier, correspondance avec Edgar Aubert de la Rüe.

• **Archives Nationales, Centre des Archives d'Outre Mer :**

- **FM/ee/II/3038/5 :** Dossier personnel du Ministère des Colonies au nom d'Edgar Aubert de la Rüe, 1937.
- **FM/ee/II/5059 :** Dossier personnel du Ministère de la France d'Outre mer au nom d'Edgar Aubert de la Rüe.
- **FM/agefom/335/Dossier 1 :** Agence Française d'Outre mer, Les Nouvelles-Hébrides.

• **Archives Nationales, CARAN :**

- **AJ/15/740 :** Minutes des Procès verbaux de l'assemblée des professeurs du Museum National d'Histoire Naturelle. 1931-1932.

• **Archives du Musée d'Ethnographie de Genève :**

- **S12-02-E-02/350.R.0618 :** Aubert de la Rüe, correspondance, manuscrits, fiches concernant les objets
- **S12-02-E-02/350.R.0619 :** Aubert de la Rüe, documentation, notes manuscrites et dactylographiées, coupures de presse.
- **S12-03-A-03/350.R.1129 :** Aubert de la Rüe, correspondance, manuscrits, fiches concernant les objets.
- **S12/carton n° 38 :** Publications diverses, notes de terrain.
- **S12/carton n° 39 :** Publications diverses, notes de terrain.

**Publications :**

En raison de la taille très importante de la bibliographie d'Edgar Aubert de la Rüe, ne seront cités ici que ses ouvrages les plus importants ainsi que toutes les publications concernant l'Océanie, région dont il est plus particulièrement question dans ce mémoire. Une bibliographie plus exhaustive se trouve dans la brochure *Titres et Travaux scientifiques de M. Edgar Aubert de la Rüe*, 1963.

- **1929,** « Fascicule consacré à l'art des océaniens », *Cahiers d'Art*, n° 2-3.
- **1930,** *Le Domaine Colonial Français*, T. I-IV, Paris : Editions du Cygne.
- **1936,** *L'Espèce Humaine : peuples et races*, Encyclopédie Française, T. VII, Paris : Larousse.
- **1996,** *Vanuatu Océanie, arts des îles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : R.M.N.

- **2001**, *Le voyage de la Korrigane dans les mers du Sud*, cat.exp., Paris : Hazan, Museum National d'Histoire Naturelle, Musée de l'Homme.

• **Aubert de la Rüe, E. :**

- **1928**, *Pierres Précieuses et pierres d'Ornementation*, [Paris] : P. Lechevalier.
- **1930**, *Terres Françaises Inconnues : L'Archipel des Kerguelen et les Possessions Françaises Australes*, Paris : Société Parisienne d'Édition.
- **1932**, « Étude Géologique et Géographique de l'Archipel Kerguelen » (Thèse de doctorat), In *Revue de Géographie Physique et de Géologie Dynamique.*, T.5, fasc. 1, p.1-231.
- **1933**, *Les Iles Saint Pierre et Miquelon*, Paris : Société Nationale de Protection de la Nature et d'Acclimatation de la France.
- **1935 a**, « Un archipel mélanésien : Les Nouvelles-Hébrides » In *Bulletin de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences*, Paris, n° 135, p. 175-180.
- **1935 b**, « La constitution géologique des îles Wallis et Futuna » In *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, T.200, p328-330.
- **1935 c**, « Premiers résultats d'une mission géologique aux Nouvelles-Hébrides » In *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, T. 200, p. 681-683.
- **1935 d**, « Sur la nature et l'âge probable de l'île Walpole (Océan Pacifique austral) » In *Comptes Rendus des Séances de la Société de Géologie Française*, n° 4, p. 48-49.
- **1935 e**, « Les îles Wallis et Futuna, le pays et ses habitants » In *La Terre et la Vie*, février, p.52-66.
- **1935 f**, « Les Nouvelles-Hébrides, la Nature et les Hommes » In *Bulletin de l'Association de Géographie Française*, février, p. 39-43.
- **1935 g**, *L'Homme et les Iles*, Paris : Gallimard.
- **1935 h**, « Le peuplement des îles » In *La Revue des Jeunes*, n° 2, p. 532-547.
- **1935 i**, « Une journée sur l'île Walpole » In *La Géographie*, T. 63, p. 102-116.
- **1936**, *Recherches géologiques et minières dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, Rapport dactylographié présenté à M. le ministre des Colonies le 10 décembre 1936.*
- **1937 a**, « Les îles Futuna et Alofi » In *Le Monde Colonial Illustré*, n° 162, p. 16-17.
- **1937 b**, « Les îles Wallis » In *Le Monde Colonial Illustré*, n° 163, p. 34-35.
- **1937 c**, « Impressions de Nouvelle-Zélande » In *Science et Vie*, n° 20, p. 103-110.
- **1937 d**, « A travers la Nouvelle-Calédonie minière » In *Le Monde Colonial Illustré*, février, p. 18-19.
- **1937 e**, « Les divers aspects de la végétation aux Nouvelles-Hébrides » In *La Terre et la Vie*, mars-avril, n° 2, p. 45-62.
- **1937 f**, « Les gisements d'or de la Mélanésie » In *Science*, mai, p. 183-192.
- **1937 g**, « Les manifestations actuelles de l'activité volcanique aux Nouvelles-Hébrides » In *Comptes Rendus des Séances de la Société de Géologie Française*, n° 2, p. 149-150.
- **1937 h**, « Contribution à l'étude géologique des Nouvelles-Hébrides » In *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, T. 204, p. 1880-1882.
- **1937 i**, « Quelques aspects de géographie physique et humaine de la Nouvelle-Zélande » In *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n° 107, p. 98-101.
- **1937 j**, « Les îles Wallis et Futuna » In *Sciences*, n° 14, p. 227-233.
- **1937 k**, « Les populations des Nouvelles-Hébrides et leur civilisation » In *La Terre et la Vie*, n° 5, p. 129-158.
- **1937 l**, « Erromango et ses habitants » In *Bulletin de la Société Océanographique Française*, n° 96.

- **1937 m**, « L'archipel des Nouvelles-Hébrides en Mélanésie » In *La Nature*, n° 3014, p. 497-502.
- **1937 n**, « La culture et l'alimentation chez les indigènes des Nouvelles-Hébrides » In *Sciences*, n° 17, p. 418-421.
- **1937 o**, « Le volcanisme aux Nouvelles-Hébrides (Mélanésie) » In *Bulletin Volcanologique*, série 2, T. 2, p. 79-142.
- **1938 a**, « Contribution à l'étude géologique des Nouvelles-Hébrides » In *L'Océanie Française*, n° 155, p. 9-10.
- **1938 b**, « Sur la nature et l'origine probable des pierres portées en pendentifs à l'île Tanna (Nouvelles-Hébrides) » In *L'Anthropologie*, T. 48, n° 3-4, p. 249-260.
- **1939 a**, *La Somalie Française*, Paris : Gallimard.
- **1939 b**, « Les minéraux des Nouvelles-Hébrides » In *Bulletin du Museum d'Histoire Naturelle*, mars, p. 342-348.
- **1940**, *L'Homme et le Vent*, Paris : Gallimard.
- **1944**, *Saint Pierre et Miquelon*, Montréal : Editions de l'Arbre.
- **1945**, *Les Nouvelles-Hébrides, Iles de Cendres et de Corail*, Montréal : Editions de l'Arbre.
- **1947**, *El medio Geografico, texto de doce conferencias de Geografia Humana, dictadas en 1947*, Quito : Talleres Graficos Nacionales.
- **1950**, *Terres françaises*, Paris : Société Parisienne d'Édition.
- **[1952]**, *Exploration Outre-Mer : A travers l'Union Française*, Paris : La Documentation Française.
- **1953**, *Les terres Australes*, Paris : P.U.F.
- **1954 a**, *Les Formations Végétales dans le monde*, Paris : La Documentation Française.
- **1954 b**, *Deux ans aux Iles de la Désolation*, Archipel de Kerguelen, Paris : R. Julliard.
- **1956 a**, « Etablissements Français de l'Océanie » In *Rapport annuel sommaire sur la recherche géologique et la prospection effectuée en 1955*, Ministère de la France d'Outre Mer, p. 107-110.
- **1956 b**, « Contribution à l'Étude des Etablissements Français de l'Océanie » In *Comptes Rendus des Séances de la Société de Géologie Française*, n° 7, p. 87-89.
- **1956 c**, « Contribution à la connaissance de la Géologie des Etablissements Français de l'Océanie » In *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, T. 242, p. 2243-2245.
- **1956 d**, « Sur la géologie des Etablissements Français de l'Océanie » In *Comptes Rendus des Séances de la Société de Biogéographie*, n° 237, p. 38-45.
- **1956 e**, « La géologie des Nouvelles-Hébrides » In *Journal de la Société des Océanistes*, T. 12, p. 63-98.
- **1957 a**, *Brésil Aride : La Vie dans la Caatinga*, Paris : Gallimard.
- **1957 b**, « La Polinesia Francese » In *Le Vie del Mondo*, n° 7, p. 769-784.
- **1957 c**, « La Polynésie Française » In *Larousse Mensuel*, n° 519, p. 364-367.
- **1958 a**, « Observations sur le volcanisme tertiaire et quaternaire de quelques îles de la Polynésie Française » In *Bulletin Volcanologique*, série 2, T. 19, p. 159-177.
- **1958 b**, *Tahiti et ses archipels*, Paris : Horizons de France.
- **1958 c**, *L'Homme et les Volcans*, Paris : Gallimard.
- **1959**, « Etude géologique et prospection minière de la Polynésie Française » In *Recherche géologiques et minérales en Polynésie Française*, Paris : Inspection Générale des Mines et de la Géologie, p. 7-43.
- **1960 a**, « Coup d'œil sur les îles Wallis et Futuna » In *Journal de Genève*, 5 janvier.
- **1960 b**, « Le isole Wallis e Futuna hanno scelto la Francia » In *Le Vie del Mondo*, n°3, p. 327-334.

- 1960 c, « Wallis et Futuna, îles françaises ignorées » In *Science et Vie*, n° 179, p. 32-37.
  - 1963, *Titres et Travaux Scientifiques de M. Edgar Aubert de la Rüe*, brochure dactylographiée pour le Museum National d'Histoire Naturelle.
- **Aubert de la Rüe, E., Abrard, R., :**
    - 1937, « Sur l'existence du Néogène supérieur à Cyclocypeus aux îles Epi et Malekula (Nouvelles-Hébrides) » In *CR.Ac.Sc.*, T. 204, p. 1951-1953.
    - 1937, « Sur la présence du Pliocène à l'île Malekula (Nouvelles-Hébrides) » In *CR.Ac.Sc.*, T. 205, p. 290-292.
    - 1938, « Notes sur les dépôts quaternaires et les récifs soulevés des Nouvelles-Hébrides » In *Bulletin de la Société de Géologie Française*, série 5, T. 8, p. 63-66.
- **Aubert de la Rüe, E., Bourlière, F., Harroy, J.P. :**
    - 1954, *Tropiques : La Nature Tropicale*, Paris : Horizons de France.
- **Bensa, A. :**
    - 2006, *La fin de l'exotisme*, Paris : Anacharsis.
- **Boas, F. :**
    - 1911, *The Mind of Primitive Man*, New York : Macmillan.
- **Benoist, H. :**
    - 1972, *Le condominium des Nouvelles-hébrides et la société mélanésienne*, thèse sous la direction de Luchaire, M., Paris : A. Pedone.
- **Bonnemaison, J. :**
    - 1986-1987, *Les fondements d'une identité : territoires, histoire et sociétés dans l'archipel du Vanuatu (Mélanésie)*, Paris : Editions de l'ORSTOM.
    - 1986, *L'arbre et la Pirogue*, Bondy : Editions de l'ORSTOM.
- **Bonneuil, C. :**
    - 1991, *Des savants pour l'empire, la structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de la mise en valeur des colonies françaises, 1917-1945*, Paris : ORSTOM.
- **Carougeau :**
    - 1930, « Les produits coloniaux d'origine animale », In *Le Domaine Colonial Français*, T. IV, Paris : Editions du Cygne.

- **Chauvet, S. :**
  - **1924**, *Les Arts indigènes des colonies françaises*, Paris : A. Maloine et fils.
- **Claval, P. :**
  - **1998**, *Histoire de la Géographie française de 1870 à nos jours*, Paris : Nathan.
- **Clouzot, H., Level, A. :**
  - **1919**, *Art nègre et océanien*, Paris : Devambez.
  - **1922**, « Océanie. L'Art du Pacifique », In *Renaissance des arts français et de l'industrie du luxe*, avril 1922, n°4, p. 278-281.
- **Codrington, R.H. :**
  - **1891**, *The Melanesians : Studies in their Anthropology and Folklore*, Oxford : Clarendon Press.
- **Deacon, A.B. :**
  - **1934**, *Malekula. A Vanishing People in the New Hebrides*, Londres : G. Routledge and Sons ltd.
- **Deffontaines, P. :**
  - **1948**, *Géographie des religions*, Paris : Gallimard.
- **De L'estoile, B. :**
  - **2007**, *Le Goût des Autres, de l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris : Flammarion.
- **De Martonne, E. :**
  - **1895-1896**, *Annales de Géographie*, Paris : Armand Colin.
- **Dubois, M-J. :**
  - **1996**, « Le Vanuatu vu de Maré », In *Vanuatu, Océanie, Iles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 82-85.
- **Dubuc, E. :**
  - **1998**, «Le futur antérieur du Musée de l'Homme», In *Gradhiva*, n° 24, p. 70-92.

- **Edwards, E. :**
  - **1992**, *Anthropology and Photography 1860-1920*, Londres, New Haven : Yale University Press, Royal Anthropological Institute.
  
- **Febvre, L. :**
  - **1922**, *La Terre et l'Evolution Humaine*, Paris : Renaissance du livre.
  
- **Ginzburg, C. :**
  - **2003**, « Carlo Ginzburg 'L'historien et l'avocat du diable', entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal », In *Genèses*, n° 53, p. 113-138.
  
- **Gosden, C., Knowles, C. :**
  - **2001**, *Collecting colonialism, material culture and colonial change*, Oxford : Berg.
  
- **Greenblatt, S. J. :**
  - **1996**, *Ces merveilleuses possessions : découverte et appropriation du nouveau monde au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : les Belles lettres.
  
- **Guiart, J. :**
  - **1949**, « Les Effigies religieuses des Nouvelles-Hébrides », In *Journal de la Société des Océanistes*, T. 5, p. 51-85.
  - **1958**, *Espiritu Santo : Nouvelles-Hébrides*, Paris : Plon.
  - **1965**, *Nouvelles-Hébrides*, Auvers-sur-Oise : Archée.
  
- **Herle, A., Rouse, S. :**
  - **1998**, *Cambridge and the Torres Strait, Centenary Essays on the 1898 Anthropological Expedition*, Cambridge : Cambridge University Press.
  
- **Huffman, K. :**
  - **1996**, « Masques, coiffures et chapeaux rituels du nord du Vanuatu », In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de Cendres et de Corail*, cat.exp. , Paris : RMN, ORSTOM, 1996, p. 19-25.
  
- **Jacquemin, S. :**
  - **1991**, *Histoire des collections océaniques dans les musées et établissements parisiens, XVIII<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles*, mémoire de recherche de l'école du Louvre.
  - **1996**, « Histoire des collections françaises du Vanuatu », In *Vanuatu, Océanie, arts des îles de cendre et de corail*, Paris : RMN, ORSTOM, p. 273-274.

• **Jamin, J. :**

- **1987**, « De l'humaine condition de Minotaure », In *Regard sur Minotaure, la revue à tête de bête*, Genève : Musée d'Art et d'Histoire, 1987, p. 79-87.
- **1988 a**, « Le Musée d'Ethnographie en 1930 : l'ethnologie comme science et comme politique », In Rivière, *La muséologie selon George-Henri Rivière : cours de muséologie, textes et témoignages*, Paris : Dunod, p. 110-121.
- **1988 b**, « Tout était fétiche, tout devint totem », In *Bulletin du Musée d'ethnographie du Trocadéro*, Paris : Jean Michel Place, p. ix-xxii.
- **1996**, « Introduction », In Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, Paris : Gallimard, p. 9-59.

• **Kaufmann, C. :**

- **1996**, « La collection Felix Speiser », In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*, cat. exp., Paris : RMN, ORSTOM, p. 318-319.

• **Lacroix, A. :**

- **1904**, *La Montagne Pelée et ses éruptions*, Paris : Masson et Cie.
- **1908**, *La montagne Pelée après ses éruptions, avec observation sur les éruptions du Vésuve en 79 et 1906*, Paris : Masson et Cie.

• **Laurière, C. :**

- **1999**, « Paul Rivet, vie et œuvre », In *Gradhiva*, n° 26, p. 108-128.
- **2006**, *Paul Rivet (1876-1958), le savant et le politique*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Jamin, soutenue le 07 décembre 2006.

• **Layard, J. :**

- **1942**, *Stone men of Malekula : The Small Island of Vao*, Londres : Chatto and Windus.

• **Leenhardt, M. :**

- **1946**, « Aubert de la Rüe, Edgar, Les Nouvelles-Hébrides, Iles de Cendre et de Corail », compte-rendu in *Journal de la Société des Océanistes*, 1946, T. 2, p. 236-237.

• **Leiris, M. :**

- **1996**, *Miroir de l'Afrique*, Paris : Gallimard.

• **Lester, P., Millot, J. :**

- **1936**, *Les Races Humaines*, Paris : Armand Colin.

- **Losche, D., Thomas, N. :**
  - **1999**, *Double Vision : Art histories and colonial histories in the Pacific*, Cambridge : Cambridge University Press.
  
- **Mac Clancy, J. :**
  - **1981**, *To kill a bird with two stones : A Short History of Vanuatu*, Port Vila : Centre Culturel.
  
- **Mauss, M. :**
  - **1967**, *Manuel d'Ethnographie*, Paris : Payot.
  
- **Maxwell, A. :**
  - **1999**, *Colonial Photography and exhibitions, representation of the "natives" and the making of European Identities*, Londres, New York : Leicester University Press.
  
- **Ménard, A. :**
  - **1930**, « Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides », In *Le Domaine Colonial Français*, Paris : Editions du cygne, p. 149-152.
  
- **Métraux, A. :**
  - **1936**, « Les peuples sur la Terre. Océanie et Australie », In *L'Espèce Humaine*, T VII de L'Encyclopédie française, 1936.
  
- **Meyran, R. :**
  - **2000**, "Races et Racismes, les ambiguïtés de l'antiracisme chez les anthropologues de l'entre deux guerre" In *Gradhiva*, n° 27, p. 63-76.
  
- **Neuville, H. :**
  - **1936**, « Problèmes de races, problèmes vivant », In *L'espèce humaine*, Encyclopédie française, T. VII, 1936.
  
- **Orcel, J. :**
  - **1949**, « Alfred Lacroix », In *Compte Rendu de la Société géologique de France*, n°19, p. 355-408.

- **O'Reilly, P. :**
  - **1957**, *Hébridais, répertoire bio-bibliographique des Nouvelles-Hébrides*, Paris : Société des Océanistes, Musée de l'Homme.
  
- **Peltier, P. :**
  - **1979**, « L'art océanien entre les deux guerres : expositions et vision occidentale » In *Journal de la Société des Océanistes*, T. 35, p. 271-282.
  
- **Philibert, J.M. :**
  - **1981**, "Living undertwo flags : Selective modernization in Erakor Village, Efate" In Allen, M. (ed.), *Vanuatu : Politics, Economics and Ritual in Island Melanesia*, Sydney : Academic Press of Australia, p. 315-336.
  - **1992**, "Social Changes in Vanuatu" In Robillard, A.B. (ed.), *Social Ghage in the Pacific Islands*, New York : Kegan Paul International.
  
- **Pomian, K. :**
  - **1992**, « Le temps du regard », In *Les Cahiers du MNAM*, n°42, , p. 49-62.
  
- **Regismansey, Ch., Paoli, T. :**
  - **1930**, « Le régime économique des colonies françaises », In *Le Domaine Colonial Français*, T. I, 1930, p. 263-308.
  
- **Reynaud Paligot, C. :**
  - **2006**, *La République raciale, paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Paris : PUF.
  
- **Rivers, W.H. :**
  - **1914**, *The history of Melanesian Society*, Cambridge : Cambridge University Press.
  
- **Rivet, P. :**
  - **1936**, « Ce qu'est l'ethnologie » In *L'Espèce Humaine : peuples et races*, Encyclopédie Française, T. VII, Paris : Larousse, p. 7.06-1 à 7.08-16.
  
- **Rivière, G-H. :**
  - **1932**, « L'exposition du Bénin et les transformations du musée d'ethnographie », In *Les Nouvelles littéraires*, 9 juillet.
  - **1988**, *La muséologie selon George-Henri Rivière : cours de muséologie, textes et témoignages*, Paris : Dunod.

- **Sarraut, A. :**
  - 1923, *La mise en valeur des colonies françaises*, Paris : Payot.
- **Schreider, E. :**
  - 1937, « Une mission biotypologique au Mexique » In *Races et Racisme*, n° 5, 1937, p. 24-26.
- **Shelton, A. (Ed.) :**
  - 2001, *Collectors, Individuals and Institutions*, London: The Horniman Museums and Gardens.
- **Speiser, F. :**
  - 1996, *Ethnology of Vanuatu, an early twentieth century study*, Honolulu : University of Hawai'i Press, 1996 [Ethnographische Materialien aus den Neuen Hebriden und den Banks Inseln, Berlin : C.W. Kreidel's Verlag, 1923].
  - [?], *Two years with the natives in the western Pacific*, Londres : Mills and Boon [1ère édition 1913].
  - 1929, « L'art plastique des Nouvelles-Hébrides », In *Cahiers d'Art*, n° 2-3, p. 91-94.
- **Tabani, M. :**
  - 2002, *Les pouvoirs de la coutume à Vanuatu, traditionalisme et édification nationale*, Paris : l'Harmattan.
- **Thomas, N. :**
  - 1989, *Out of time*, Cambridge, New York : Cambridge University Press.
  - 1994, *Colonialism's culture, Anthropology, Travel and government*, Princeton : Princeton University Press.
  - 1997, *In Oceania, Visions, Artifacts, Histories*, Durham, Londres : Duke University Press.
- **Todorov, T. :**
  - 1989, *Nous et les Autres*, Paris : Editions du Seuil.
- **Topinard, P. :**
  - 1885, *Eléments d'Anthropologie générale*, Paris : A. Delahaye, E Lecrosnier.

• **Tzara, T., Ratton, Ch. :**

- **1930**, *Exposition d'art africain et océanien*, Paris : Galerie Pigalle.

• **Vanikoff, M. :**

- **1937**, « La question des races au Congrès International de la Population » In *Races et Racisme*, n°5, 1937, p. 1-9.

• **Vidal de la Blache, P. :**

- **1922**, *Principes de géographie humaine*, Paris : Armand Colin.

• **Wittersheim, E. :**

- **2006**, *Des sociétés dans l'État : anthropologie et situations postcoloniales en Mélanésie*, Paris : Aux lieux d'être.
- **2006**, *Après l'indépendance : le Vanuatu, une démocratie dans le Pacifique*, Paris : Aux lieux d'être.